

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE  
DES BIBLIOTHEQUES

LA LEGENDE DES BIBLIOTHECAIRES

Bibliothèques et écrivains

ANNE-MARIE CHAINTREAU

Directeurs de recherche :

Madame Renée LEMAITRE

Madame Madeleine WAGNER

Note de synthèse pour le Diplôme Supérieur de Bibliothécaire.

Année 1975-1976

D.S.B. XII

" Il doit exister un livre qui est la clef  
et le résumé parfait de tous les autres :  
il y a un bibliothécaire qui a pris con-  
naissance de ce livre et qui est semblable  
à un dieu."

Jorge Luis Borges

" Bibliothèque :  
Gisement de culture stratifié, rarement  
exploité, en voie de fossilisation.  
D'où l'expression de " fossiles ", réservée  
aux bibliothécaires.  
Ecrivain :  
Machine à écrire, souvent sans caractère.  
Ety. - " Ecrivain " est formé par contrac-  
tion de l'expression " écrire en vain "."

Georges Elgozy

## SOMMAIRE

### INTRODUCTION

CHAPITRE I = LE DOMAINE DU BIBLIOTHECAIRE.	p. 6
- Des rats	p. 6
- De la poussière	p. 8
- Des piles et des échelles	p. 10
- Du silence... et des lecteurs	p. 14
CHAPITRE II = " UN HOMME ET SON METIER "	p. 18
- Portrait physique	p. 19
- Défauts et qualités	p. 23
- Son rôle	p. 28
- Ses compétences	p. 30
- Ce qu'il devient parfois !	p. 33
CONCLUSION	p. 38
- Un lourd héritage	p. 38
- La situation actuelle	p. 40
- Perspectives d'avenir	p. 41

## INTRODUCTION

Nous nous proposons de présenter dans ce travail les résultats partiels d'une recherche entreprise récemment et qui a pour thème central le personnage du bibliothécaire face à l'opinion.

L'idée de ce sujet nous est venue à la lecture de certains articles comme celui de M. Lethève (1) et à la suite d'un travail mené avec l'association des Diplômés de l'Ecole de Bibliothécaires-Documetalistes en vue d'une journée d'étude "Pour renouveler l'image de marque de la profession" (2)

Certains diront que la revalorisation du métier ne sera qu'une conséquence du nouveau rôle joué dans la société par des bibliothèques multipliées et modernisées. Nous ne contesterons nullement cet aspect espéré de l'évolution, mais nous pensons que pour faire valoir le rôle de ces établissements, il faut un ensemble de bibliothécaires bénéficiant d'un certain prestige et d'une certaine autorité. Les faibles, les ridiculisés n'obtiennent jamais rien. Tous les bibliothécaires souffrent de la légende qui pèse sur eux et ceci quelque soit leur pays d'origine. Les bibliothécaires américains, malgré un passé différent, luttent aussi contre ces mêmes stéréotypes qui ont passé les océans, qui ont envahi la conscience collective, qui ont intoxiqué les bibliothécaires eux-mêmes au point de manquer de "self esteem" comme nous l'écrivait récemment une bibliothécaire américaine qui a bien voulu répondre à notre enquête.

(1) LETHEVE (Jacques) .- Les Bibliothécaires et les romans .  
In: Bulletin de l'ABE, n° 71, 2° trimestre 1971

(2) Cergy-Pontoise - 13 octobre 1975

Avant d'envisager les moyens mis à notre disposition pour améliorer ce statut social, nous nous sommes interrogés sur la portée réelle de la légende. Est-elle donc si ancrée au cœur de nos sociétés ?

Nos efforts ont porté sur la compilation d'un certain nombre de documents issus la plupart d'oeuvres de fiction et mettant en scène des bibliothécaires. C'est, semble-t-il, par ces oeuvres de fiction que l'on peut le mieux appréhender l'image sociale réelle d'un type de personnage. Nous avons complété ces témoignages par des anecdotes qui " courent " sur des bibliothécaires ayant existé mais qui à force de systématisation sont tombées elles aussi dans le domaine de la légende.

Nous avons essayé d'illustrer ces textes par des images découvertes un peu au hasard mais il serait intéressant de faire des recherches systématiques au cabinet des estampes et dans les riches collections d'illustrations afin de réunir sur les bibliothèques une aussi belle collection que celle présentée sur la librairie dans le magnifique ouvrage "Bibliopola" (3).

Avec d'énormes regrets, nous avons dû abandonner le projet de présenter dans ce travail les personnages de bibliothécaires mis en scène au cinéma. La distance entre Lyon et Paris ne permettant guère des visites fréquentes au centre de documentation de l'I.D.H.E.C., la difficulté qu'il y a à voir des films anciens, sont les raisons de cet abandon regrettable. L'importance de ces mises en scène pour l'image de la profession avait été soulignée par R. Lemaître dans son article (4) et nous nous inspirerons de cette étude dans notre essai de synthèse.

Les méthodes adoptées pour faire ce travail sont tout à fait empiriques à défaut d'un répertoire (genre Laffont-Bompiani) qui aurait recensé les héros et personnages de romans par profession. Notre principal travail a été d'interroger toutes personnes rencontrées quelles que soient leurs qualifications et c'est pour nous l'occasion de remercier ici vivement tous ceux qui ont apporté leur grande ou leur petite contribution à cette étude. Je remercie tout particulièrement le personnel de l'E.N.S.B. et la promotion 1975-1976. Le deuxième travail était de retrouver les livres ou passages signalés et de les réunir.

(3) TAUBERT(S.) Bibliopola -Images et textes sur la librairie.Hamburg  
1966

(4)ALBARIC(Fr.Michel),LEMAITRE(Renée).- Images de bibliothécaires  
hier et aujourd'hui. In:Bibliographie de la France, 28 janvier1976,n°4

C'est ainsi que dans l'état actuel de notre collection, nous pouvons présenter une petite anthologie regroupant certains textes concernant les bibliothèques et les bibliothécaires, mais certainement nous en trouverons encore beaucoup, chaque personne interrogée apportant une idée nouvelle à explorer. Par définition cette recherche ne peut prétendre à l'exhaustivité.

Notre intention de départ était de trouver des témoignages issus de divers pays pour savoir si la légende était universelle ou si elle était tout particulièrement née en France à l'occasion de l'esprit de "conservation" qui régnait dans nos établissements au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est avec un certain étonnement peut-être que nous retrouvons les stéréotypes classiques dans les ouvrages étrangers, notamment dans la littérature anglo-saxonne.

En réalité, depuis des siècles, les bibliothécaires ont intrigué les non-bibliothécaires. "Le commun des mortels, voire l'élite des mortels, n'a qu'une notion vague de ce qui se passe dans les coulisses d'une bibliothèque" (5). Le bibliothécaire est un être incompris et même inconnu qui fait partie d'un autre monde : celui du livre.

Or le monde du livre est un monde qui fait peur. Nous possédons à ce sujet de nombreux témoignages. Pris de panique, écrasé par la masse des livres, le lecteur-écrivain n'aurait-il pas une tendance bien naturelle, pour se rassurer, à déconsidérer tous ces écrits inutiles et avec eux ce préposé bizarre qui s'affaire à des tâches incomprises ?

C'est dans cette optique que nous avons mené un bref travail de synthèse permettant, nous l'espérons, de vous présenter les meilleurs passages des textes littéraires collectionnés.

Nous étudierons donc, dans un premier chapitre, le domaine du bibliothécaire tel qu'il se présente dans la littérature, pour mettre en relief l'influence du milieu sur l'être humain selon une méthode bien connue en Biologie et en Sociologie.

Nous ferons la connaissance, dans un deuxième chapitre du bibliothécaire tel qu'il est né de l'imagination des écrivains et nous essayerons de dresser de lui un portrait aussi bien physique et moral que professionnel.

(5) BOUVIER (A.) - Les joies et les peines d'un bibliothécaire.  
Extrait du bulletin de l'Institut National Génevois . T.XLIX  
Genève , 1930 .

Nous tenterons, enfin de dresser le bilan de cette enquête et d'en tirer quelques conclusions permettant d'envisager un avenir meilleur et plus attrayant.

Toutefois, avant d'aborder le coeur du sujet, nous pouvons vous présenter quelques preuves de cette mauvaise image qui poursuit les membres de notre profession.

Une querelle entre Magliabecchi et les jésuites illustre notre plaidoirie. Ceux-ci disaient méchamment du bibliothécaire de Côme III, grand duc de Toscane :

" Est doctor inter bibliothecarios "

" Sed bibliothecarius inter doctores" .

Boutade à laquelle Magliabecchi avait répondu en versifiant :

" Les uns de son savoir font quelque peu d'état "

" Pour les savants , il n'est que bibliothécaire"

"Mais il faut ajouter, sans faire trop d'éclat, "

"Que pour le pain de tous, sa pâte est nécessaire."

Une des conséquences d'une légende aussi désastreuse est d'écartier de la profession un certain nombre de candidats valables. Combien de bibliothécaires ne l'ont-ils pas déploré au moment des concours de recrutement ? A titre d'exemple, celui d'Andersen vers 1835 :

" Des problèmes d'argent le tourmentaient à l'époque ...il posa "

" sa candidature à la Bibliothèque royale où on lui dit sans "

" mentir qu'il avait bien trop de talent pour un tel poste." (6)

Beaucoup plus près de nous malheureusement, dans une encyclopédie extrêmement diffusée : l'Encyclopaedia Universalis (article Bibliothèque) , on peut lire avec étonnement au premier paragraphe (celui que les gens lisent sans aller toujours jusqu'au bout de l'article) :

"Généralement ... les bibliothèques françaises sont des institutions vénérables mais vétustes. Le spectacle de la salle de lecture poussiéreuse et mal éclairée, tapissées de rayonnages généralement inaccessibles, pleins de livres reliés, où quelques érudits locaux consultent de vieux documents sous la garde d'un employé maussade, n'est pas une image exceptionnelle ni périmée . "

Si elle n'est pas périmée, peut-être eût-il mieux valu insister dès l'introduction sur l'effort entrepris pour inciter les français à fréquenter leurs bibliothèques ?

(6) In :STIRLING (Monica).- Le Cygne sauvage, Andersen et son temps.- Pauvert, 1966 .

Dans un hebdomadaire à grand tirage (7) ,paru en 1976, a été publiée cette phrase cynique à propos du secrétaire général du PCI : "c'est  
"un petit homme ascétique, au visage triste de bibliothécaire,  
"frileux dans un complet-veston trop juste "

Enfin en guise d'exorde, nous laisserons la parole à A. Bouvier, qui dans une communication présentée à l'Institut National Genevois en 1929 (8),faisait un portrait du bibliothécaire tel qu'il est dans l'opinion, tel que nous le retrouverons à maintes reprises dans les textes étudiés plus loin.

" Pour les uns, le bibliothécaire est un monsieur qui, armé d'un  
"plumeau et d'un torchon, époussette des livres; pour les autres, ses  
"responsabilités sont plus accentuées : il distribue à des lec-  
"teurs avides volumes et brochures. Ou bien : \*Vous êtes biblio-  
"thécaire, Monsieur? Quelle charmante occupation ! Alors vous  
"vivez au milieu des livres, et vous pouvez lire toute la journée!\*"  
"Ou, au contraire, et là intervient un jugement de valeur, on  
"insinue que le bibliothécaire n'aime pas les livres, comme le  
"pédagogue n'aime pas les enfants. On va même avec plus d'ironie  
"encore jusqu'à assurer que le bibliothécaire est un homme à qui  
"les livres \*tournent le dos\* .Enfin, selon une tradition encore  
"assez solidement établie, confirmée d'ailleurs par de nombreux  
"exemples, le bibliothécaire est un misanthrope qui s'est ménagé  
"dans la cité des livres une retraite aussi sûre qu'empoussiérée.  
"Son érudition est hargneuse, il porte des lunettes, enfile tous  
"les matins des manches de lustrine; il se livre à de savantes  
"études sur d'ennuyeux sujets, il applique avec pédanterie les  
"méthodes critiques. Il déteste qu'on le dérange et il a voué une  
"haine terrible au lecteur qui a l'audace de venir lui emprunter  
"un livre. Il mourra , un beau jour, selon la malicieuse prédic-  
"tion d'Anatole France, en tombant d'une échelle, entre deux  
"rayons de sa bibliothèque . "

(7) EXPRESS (1976)

(8) Op cit. (5)





## CHAPITRE PREMIER

### LE DOMAINE DU BIBLIOTHECAIRE

Les bibliothécaires qui font l'objet d'une description, aussi bien dans les œuvres d'Anatole France que dans celles de Monteilhet ou d'Asimov sont tous introduits après un " état des lieux ". On doit bien constater que le bibliothécaire est inséparable de sa bibliothèque, que la vétusté des bâtiments et l'archaïsme du fonctionnement ont contribué à répandre dans le public une impression générale très mauvaise.

Certains éléments sont inévitablement évoqués dès qu'il s'agit de dépeindre une bibliothèque: les rats et la poussière d'une part, les amas ou piles de livres assiégés par des échelles d'autre part, le tout régnant dans une atmosphère de silence glacial que seuls troublent les chuchotements et les toussotements de lecteurs frileux et impressionnés.

#### Les rats de bibliothèque

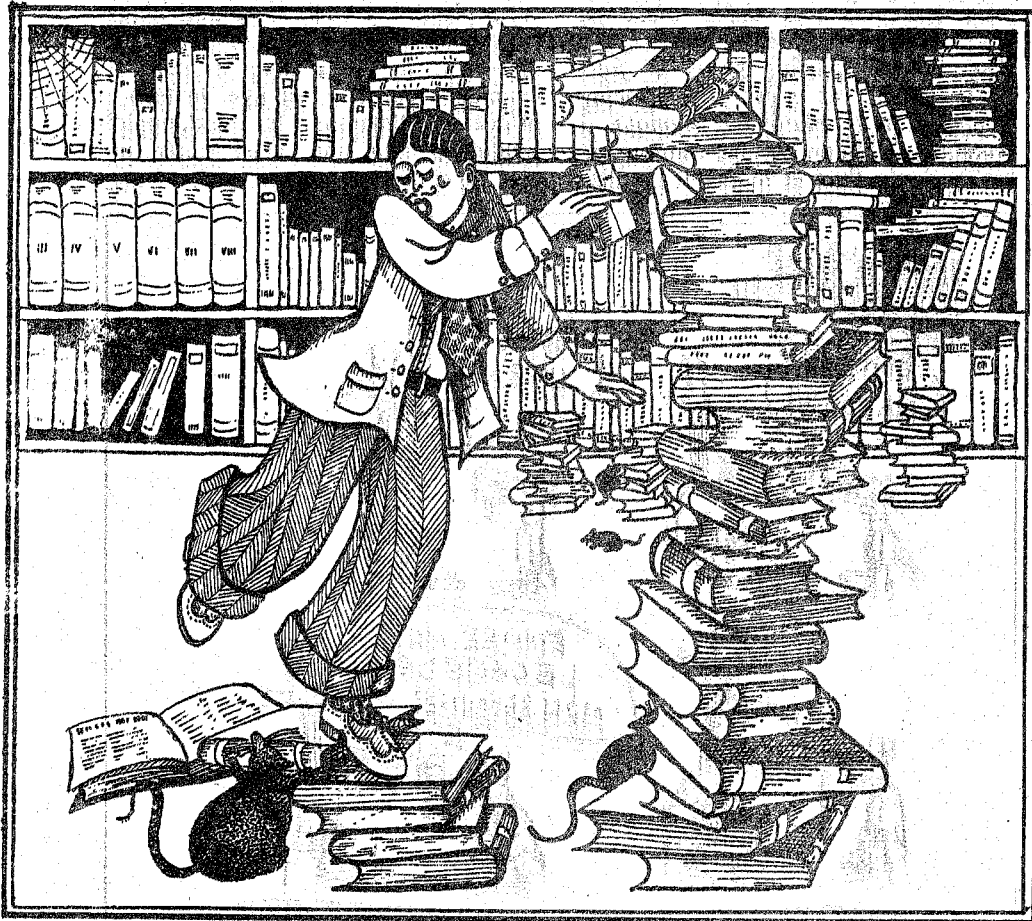
Parfois ces sympathiques animaux, nourris de vieux papiers, sont bien les êtres que nous connaissons, d'autres fois, par association d'idées, méthode que les écrivains affectionnent tout particulièrement, ces rongeurs sont les lecteurs et le plus souvent ce sont les bibliothécaires eux-mêmes.

De toutes façons, le bibliothécaire de roman bien (stéréo)typé se bat avec des rats pour leur arracher une nourriture qui leur est commune. Image vieillie, certes, grâce à l'efficacité des services de dératisation mais image sans aucun doute passée dans la légende. Il suffit pour s'en assurer de regarder le récent dessin publicitaire édité par le C.N.R.S. .

Cette même scène est particulièrement bien traduite par le style, à dessein administratif de Luigi Pirandello dans *Feu Mathias Pascal* et nous n'hésiterons pas à vous laisser un moment de détente à la lecture de ce passage (9) :

" De temps en temps dégringolaient des rayons deux ou trois  
" livres suivis de certains rats gros comme des lapins ...

" Et, pour commencer, j'écrivis une requête fort soignée ,  
" d'office, au distingué chevalier Gêrôme Pomino, afin que la



**le "bulletin signalétique sciences humaines"**

**un moyen d'éviter les pertes de temps en  
bibliothèque**

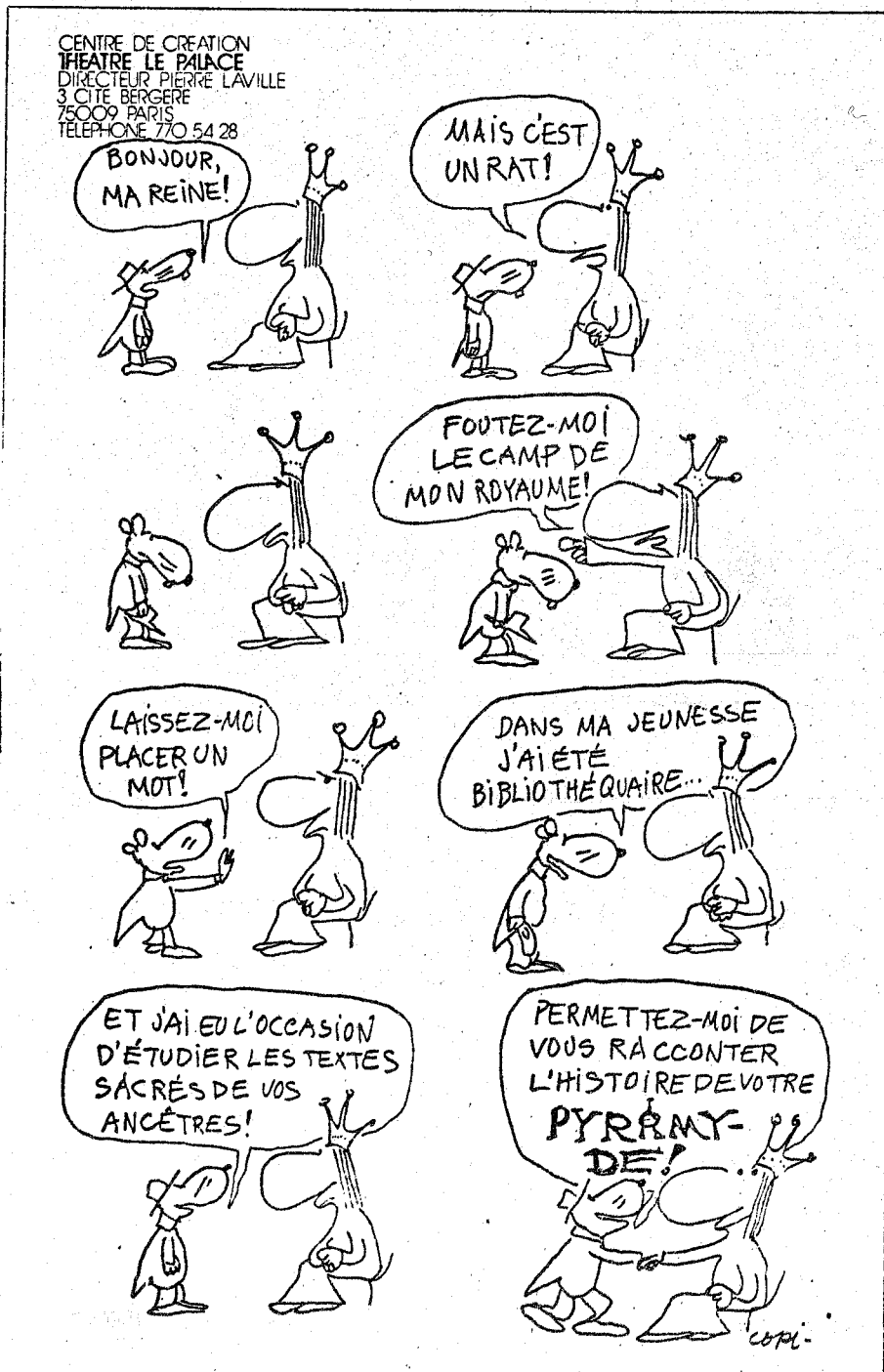
C'est pour vous permettre des recherches bibliographiques rapides et sérieuses dans le domaine des Sciences Humaines que les spécialistes du C.N.R.S. (Centre National de la Recherche Scientifique) analysent chaque année 3500 revues et vous soumettent 50 000 références dans le "Bulletin Signalétique".

Les créatures  
de Copi

« Mes dessins sont des sketches de théâtre. Mes pièces, des dessins joués sur une scène », dit Copi qui crée au Palace, à 22 h 30, « La Pyramide! ». « Un spectacle très drôle, plein de gags, insiste-t-il. Même aux répétitions, on est parfois saisis de fous rires. Certes, ce n'est pas "Boeing Boeing", mais plutôt un humour à l'anglaise. » Qu'on en juge : autour de cet Argentin fluët et indolent, familier

des lecteurs de *Hara-Kiri* et des spectateurs du Magic Circus (« Good-bye, Mister Freud »), la troupe réunit une Vénézuélienne, Hilcia d'Haubeterre, un Marocain, Christian Belaygue, un Uruguayen, Pablo Vigil, une Française, la rousse et toute capiteuse Myriam Mézières, et — tout de même — le Britannique de service, Andrew More.

En exclusivité pour les lecteurs du *Point*, Copi a voulu rendre par le dessin le climat réaliste, étouffant de cette histoire grandiose et pathétique où se déchirent, en un conflit quasi cornélien, la reine Inca aveugle et cannibale Tac-Toc, sa fille, la féroce princesse Olalampa, le missionnaire jésuite du coin, une vache sacrée, un vice-roi et un rat espagnol. ● J.G.



"Bibliothèque ... fût en toute hâte pourvue d'une paire de chats  
"pour le moins, dont l'entretien n'entraînerait presque aucune  
"dépense, pour la commune, attendu que les susdits animaux  
"auraient de quoi se nourrir en abondance avec le produit de  
"leur chasse. J'ajoutai qu'il ne serait pas mauvais aussi de  
"pourvoir la bibliothèque d'une demi-douzaine de souricières et  
"de 'l'appât nécessaire', pour ne pas dire "fromage", mot vulgaire  
"que, humble subalterne, je jugeai inconvenant de soumettre aux  
"oreilles d'un assesseur communal pour l'instruction publique.

" On m'envoya d'abord deux petits chats, si misérables qu'ils  
"s'épouvantèrent tout de suite devant ces énormes rats; et, pour  
"ne pas mourir de faim, ils se fourraient eux-mêmes dans les ra-  
"tières pour manger le fromage ...

" Je réclamai, et alors arrivèrent deux beaux matous lestes  
"et sérieux, qui sans perdre de temps, se mirent à faire leur  
"devoir. Les pièges aussi servaient et me donnaient les rats  
"tout vivants"

Pour Gérard de Nerval (10), les rats dans les bibliothèques sont  
une réalité mais une réalité démesurément grossie au point d'imaginer  
tous les croisements possibles entre race de rongeurs :

" Ah! faites bien attention ... à cause des rats...On en a  
"signalé tant d'espèces nouvelles, sans compter le rat gris de  
"Russie venu à la suite des cosaques. Il est vrai qu'il a servi  
"à détruire le rat anglais; mais on parle à présent d'un nouveau  
"rongeur arrivé depuis peu. C'est la souris d'Athènes. Il paraît  
"qu'elle peuple énormément."

Pour Monteilhet, ce sont les lecteurs qui sont devenus des rats  
"sortis de tous les égouts de la culture."(11)

Enfin que penser du dessin de Copin qui assimile tout simplement  
un bibliothécaire(sic)! à un rat?

(10) NERVAL. Cf bibliogr.

(11) MONTEILHET. Cf bibliogr.

La poussière

Le deuxième cliché indispensable est la poussière: encore un ennemi naturel du bibliothécaire que l'on voit de tout temps armé d'un plumeau.

Platina, nommé par le pape Sixte IV, vers 1475, directeur de la nouvelle bibliothèque du Vatican, se servait de genévrier pour la fumigation des salles, balayait et époussetait les livres avec des queues de renard.

Certains préposés ne font pas le ménage, comme le prédécesseur de Mathias Pascal (12)

" Pendant ce temps là, sur la grande table, il y avait  
"une couche de poussière d'un doigt/pour le moins: à telle  
"enseigne que, afin de remédier d'une certaine manière à  
" l'ingratitude noire de mes concitoyens, j'y traçai en gros-  
" ses lettres l'inscription suivante :

"

A

"

Monseigneur ...

"

Le plus généreux des donateurs

"

Ses concitoyens

"

Afin de lui témoigner

"

Leur éternelle reconnaissance

"

offrent ce souvenir

D'autres employés font le ménage avec un cérémonial tout à fait parcimonieux. Ce n'est qu'en 1975 que Pierre Gaxotte a fait revivre ce souvenir (13)

" M. le bibliothécaire-adjoint ayant posé devant moi un  
" livre qui n'avait pas quitté les rayons depuis longtemps,  
" je soufflai avec force sur la tranche pour disperser la  
" poussière accumulée. M. Lambert me regarda avec conster-  
" nation. Puis il leva les bras au ciel et me dit sur un  
" ton peiné, comme si je venais de le gravement décevoir  
" par une gaminerie de mauvais goût :

(12) PIRANDELLO .Cf. bibliogr.

(13) GAXOTTE . Cf. bibliogr.

" -Monsieur Gaxotte... Monsieur Gaxotte... Vous projetez  
" dans l'air des poussières nocives et des microbes patho-  
" gènes. La santé publique ne peut qu'en pâtir. En prévision  
" de cas analogues, M. le bibliothécaire-adjoint tient à  
" votre disposition une petite brosse. Vous dépoussiérez le  
" livre dans la cheminée sur le menu fagot qui s'y trouve en  
" permanence. Un vieux journal, une allumette ; le feu purifie.  
" A tout le moins, l'air chaud ascendant emporte loin du sol  
" les minuscules et malfaisants organismes. "

La poussière sera longue à effacer !

Voulant à tout prix introduire cet élément, Musil va même jusqu'à lui attribuer une vertu jusqu'alors inconnue : celle d'adoucir la voix (14).

" Un vieil employé ... me regarde et se met à parler  
" d'une voix que la poussière des livres ou le goût des  
" pourboires avait faite toute douceur. " !

La poussière a pourtant bien été, il est vrai, le lot quotidien des bibliothécaires de tous les temps. On rencontrait, dit-on, Maudé rayonnant de joie sous la poussière et les toiles d'araignée qui le couvraient, son corps mince tout gonflé par les livres qui emplissaient ses poches.

De la fiction au réel, il n'y a qu'une distance infime. Le pittoresque des descriptions citées n'est en rien à envier à celui de la conférence faite en 1913 par un bibliothécaire principal de la Bibliothèque Nationale (15) . Le texte est trop long pour être introduit dans ces pages mais nous n'avons pas omis de le mettre en annexe. X. Pelletier considère que "la profession de bibliothécaire est devenue fort dangereuse" en raison de la déplorable hygiène qui règne dans les grands établissements. Des réformes y sont nécessaires. Un gardien qui utilise un plumeau qui "soulève en tourbillons la poussière de la veille avec le geste large du semeur" , n'est-ce pas une aberration alors qu'on peut acheter ou louer un "vacuum" ? La poussière n'est-elle pas la cause de ces toussotements et de <sup>cette</sup> affection particulière, dans la pathologie du poumon, appelée "l'asthme du bibliothécaire" : bronchite à répétition qui est le lit de la tuberculose ?

(14) MUSIL. Cf bibliogr.

(15) PELLETIER.- L'Hygiène dans les bibliothèques.-In: Bibliothèques, Livres et librairies, conférence 2<sup>e</sup> série. 1913

Pour restreindre les effets nocifs de la poussière, X. Pelletier conseille de maintenir la peau dans un état de propreté absolue " par des tubs, des bains fréquents ou des frictions alcoolisées", au besoin de "fixer au devant du nez et de la bouche un linge constamment humide, de mettre dans les oreilles un léger tampon d'ouate, d'assurer la désinfection quotidienne par des bains de gorge avant et après les repas"...

Ce discours prononcé à l'occasion d'une réunion de l'A.B.F. prouve à quel point la poussière était à juste titre considérée comme le fléau des livres. Mais en 1913, le "vacuum" notre aspirateur, existait déjà, or la légende se nourrit toujours de poussière.

Dans un livre pour enfants, réédité régulièrement (16), on voit un "bibliothécaire en chef appeler un bibliothécaire moins élevé dans la hiérarchie, qui appelle un bibliothécaire encore moins important pour grimper sur une échelle, se couvrir de poussière en trifouillant dans les rayons" .

Pour rassurer tous les membres de la profession, nous pouvons dire que, malgré les innombrables microbes pathogènes, un anglais, Cornélius Walford, avait tiré des conclusions satisfaisantes sur la durée moyenne de vie des bibliothécaires, à la suite d'une étude réalisée vers 1880, à l'aide de statistiques (17). Il serait peut-être intéressant de refaire actuellement une enquête analogue pour savoir à quel âge et comment les bibliothécaires finissent leur humble vie.

### Piles et échelles

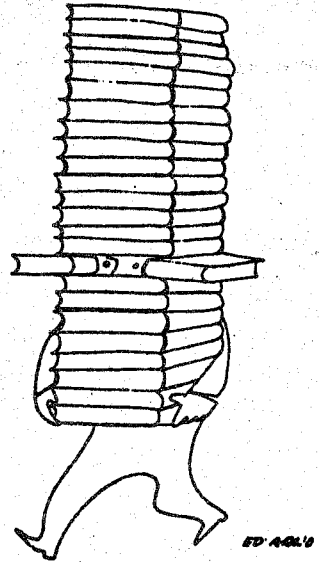
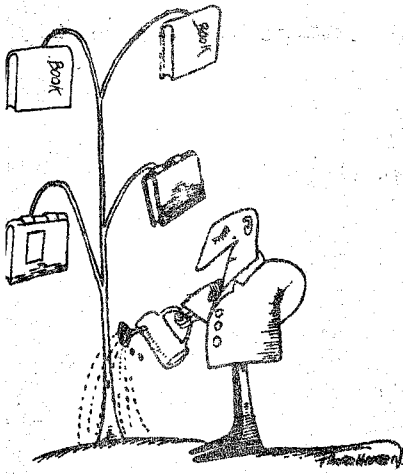
"Une bibliothèque est un lieu où l'on tient un grand nombre de livres rangés en ordre" , "un bibliothécaire est celui qui est préposé au soin d'une bibliothèque", selon les définitions simples et habituelles des dictionnaires.

Pourtant ces immenses réserves inhumaines ont inspiré quelques uns de nos plus célèbres écrivains. Beaucoup se sont interrogés sur le sens, sur l'utilité, sur la valeur de tous ces volumes accumulés depuis des siècles. Nous avons réuni ici un certain nombre de citations, permettant de saisir le mélange de prestige et de dédain qu'inspirent ces lieux.

(16) HUNTER(N.)- Nouvelles aventures de Brindesong. Cf bibliogr.

(17) Cornélius Walford.- On the longevity of librarians.-In: Library



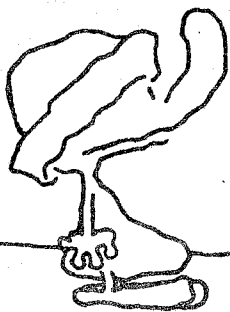
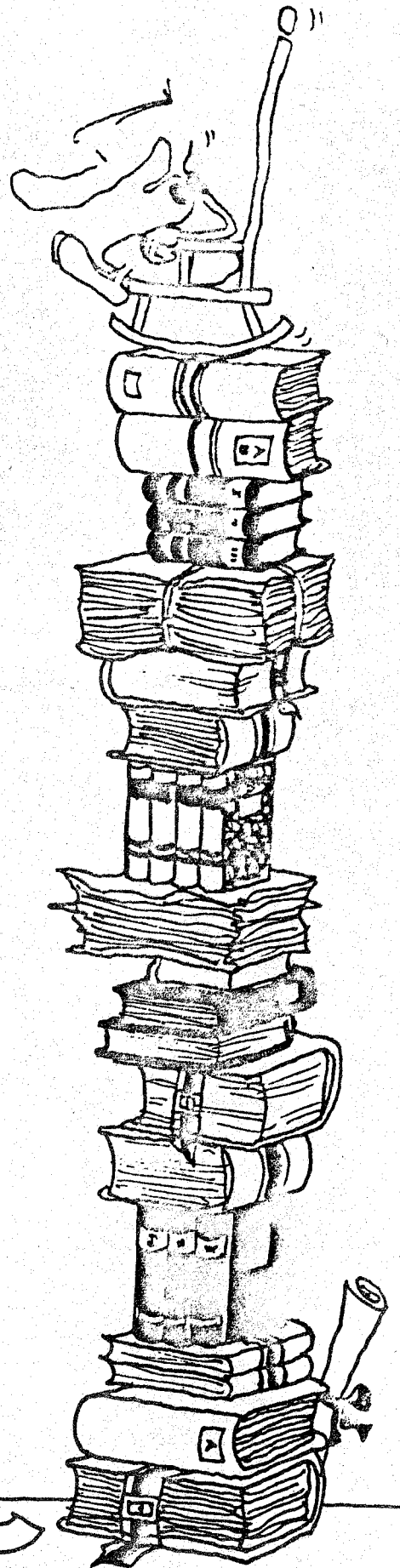


" UN BIBLIOTHECAIRE

EST CELUI QUI EST PREPOSE AU SOIN D'UNE BIBLIOTHEQUE "



... nous nous excusons,  
mais il est impossi-  
ble d'accéder aux  
documents de base



Wolff

Une bibliothèque pour Voltaire est :

- " L'amas curieux et bizarre
- " de vieux manuscrits vermoulus
- " Et la suite inutile et rare
- " D'écrivains qu'on n'a jamais lus.

Pour Diderot :

- " Nos bibliothèques immenses (sont) le commun réceptacle
- " et des productions du génie et des immondices des lettres.

Pour Rollin :

- " On peut dire d'une grande lecture ce que Sénèque dit
- " d'une vaste bibliothèque, qu'au lieu d'enrichir et
- " d'éclairer l'esprit, elle ne sert le plus souvent qu'à
- " y jeter le désordre et la confusion"(18).

Victor Hugo, se jouant des mots, parfois hait les bibliothèques, parfois s'en fait le plus fervent défenseur :

- " J'aime un livre, je hais une bibliothèque ...,
- " O bahuts solennels, vénérables amas
- " Des diverses erreurs dans les divers formats
- " Rayons qu'emplit la nuit pédagogique, alcôves
- " Des bouquins vermoulus chers aux bonshommes chauves.

( Toute la Lyre)

- " Ces vastes rendez-vous de volumes qui semblent
- " Les légions du faux et du vrai s'avançant
- " En bon ordre, sous l'oeil trouble du temps présent
- " Pour se livrer combat au fond des hypogées.

(L'Ane)

- " Si l'on veut faire grâce, en leurs lugubres coins
- " A tous ces vieux velins jargonnant tous les styles,
- " Ce qu'on peut dire, O Kant, c'est qu'ils sont inutiles.

( L'Ane)

~~81~~ Mais, par contre, Victor Hugo plaide avec ferveur pour défendre les bibliothèques dans le poème "A qui la faute?"

- " Une bibliothèque est un acte de foi
- " Des générations ténébreuses encore
- " Qui rendent dans la nuit témoignage à l'aurore".

Et dans le poème "Paris incendié" :

" La bibliothèque, arche où l'aube se lève  
" Insondable ABC de l'idéal, où rêve  
" Accoudé, le progrès, ce lecteur éternel,  
" Porte éclatante ouverte au bout du noir tunnel,  
" Grange où l'esprit de l'homme a mis sa gerbe immense.

Pour Saint John Perse :

" Les livres tristes, innombrables, par hautes/<sup>/couches</sup>crétacées,  
" portant créance et sédiment dans la montée du temps ...

En prose, aussi les écrivains ont décrit leur impression :

" Temple ou cimetière ..., tous ces tomes en pénitence,  
" le dos définitivement tourné à la vie ... Ainsi,  
" s'exhausse, de siècle en siècle, l'édifice monumental de  
" l'illisible ... (Valéry)

Pour Jack Kerouac :

" La bibliothèque tout entière gémissait sous le poids des  
" débris accumulés durant des siècles de folies, toutes  
" consignées par écrit, comme s'il était nécessaire, de  
" toute manière, de consigner les folies du vieux monde  
" ou du nouveau."

Ces rangées de livres que l'on découvre dans les bibliothèques  
intriguent, impressionnent, ne sont plus à l'échelle humaine.  
Et là, les rêves s'échafaudent: ne pourrait-on pas lire tous ces  
livres ?

" Une gigantesque intelligence habite le British Museum,  
" songez que Platon y voisine avec Aristote et Shakespeare  
" avec Marlowe. Cet immense trésor spirituel dépasse les  
" facultés de l'individu. Néanmoins quand on y songe ...  
" comment ne pas se dire qu'on pourrait peut-être s'asseoir  
" chaque jour à une table, et tout lire d'un bout à l'autre?

(19)

L'autodidacte dans le premier roman de Sartre se met au travail,

(20)

(19) WOOLF (Virginia) .- La chambre de Jacob. Chap. 9

(20) SARTRE . Cf Bibliogr.

" il s'instruit dans l'ordre alphabétique " :  
" Quelle volonté ne lui faut-il pas, pour réaliser lente-  
" ment, obstinément un plan si vaste envergure ? Un jour  
" il y a sept ans, , il est entré en grande pompe  
" dans cette salle , il a parcouru du regard les  
" innombrables livres qui tapissent les murs et il a dû dire à peu  
" près comme Rastignac : \* A nous deux, Science humaine.\*  
" Puis il est allé prendre le premier livre du premier  
" rayon d'extrême droite, il l'a ouvert à la première page,  
" avec un sentiment de respect et d'effroi joint à une  
" décision inébranlable... il en est aujourd'hui à L.K.  
" après J, L, après K .

Le général Stumm (21), lui, se dit que s'il se mettait à lire un livre par jour, ce qui serait évidemment très astreignant, il finirait bien tout de même par en venir à bout un jour ou l'autre, et pourrait alors prétendre à une certaine situation dans la vie intellectuelle. Mais la bibliothèque contenait trois millions et demi de volumes !, " il m'aurait fallu dix mille ans pour venir à bout de mon projet " .

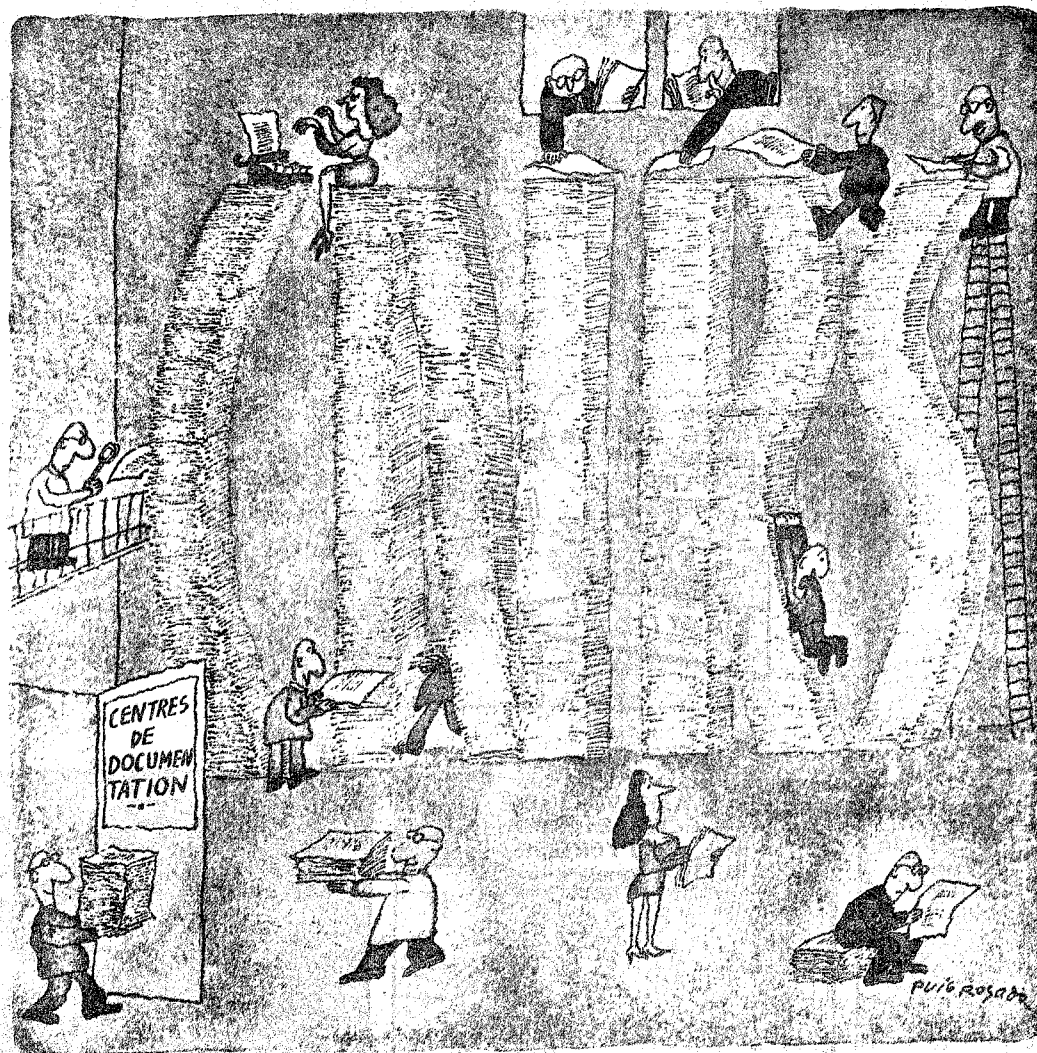
Le général est pris de panique, il sent ses jambes comme paralysées, le monde entier réduit à un vaste maelström. Il a l'impression d'être entré à l'intérieur d'un crâne, il se sent tout drôle, pas tranquille et se cramponne au bibliothécaire.

" Il n'y a pas d'homme qui ait la tête assez forte pour contenir toute la science amassée sur ces tablettes, heureusement que ce n'est pas nécessaire" ( Anatole France). De plus, de tous ces livres accumulés, " il n'y en a pas deux qui pensent tout à fait de même sur aucun sujet ... " Vous n'entendez pas le vacarme qu'ils font? le bibliothécaire en a les oreilles rompues, ils parlent tous à la fois." (A. France)

La bibliothèque est donc un monde infini. La bibliothèque de Babel (22) n'est-elle pas une "sphère dont le centre véritable est un hexagone quelconque, et dont la circonférence est inaccessible?"

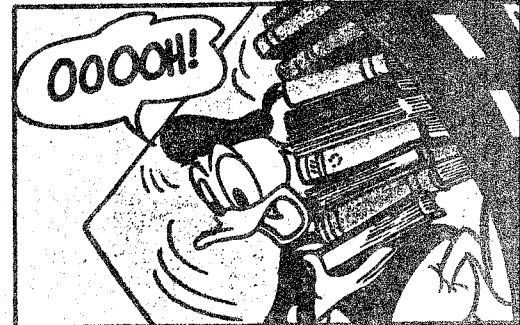
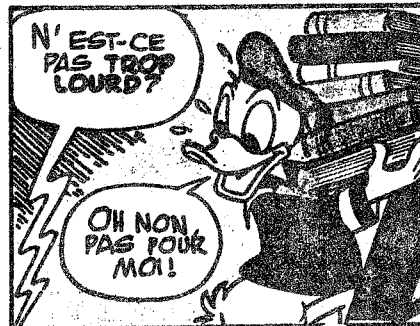
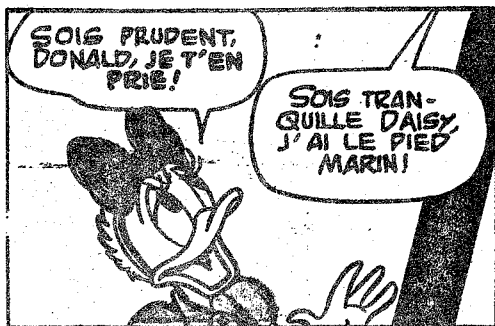
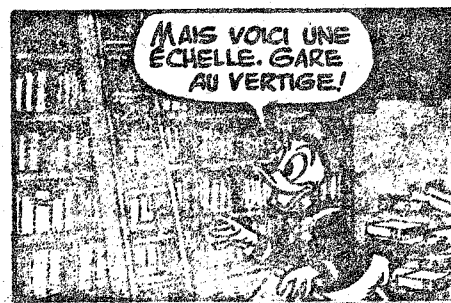
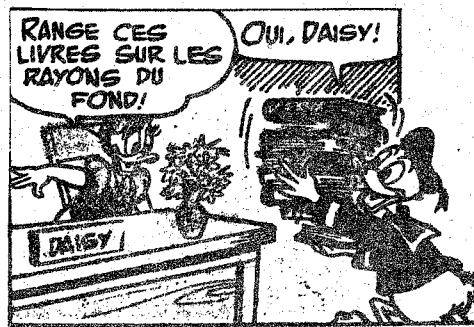
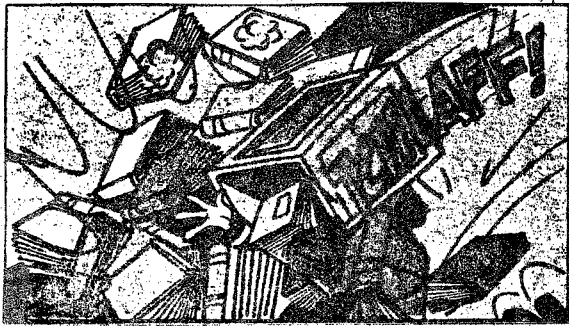
(21) MUSIL . Cf. Bibliogr.

(22) BORGES . Cf. Bibliogr.



**CENTRES DE DOCUMENTATION**  
**CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**  
INFORMASCIENCE 26 RUE BOYER 75971 PARIS CEDEX 20 • SCIENCES HUMAINES 54 BD RASPAIL 75290 PARIS





La bibliothèque est un monde d'épouvante et d'angoisse:

" La pierre enveloppe le musée, comme la boîte crânienne  
" enveloppe et contient la fièvre et les imaginations des  
" cerveaux " (23) et nous pénétrons dans cette boîte crâ-  
nienne où "les morts sont vivants et où les muets parlent".

Pour accéder à ces livres, il existe un outil indispensable pour le bibliothécaire, inévitable dans les descriptions de bibliothèque: l'échelle, roulante si possible.

Cet outil dangereux, permettant d'atteindre les ouvrages recherchés et les "cimes inviolées" est au bibliothécaire ce que le sceptre est au roi, un attribut nécessaire pour brosser de lui un portrait parfait.

Pourtant déjà en 1912, un bibliothécaire parlait des échelles comme de "machines de guerre d'un autre âge". " On les poussait, disait-il, avec fracas d'un bout à l'autre des longues salles."

" Je crois bien qu'on en trouve plus guère ...

" Celle d'Amiens, longtemps reléguée dans un couloir obscur  
" vient de disparaître. Elle servit pour la dernière fois,  
" il y a quelque dix ans. Le vénérable et regretté M.Claudin  
" qui poursuivait à Amiens ses savantes recherches biblio-  
" graphiques, s'était installé sur la plate-forme et se  
" faisait voiturer, <sup>noblement</sup> le long des rayons, à droite, à gauche,  
" en avant, en arrière, n'interrompant son travail qu'aux  
" tournants dangereux, quand il fallait d'en haut surveiller  
" et diriger la manoeuvre..." (24)

Malgré l'adoption du libre-accès aux rayons dans les bibliothèques publiques, le souvenir de M.Claudin reste vivace dans les esprits; c'est ainsi que les bandes dessinées américaines comme Donald en 1975 ou françaises comme Charlot (25), utilisent encore comme procédé comique le bibliothécaire "perché" ou la chute de ce dernier et de sa pile de livres du haut de son échelle.

#### Silence ... et lecteurs

L'ambiance d'une bibliothèque est proche de celle qui règne dans les églises. Lieux de respect, lieux de silence, lieux dans lesquels le visiteur est saisi de frissons.

(23) Op.Cit. Cf. (19)

(24) MICHEL (Henri).- Les Bibliothèques municipales.- In : Bibliothèques, Livres et librairies. Conférences 1912.

(25) CHARLOT Tout en couleurs. Cf. Bibliogr.



La bibliothèque de John le Carré (26)

" ressemblait à une nef d'église et il y faisait très froid".

Pour donner de la bibliothèque de la planète Sark, une impression de vide et d'archaïsme, Asimov (27) décrit un hall "immense, froid et désert ", les cabines qui équipent cette bibliothèque de science-fiction sont tout aussi inconfortables : " elles avaient le glacial anonymat de maillons juxtaposés en une chaîne sans fin. Certaines d'entre elles étaient occupées : leurs portes de glassite étaient comme couvertes d'une couche de givre opaque."

La bibliothèque abandonnée de Trantor (28) est tout aussi glaciale. " Le vide maussade des lieux les repoussait ... c'était  
" une construction étonnamment petite, qui s'agrandissait  
" en sous-sols monumentaux, pleins de silence et de rêverie.  
" Ebling Mis ...chuchota (il fallait chuchoter en ces lieux):  
" \*Je crois que nous avons dépassé la salle des catalogues.  
" Je vais m'arrêter là-bas\* ( il avait le front moite, ses  
" mains tremblaient)... "

Mis sans transition, face à un mur de silence, les visiteurs frissonnent et se sentent des intrus.

Quand les deux enfants ( dans Marionnettes humaines de Saroyan) (29), entrèrent dans ce modeste mais impressionnant bâtiment, ils  
" pénétrèrent dans une zone de silence profond et quasi  
" effrayant. Les murs <sup>semblaient même</sup> être devenus aussi muets que le plan-  
" cher et les tables, comme si le bâtiment tout entier  
" fût tombé dans un gouffre de silence ."

Le silence qui règne au British Museum et décrit par V. Woolf est moins absolu. (30)

" Dans la salle de lecture, personne ne riait. On n'entendait  
" qu'un bruit de pieds traînés, que des chuchotements et  
" des étternuements discrets et les accès subits d'une toux  
" dévastatrice et sans pudeur ".

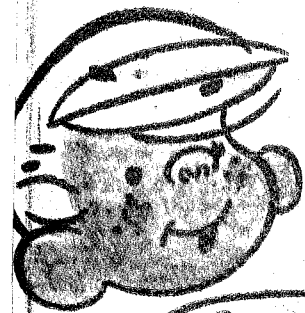
(26) LE CARRE (John) . Cf. Bibliogr.

(27) ASIMOV (Isaac).- Les Courants de l'espace. Cf. Bibliogr.

(28) ASIMOV (Isaac).- Fondation et Empire. Cf Bibliogr.

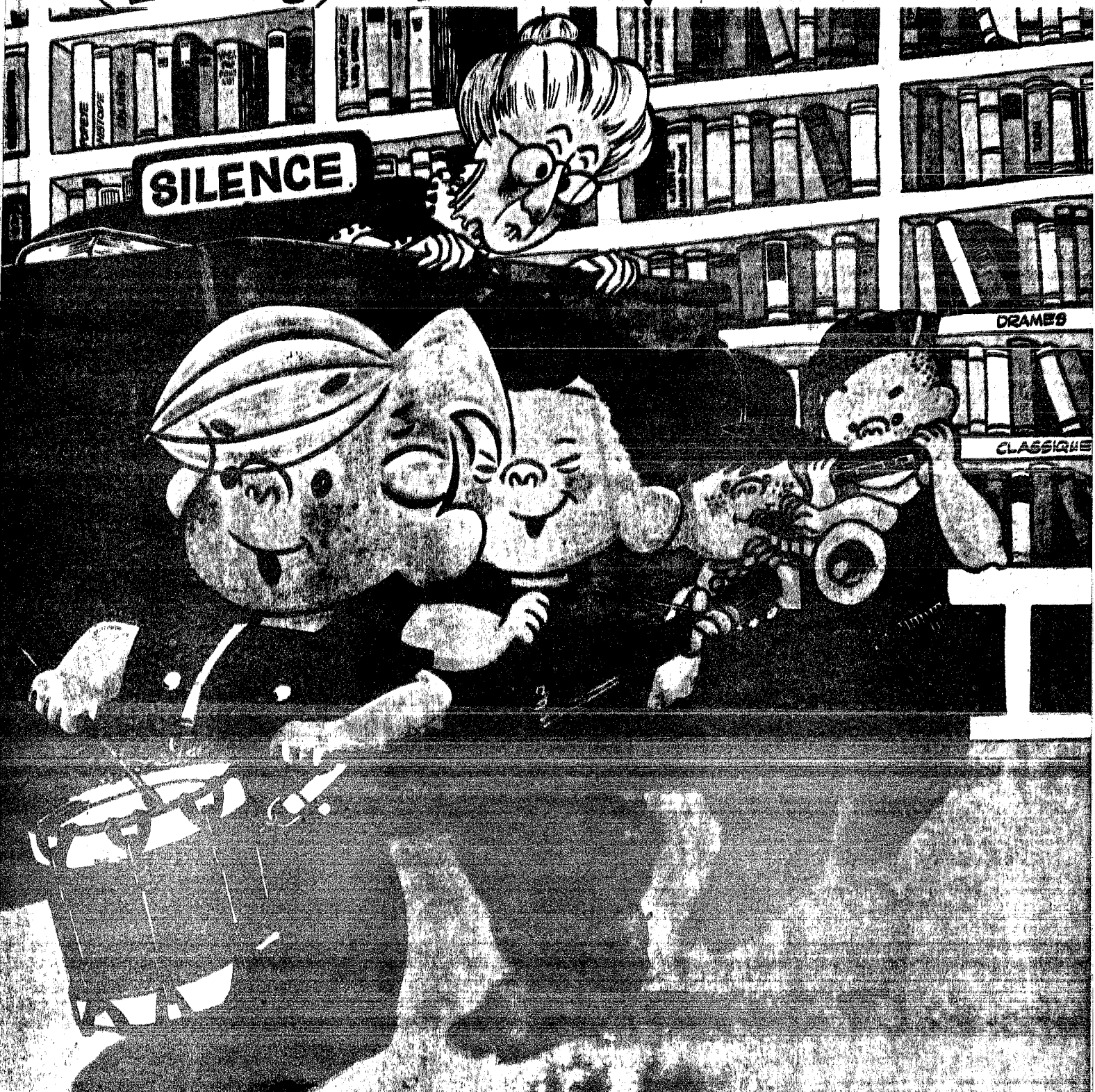
(29) SAROYAN (Willian)-Cf.Bibliogr.

(30) WOOLF (Virginia).-Op Cit Cf (19)



Si on  
Lassait  
tout?

# Domains LA MINE



Mais absolu ou relatif, le silence est la condition du savoir :

" Tous se taisaient car ils recherchaient le savoir "  
disent les deux enfants de Saroyan. Les écritaux :

" Silence ! On lit ! "

ou bien comme on l'a vu parfois :

" Les conversations ne doivent pas dépasser  
le niveau des chuchotements "

sont suspendus dans tous les coins d'une bibliothèque . Attention  
de les bien suspendre!

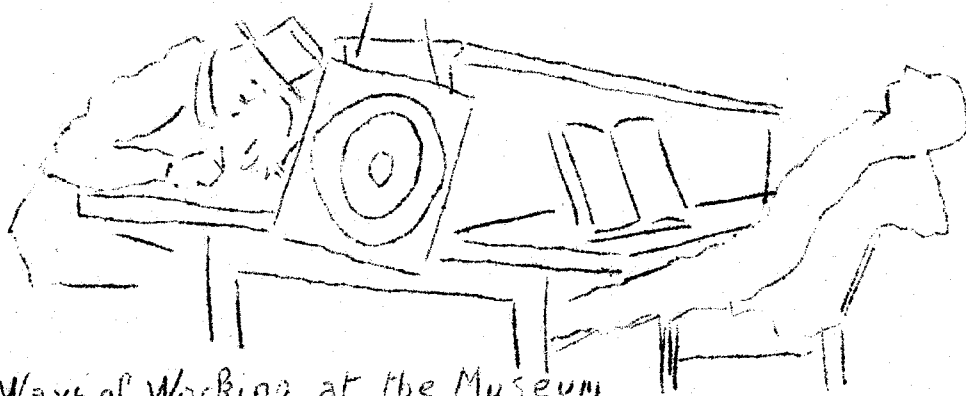
Le silence est aussi un signe de respect :

" Lionel chuchotait, car il croyait que cela se faisait  
par respect pour les livres plutôt que pour les lecteurs "(Saroyan)

Eh oui les lecteurs! des lecteurs légendaires, bien sûr. Dans  
la poussière, parmi les rats, au milieu des masses de livres,  
plongés dans un silence impressionnant, il y a encore des êtres  
vivants qui lisent.

" Il y a beaucoup de gens dans la salle mais on ne les  
" sent pas. Ils sont dans les livres. Quelquefois ils  
" bougent entre les feuillets, comme des hommes qui dorment,  
" et se retournent entre deux rêves. Ah! qu'il fait bon  
être parmi des hommes qui lisent ! " (31)

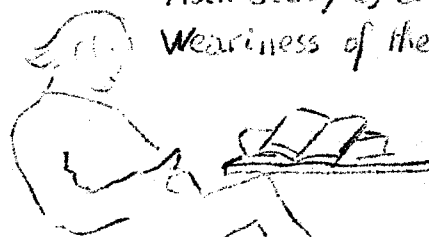
Des lecteurs qui lisent, qui dorment et qui ... et qui ...



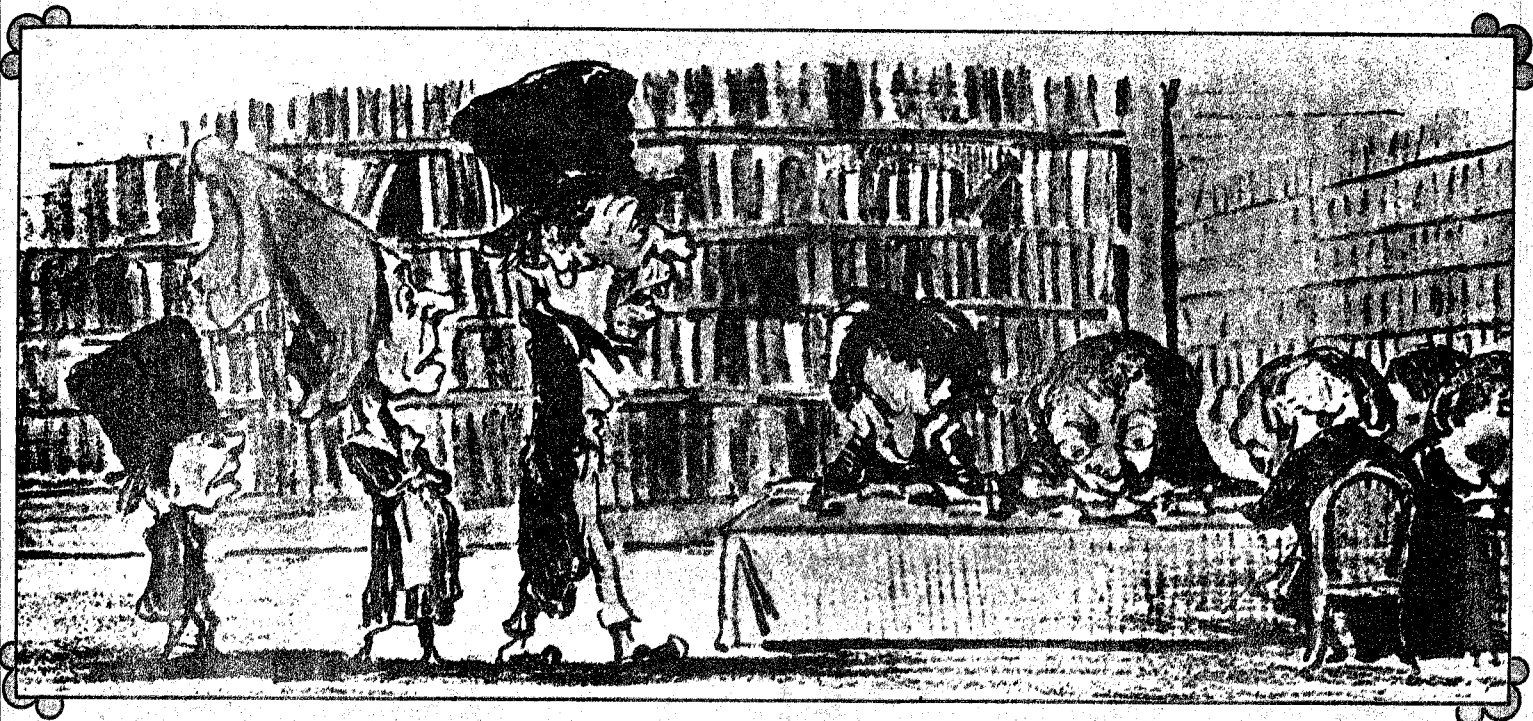
*Two Ways of Working at the Museum*



*A Fogey of the Newspaper Room*



*Much Study is a  
Weariness of the Flesh*



" Charivari " . II février 1853 . Lithographie de Honoré Daumier .



- Monsieur, pardon si je vous gêne un peu . . . mais vous comprenez qu'écrivant en ce moment un roman nouveau, je dois consulter une foule d'auteurs anciens ! . . .

- (Le Monsieur à part) des auteurs anciens ! . . . parbleu elle aurait bien du les consulter de leur vivant, car elle a du être leur contemporaine ! . . .

Regardez bien ces images.

Le XIX<sup>e</sup> siècle, bien sûr, nous direz vous ? Peut-être, mais nos écrivains s'en inspirent toujours et en 1975, Monteilhet voit encore la Bibliothèque Nationale avec les yeux de G. Doré.

" Monstrueux, cette Nationale ! Toute la littérature française,  
" entre autres, roupille dans cette morgue, toussote dans cette  
" poussière. Tout est centralisé là ... Personne, rien n'y  
" échappe, et les fiches de cette Guépéou s'allongent indéfini-  
" ment !

" Je n'ai jamais aimé cette Nationale ... elle est d'ordinaire  
" bondée de gens impossibles. Surtout en hiver... Dans la  
" grande salle de consultation ... c'est une vraie cour des  
" miracles ! De vieux birbes dorment sur des in-folio. De vieux  
" singes se grattent rêveusement. De vieux croulants vont et  
" viennent pour soulager une vessie que taquine une prostate  
" pesante. Parfois, c'est une altercation entre deux éclopés  
" qui refont la Bataille de la Marne. Parfois, encore, deux  
" cacochymes, faisant voler leurs pellicules se prennent  
" aux cheveux à propos des amours triangulaires de M. Thiers,  
" de la femme de César ou du giton d'Hadrien, tandis qu'une  
" épave saucissonne sur un traité de métaphysique. Quel cirque !

Pour Jack Kerouac,

" La Bibliothèque Nationale est une étrange bâtisse sévère et  
" provinciale, avec des millions d'érudits et des millions  
" de livres, et d'étranges aide-bibliothécaires armés des  
" balais du maître du zen ( des blouses françaises, en fait),  
" qui admirent plus que tout une belle écriture, chez un érudit.

D'étranges aide-bibliothécaires ! Mais oui, que deviennent les bibliothécaires dans ces lieux ? Ne sont-ils que des préposés spectateurs ou ignorants ? Sont-ils dignes de leurs établissements, de leurs visiteurs, de leurs livres ?

## CHAPITRE II

### " UN HOMME ET SON METIER "

Le bibliothécaire est un personnage qui, malgré tout, a inspiré un certain nombre d'écrivains. On trouve peu de bibliothécaires, héros de tout un roman comme c'est le cas pour " Un Assassin est mon maître " de H. de Montherlant ou pour " Mourir à Francfort " de H. Monteilhet ou encore pour " Avortement " de R. Brautigan et les " Rivages de la nuit " de K. Steiner mais il arrive relativement souvent de rencontrer ce préposé au hasard d'une page ou d'un chapitre de roman, d'essai ou de souvenirs (Asimov, Ehrenbourg, A. France, Kerouac, Klotz, Le Carré, Makarenko, Montesquieu, Gaxotte, Musil, Nerval, Pirandello, Saroyan, Sartre, Tellier, Bosse, Bromfield.) (32)

De ces bibliothécaires, à de rares exceptions près, les écrivains ont dressé un portrait assez peu flatteur. Ils ne sont pas toutefois sans leur reconnaître des talents et des qualités, mais ceux-ci sont généralement assortis d'un nombre incalculable d'excès et de défauts de toutes sortes.

Il est important de remarquer que ces héros sont, en général, très bien adaptés aux livres, par un long commerce avec eux, mais fort peu aux lecteurs ou à la vie normale. Comme nous le disions précédemment, ils appartiennent à un autre monde. Il est, par conséquent, assez naturel de voir cet être ignoré, incompris, considéré, qui plus est, comme inutile.

" (Mon bibliothécaire) s'occupe nuit et jour à déchiffrer  
" tout ce que vous voyez là : c'est un homme qui n'est bon  
" à rien, et qui nous est très à charge, parce qu'il ne  
" travaille pas pour le couvent " (33) (Montesquieu)

Malgré des traits quelque peu stéréotypés, les bibliothécaires rencontrés ne se ressemblent pas, ni au physique ni au moral. Ils sont amenés à jouer un rôle différent. Leurs occupations sont diverses aussi. Enfin la destinée des héros-bibliothécaires n'est pas toujours connue mais elle est variée et parfois tragique !

(32) Cf. Bibliogr.

(33) MONTESQUIEU .- Lettres persanes. Cf Bibliogr.

Certains sont devenus fous : M. Julien Sariette, dans "La Révolte des Anges" (34), /Exupère dans "Un Assassin est mon maître" (35), Flanders dans "Les Rivages de la Nuit" (36) .

Certains vivent mais sont déjà enterrés comme Feu Mathias Pascal (37) Certains sont sauvagement étranglés comme Cécile Dubois dans " Mourir à Francfort " (38) . Et beaucoup vivent vieux, solitaires et pauvres, prenons comme exemple le bibliothécaire de " Dingo Dague " . (39)

### Portrait physique

Ils sont vieux... Jules Tellier disait, parlant des bibliothèques municipales de province : " De ces bibliothèques là, tous les bibliothécaires sont vieux. Je ne parle point à la légère. J'en ai connu tant " .

" Tous les matins, à la même heure, ... je le voyais débou-  
" cher sur quatre pieds ( r compris les deux cannes, une à  
" chaque main, qui lui servaient plus que les pieds) " . (Piran-  
dello)

" Vieux, pas loin de la retraite, il finissait probablement  
" son temps en père peinard comme gardien de bibliothèque " .  
(Asimov)

Ils sont démodés .

" Le bibliothécaire se coiffait en ville de ce feutre dur qui  
" avait été à la mode ... " (Gaxotte)

Ils portent des lunettes, rares sont les exceptions !

" Les yeux cerclés de bagues ... " (Rimbaud)

Ils portent chignons , si ce sont des dames.

Ils portent moustaches et ils sont chauves si ce sont des messieurs

Ils semblent souvent timides, maladroits et embarrassés.

" Il marchait en rasant les murs, de façon très lente et  
" maladroite " ( J. Tellier ) .

" Le sous-bibliothécaire est un jeune homme timide et bien

(34) FRANCE (A.) . Cf. Bibliogr.

(35) MONTERLANT (H. de ) . Cf . Bibliogr.

(36) STEINER (K.) . Cf. Bibliogr.

(37) PIRANDELLO (L.) Cf. Bibliogr.

(38) MONTEILHET (H.) Cf. Bibliogr.

(39) KLOTZ . Cf. Bibliogr.



pensant, que le Corse ( le garçon de bibliothèque ) terrorise." (Sartre)

" Il y avait là à table... la baronne... et le bibliothécaire  
" de Kultow, un gros petit homme chauve qui semblait perpétuel-  
" lement dans les nuages, sauf lorsqu'il s'agissait de causer  
" livres et littérature. Alors, son regard terne s'animait, sa  
" langue, qui paraissait généralement embarrassée, se déliait  
" comme par miracle, et il donnait fort bien la réplique au  
" lettré très fin qu'était le prince Ormanoff." (40)

Ils sont en général, plutôt, dans le genre ascétique. M. Sa-  
riette était tout menu. Ils sont représentés avec une grosse  
tête et des mollets fins.

Mais, hors les stéréotypes courants, les écrivains ont lais-  
sé libre cours à leur imagination pour donner de leurs héros,  
les portraits suivants :

Un homme distingué, est le bibliothécaire de Gaxotte :

" Il m'accueillit avec une bienveillante majesté, il parlait  
" un langage noble, maniait avec dextérité l'imparfait du sub-  
" jonctif et la concordance des temps."

C'est parfois un individu crasseux. On dit que Magliabecchi  
portait ses vêtements jusqu'à ce qu'ils tombassent d'eux-mêmes  
et considérait comme une grande perte de temps de se dévêtir  
pour la nuit : " la vie étant si courte et les livres si nom-  
breux."

Nous avons découvert avec étonnement un bibliothécaire spor-  
tif, dans un livre anglais, il est vrai. " Il sauta sans effort  
par-dessus la table, car il était un excellent sportif, très  
fort dans les courses d'obstacles." (41)

Monteilhet, par contre, a rencontré à la Bibliothèque Natio-  
nale, un chef de service qui était un individu " chafouin, bi-  
gleux, visqueux " mais incorruptible, une vieille employée qui  
était une " guenon squelettique, myope et diaphane ". Pour ce  
genre de filles, dit-il, la religion est d'un grand secours,  
elles feront des anges si elles montent assez haut. Il fait

(40) DELLY .- Esclave ou reine ? Chap. IX.- Plon, 1910.

(41) HUNTER . Cf. Bibliogr.



*Wilson Library Bulletin, February 1974*

4. *Poor public image.*



THE WORLD OF BOOKS IN CARICATURE



1948 CALE LITERARY DATE BOOK

faire la description de la jeune sous-bibliothécaire Cécile Dubois par le professeur Labattut-Largaud qui retrouve son élève à quelques années d'intervalle : " Elle porte aujourd' hui des lunettes, le chignon a remplacé la queue de cheval, la poitrine plate de la mouche du coche évolue vers la mamelle pour troupier... Ne soyons pas méchant ! Mademoiselle Dubois ne serait pas trop vilaine si elle s'arrangeait un peu. On la sent timide. Je gagerais qu'elle est encore rosière... On a l'impression que l'intelligence a pris un peu d'avance sur le sexe."

John Le Carré, pour les besoins de la cause, décrit une sous-bibliothécaire, jeune, jolie. " Elle était grande et un peu gauche, avec un buste allongé et de belles jambes, les pieds chaussés de ballerines. La structure de son visage, avec des traits bien dessinés mais un peu lourds, correspondait à celle de son corps."

Mais ce gentil portrait ne peut faire illusion longtemps quand on met en parallèle celui bref et concis d'Asimov :

" La bibliothécaire avait l'air d'un pois ridé dans une gousse distendue. Elle leva la tête et faillit bondir sur ses pieds... se rassit, la mine revêche."(41bis)

Mais ne doit-on pas laisser la parole à Arthur Rimbaud qui dans son poème " Les Assis " visait, dit-on, le bibliothécaire de Charleville, Jean Hubert ? Certes cet homme n'est pas le seul à être caricaturé ici, il l'est avec tous les petits vieillards des bibliothèques. Ils existent comme de pures choses, ils s'identifient à leurs sièges, leurs jambes s'entrelacent aux barreaux rachitiques des chaises.

" Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues  
" Vertes, leurs doigts boulus crispés à leurs fémurs,  
" Le sinciput plaqué de hargnosités vagues  
" Comme les floraisons lépreuses des vieux murs;  
  
" Ils ont greffé dans des amours épileptiques  
" Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs  
" De leurs chaises; leurs pieds aux barreaux rachitiques  
" S'entrelacent pour les matins et pour les soirs !

(41bis) ASIMOV (Isaac).- Les Courants de l'espace. Cf. Bibliogr.

" Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,  
" Sentant les soleils vifs percaliser leur peau,  
" Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,  
" Tremblant du tremblement douloureux du crapaud.  
" Et les sièges leur ont des bontés : culottée  
" De brun, la paille cède aux angles de leurs reins;  
" L'âme des vieux soleils, s'allume emmaillotée  
" Dans ces tresses d'épis où fermentaient les grains.  
" Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes,  
" Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour,  
" S'écoutent clapoter des barcarolles tristes,  
" Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour.  
" -Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage....,  
" Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,  
" Ouvrant lentement leurs omoplates, O rage !  
" Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.  
" Et vous les écoutez, cognant leurs têtes chauves  
" Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors,  
" Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves  
" Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors !  
" Puis ils ont une main invisible qui tue;  
" Au retour, leur regard filtre ce venin noir  
" Qui charge l'œil souffrant de la chienne battue,  
" Et vous suez, pris dans un atroce entonnoir.  
" Rassis, les poings noyés dans des manchettes sales,  
" Ils songent à ceux-là qui les ont fait lever  
" Et, de l'aurore au soir, des grappes d'amygdales  
" Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever.  
" Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières,  
" Ils rêvent sur leur bras de sièges fécondés,  
" De vrais petits amours de chaises en lisière,  
" Par lesquelles de fiers bureaux seront bordés;  
" Des fleurs d'encre crachant des pollens en virgule  
" Les bercent, le long des calices accroupis  
" Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules  
" - Et leur membre s'agace à des barbes d'épis.

Pour compléter ce portrait , il faut évoquer aussi l'état civil accordé, en général, au bibliothécaire. Conséquence de son caractère asocial, il est la plupart du temps célibataire.

Il est victime ici, de l'idée de " vocation ", inévitablement liée à ce métier, il est aussi victime de l'historique de la fonction, puisque, très fréquemment, au cours des siècles, des ecclésiastiques étaient choisis comme bibliothécaires. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le métier reste une sorte de sacerdoce laïque. Esprit Calvet écrivait, vers 1810 : " J'opine à ne confier le poste essentiel de bibliothécaire qu'à des gens de lettres non mariés, et à destituer les pourvus s'ils se marient."

Enfin, dans la basilique, dans le lieu sacré qu'est la bibliothèque, n'est-il pas normal de voir officier un prêtre ?

C'est pourquoi le vrai héros-bibliothécaire rencontré dans les romans, est célibataire.

#### Défauts et qualités

Nous avons déjà rencontré l'employé timide et effacé. On se trouve aussi très fréquemment en présence d'un être agressif ou acariâtre. L'Abbé Rive, bibliothécaire du Duc de la Vallière, avait reçu le surnom de " dogue ", prenant trop à cœur, sans doute, sa tâche de cerbère du trésor.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la tendance à la conservation avait atteint en France un degré tout à fait abusif. Le mauvais souvenir laissé par ces exemples s'est perpétué de générations en générations pour parvenir jusqu'à nous, intact ( malgré les progrès de la lecture publique ). Des bandes dessinées très récentes continuent à répandre, dans le public des enfants, l'image d'un bibliothécaire-gardien. Le chien, le policier, les menaces d'emprisonnement et de peine capitale ( Cf. Ill. ) sont des éléments dont la signification ne peut prêter à confusion.

Cette idée est développée à plusieurs reprises dans la littérature, mais surtout bien sûr par les écrivains du début de notre siècle. Ils se souviennent de certains préposés qui écrivaient au-dessus de leur bureau :

" Tel est le triste sort de tout livre prêté

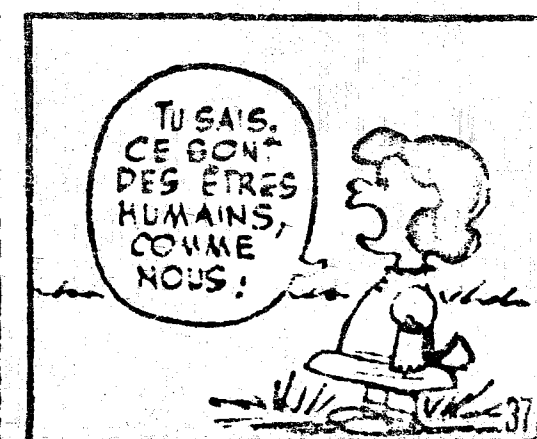
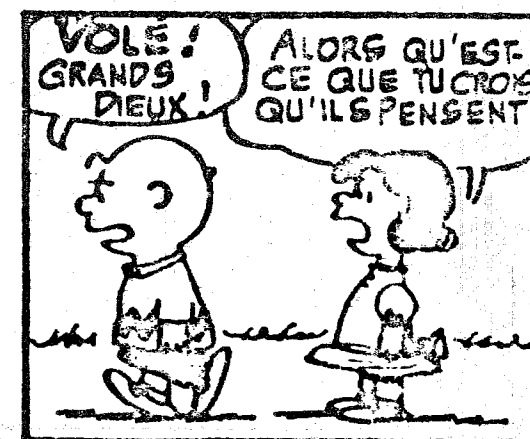
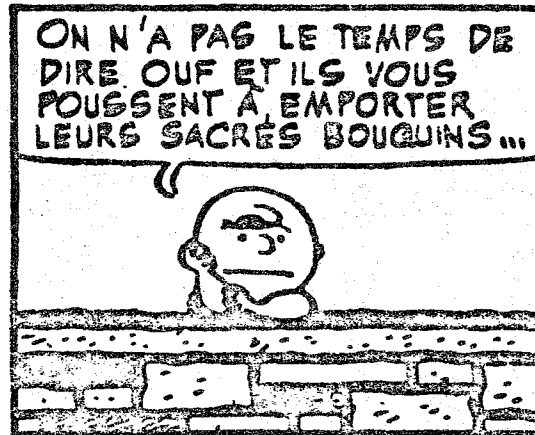
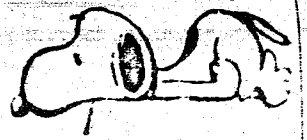
" Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

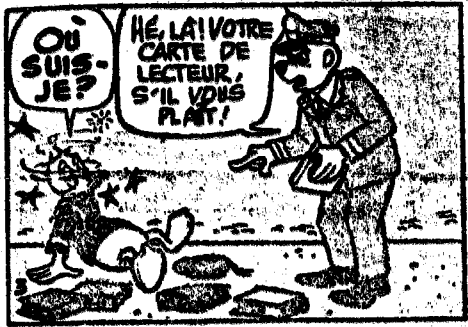
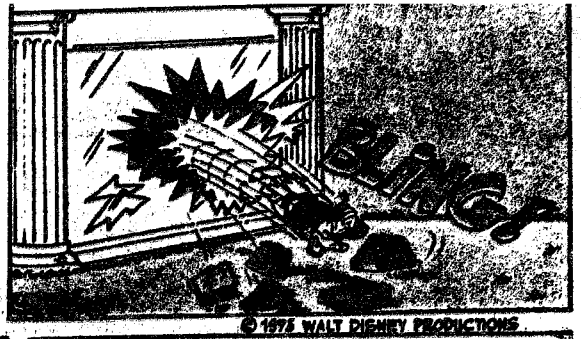


# PEANUTS

par  
SCHULZ

© UFS-URI.



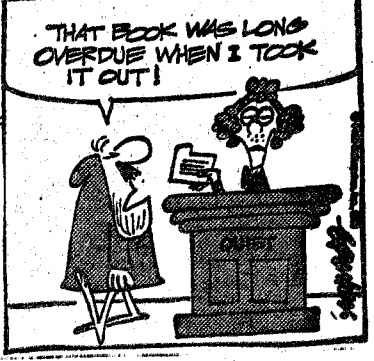


Wilson Library Bulletin, April 1975



Students soon changed their minds when they glimpsed the repulsive, scowling face.

W  
I  
Z  
A  
R  
D  
o  
f  
I  
D





En effet, Monsieur Lambert " ne voyait pas sortir ses livres sans appréhension et d'une longue expérience, il avait retenu qu'une bibliothèque est d'autant mieux ordonnée, qu'aucun lecteur n'en dérange l'ordonnance." ( Gaxotte )

Jules Tellier parlant du Père Laplume, bibliothécaire au Havre, écrit : " Quand on lui demandait un livre, il soufflait en guise de réponse et poussait des grognements." Un autre, " occupait militairement la bibliothèque. Il en avait fait une manière de cercle fermé. Il eût été aventureux d'y venir sans lui être présenté personnellement." D'ailleurs ne disait-il pas ? : "Monsieur, " croyez-vous que j'aurais accepté cette place, s'il m'eût fallu me déranger à tout instant pour des imbéciles qui seraient venus lire ici des romans ou des vers ?"

Monsieur Sariette (42), peut-être plus aimable, en apparence, que cet officier, n'est pas plus compréhensif envers les utilisateurs éventuels.

" Il jetait à tout venant un regard de Méduse, dans la crainte " que ce ne fût un emprunteur de livres. Il eût voulu, par ce " regard, changer en pierre (tous ceux) qui s'autorisaient de leur " familiarité avec le maître de céans pour demander quelque ouvrage en communication... En emportant le moindre bouquin, on lui " arrachait l'âme. Pour refuser des prêts à ceux-là mêmes qui y " avaient le plus de droits, M.Sariette inventait mille mensonges ingénieux ou grossiers... et quand enfin il lui fallait " absolument livrer un volume, il le reprenait vingt fois à l'emprunteur avant de le lui abandonner."

Le bibliothécaire, non seulement ne prête pas facilement mais réserve un accueil glacial à ses visiteurs, il siège à son bureau avec un air dictatorial et rébarbatif :

" Au milieu, à l'intérieur d'une espèce de cage, ressemblant " au box des accusés dans un tribunal, siégeait Miss Crail, la " bibliothécaire en chef." John Le Carré décrit alors une vieille " femme acariâtre et susceptible, à la voix cassante. (43)

L'accueil qu'a trouvé Jack Kerouac à la Bibliothèque Nationale a été assez froid. Les employés l'ont pris, semble-t-il, pour un fou.(44)

(42) FRANCE (Anatole).- La Révolte des anges.Cf. Bibliogr.

(43) LE CARRE (John).- L'Espion qui venait du froid. Cf. Bibliogr.

(44) KEROUAC (Jack).- Satori à Paris. Cf. Bibliogr.

Or, toute l'image de la profession est atteinte quand un lecteur est mal accueilli. L'amabilité envers les nouveaux arrivants est un dû puisque les relations qui se nouent alors, sont celles d'un hôte et de ses visiteurs. Une bibliothèque n'est pas un temple de la consommation : l'utilisateur ne paie pas, il cherche conseil.

Les lecteurs attendent-ils la bibliothèque décrite par Richard Brautigan ?(45). Le préposé " fait l'ouverture de la bibliothèque à 9h chaque matin et la fermeture à 9h du soir mais il est sur place 24h par jour et 7 jours par semaine pour recevoir les livres."

Il faut bien avouer que l'auteur imagine une bibliothèque un peu spéciale : un lieu où les écrivains jeunes ou vieux, quelque soit leur talent littéraire, sont sûrs de voir leur manuscrit accepté et sûrs de trouver un être heureux de leur bonheur. Le bibliothécaire est là pour écouter la genèse de l'ouvrage et les confidences de l'écrivain, il offre une collation à son visiteur pour fêter l'évènement, enfin il inscrit très simplement le livre sur un grand registre des auteurs et matière avant de laisser l'auteur libre de placer le volume sur l'étagère qui lui plait.

" L'emplacement des livres est sans importance aucune, car " personne n'emprunte jamais de livres et personne ne vient " jamais en lire sur place... C'est un autre genre de bibliothèque."

C'est certainement, ici, une bonne leçon d'accueil donnée aux bibliothèques plus classiques.

Mais quels sont les autres défauts et qualités des bibliothécaires ? Pierre Gaxotte/reconnait que " M. Lambert était pétri de/(46) qualités - Soigneux, complaisant, exact, méthodique, sa bibliothèque était admirablement tenue et classée." Le verbe " pétrir " employé ici, ne signifierait-il pas que toutes ces qualités étaient en trop grand nombre pour que M. Lambert fut vraiment supportable ? N'était-il pas trop parfait pour le commun des lecteurs ? De toutes façons, il était un tantinet maniaque et quelque peu susceptible.

Les écrivains reconnaissent assez facilement aux bibliothécaires, leur conscience professionnelle et leur ponctualité. La caricature, littéraire ou graphique, évoque rarement des êtres négligents ou

(45) BRAUTIGAN (Richard) .- Avortement. Cf. Bibliogr.

(46) GAXOTTE (Pierre) .- Les Autres et moi. Cf. Bibliogr.

" LE REVERS DE NOS DEFAUTS, C'EST NOS QUALITES " (Hippocrate)

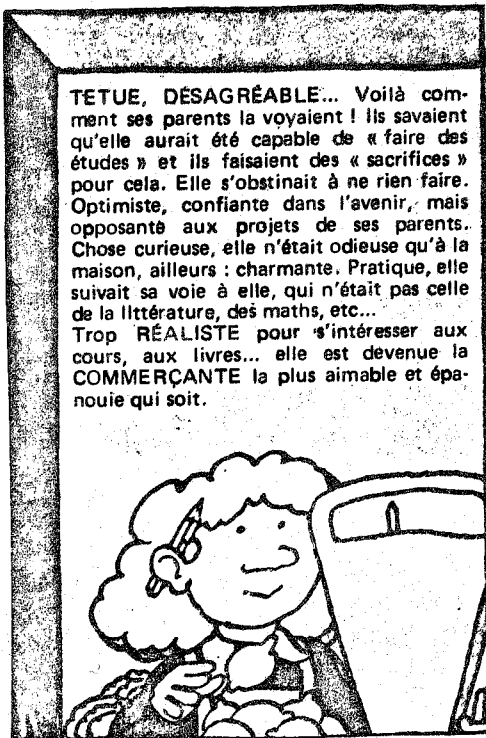
IL N'A PAS DE COEUR !... se lamentait sa mère quand il avait 15 ans. Oui : exaspérant, inquiétant même, rien ne semblait le toucher. Tout continuait comme avant, régulièrement, ses petites habitudes !... Le lycée, le sport, les copains. Et puis, surprise, peu à peu, on a découvert en lui un dévouement qui grandissait discrètement à la mesure de ses responsabilités. Toujours avec ce masque d'indifférence. C'était un FLEGMATIQUE, il est devenu CHIRURGIEN.



NÉE FATIGUÉE !... disait-on d'elle qui, à l'évidence, économisait ses forces. Souvent malade, sans énergie, rien ne l'intéressait que rêvasser en lisant... Dans sa chambre, un ordre qui tournait à la manie ! Mais selon certains, c'était sans mérite : elle ne touchait à rien, ne faisait rien, « bâillait aux corneilles ». Elle a enfin trouvé son domaine, réalisé son rêve pour lequel elle a eu le courage de se secouer. REVEUSE, c'est une BIBLIOTHECAIRE heureuse.

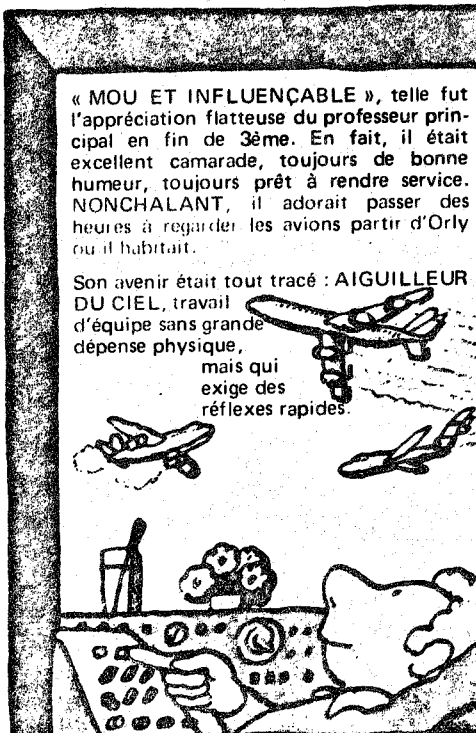


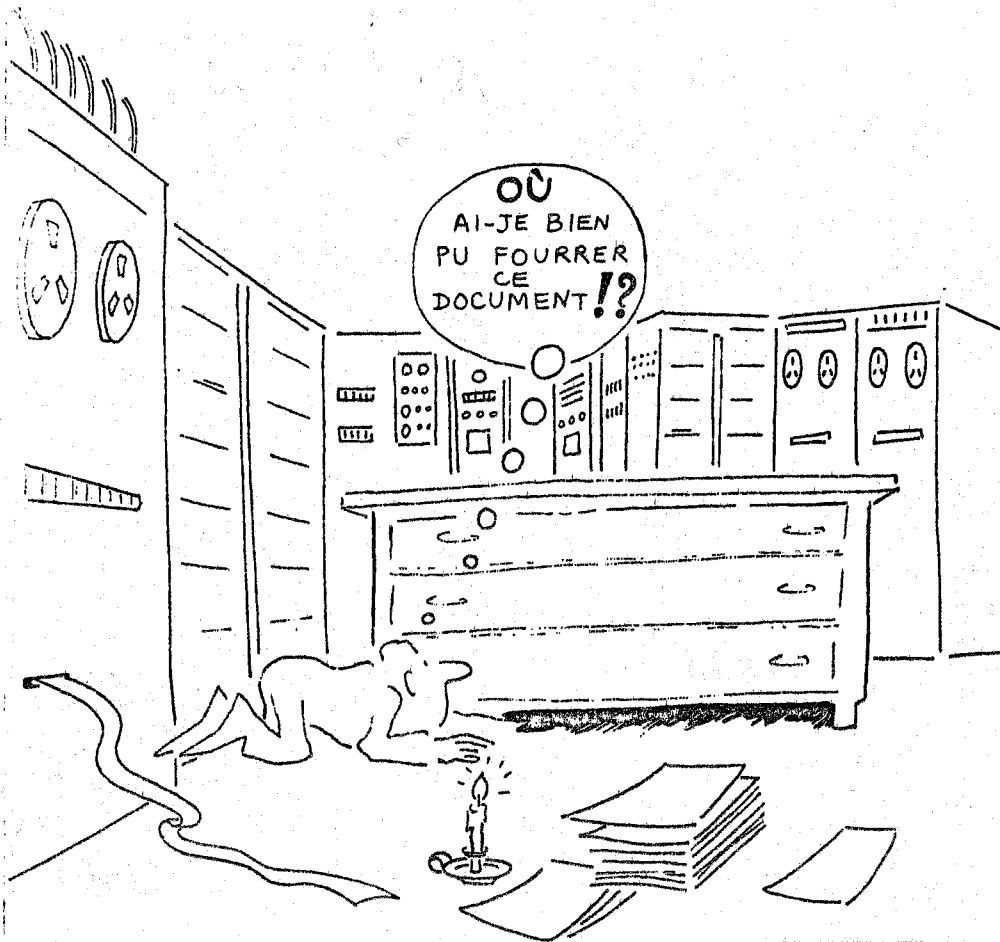
TETUE, DESAGRÉABLE... Voilà comment ses parents la voyaient ! Ils savaient qu'elle aurait été capable de « faire des études » et ils faisaient des « sacrifices » pour cela. Elle s'obstinait à ne rien faire. Optimiste, confiante dans l'avenir, mais opposante aux projets de ses parents. Chose curieuse, elle n'était odieuse qu'à la maison, ailleurs : charmante. Pratique, elle suivait sa voie à elle, qui n'était pas celle de la littérature, des maths, etc... Trop RÉALISTE pour s'intéresser aux cours, aux livres... elle est devenue la COMMERCANTE la plus aimable et épanouie qui soit.



« MOU ET INFLUENÇABLE », telle fut l'appréciation flatteuse du professeur principal en fin de 3ème. En fait, il était excellent camarade, toujours de bonne humeur, toujours prêt à rendre service. NONCHALANT, il adorait passer des heures à regarder les avions partir d'Orly ou il habitait.

Son avenir était tout tracé : AIGUILLEUR DU CIEL, travail d'équipe sans grande dépense physique, mais qui exige des réflexes rapides.





ORDRE ET METHODE...



absents si ce n'est pour les bibliothécaires de sinécure qui laissent leur établissement à l'abandon. Les autres sont, en effet, généralement passionnés par leur travail. Nous trouvons deux beaux exemples de cette conscience professionnelle dans la littérature soviétique. Ilya Ehrenbourg met en scène, dès son premier chapitre, une jeune femme qui a réuni des lecteurs autour d'un conférencier :

" Cette conférence, elle l'avait préparée depuis plus d'un mois avec la fièvre d'une collégienne attendue par un examen difficile."

Il faut admirer aussi la description du métier faite par (46bis) Anton Makarenko. (46ter). Cet écrivain a compris ce qui faisait les joies et les peines du bibliothécaire. Vera Ignatievna occupe ses fonctions avec beaucoup de compétence et d'attention. " Elle " savait toujours en s'occupant de son ménage, penser à maintes " choses intéressantes. Elle se remémorait habituellement son " travail à la bibliothèque, évoquait en son esprit des livres " reçus, les conversations des lecteurs, certains de ses conseils..."

Vera Ignatievna est très absorbée par sa vie de bibliothécaire de lecture publique; elle est passionnée, elle n'est pas maniaque.

Beaucoup, par contre, deviennent les obsédés d'un certain type de travail, soit le catalogage, soit les classifications. Anatole France décrit plusieurs vieux messieurs qui, au cours de leur carrière, ont attrapé la manie des fiches. Ceux-ci, dit-il, vivent catalogalement.

D'autres, par amour de l'ordre, sont des experts en classifications. Faut-il encore avoir l'esprit clair !

" Le système par lui conçu et appliqué était à ce point  
" complexe, les cotes qu'il mettait aux livres se compo-  
" saient de tant de lettres majuscules et minuscules, lati-  
" nes et grecques, de tant de chiffres arabes et romains,  
" accompagnés d'astérisques, de doubles astérisques, de  
" triples astérisques et de ces signes qui expriment en  
" arithmétique les grandeurs et les racines, que l'étude  
" en eût coûté plus de temps et de travail qu'il n'en faut  
" pour apprendre parfaitement l'algèbre, et, comme il ne se  
" trouva personne qui voulût donner à l'approfondissement  
" de ces symboles obscurs des heures mieux employées à

(46bis) EHRENBURG (Ilya) .- Le Dégel. Cf. Bibliogr.

(46ter) MAKARENKO (Anton) .- Le livre des parents. Cf. Bibliogr.

" découvrir les lois des nombres, M. Sariette demeura seul  
" capable de se reconnaître dans ses classements et ce devint  
" chose à tout jamais impossible de trouver sans son aide,  
" parmi les trois cent soixante mille volumes confiés à sa  
" garde, le livre dont on avait besoin. Tel était le résultat  
" de ses soins. Bien éloigné de s'en plaindre, il en éprouvait,  
" au contraire, une vive satisfaction. " (47)

Pour classer de la sorte tant de volumes, ne faut-il pas être  
doté d'une activité méthodique ?

C'est, grâce à ses qualités d'ordre et de méthode que la tante  
du héros, bibliothécaire, (48) découvre et suit la piste de l'intri-  
gue policière. C'est, grâce aux mêmes qualités que Cécile Dubois  
découvre la supercherie littéraire du professeur. (49)

Une autre qualité est très généralement reconnue aux hommes  
qui vivent parmi les livres: la mémoire. Magliabecchi est resté  
célèbre par son vaste savoir et sa mémoire prodigieuse. Une fois,  
Côme lui demandait un livre très rare. Il répartit: " Seigneur, il  
n'y en a qu'un exemplaire au monde, il se trouve dans la biblio-  
thèque du Grand Seigneur de Constantinople, et c'est le onzième  
livre du deuxième rayon à main droite en entrant."

Enfin, la patience des bibliothécaires fait l'admiration des  
auteurs qui montrent fréquemment cette qualité chez les conservateurs  
Gérard de Nerval est notamment étonné de " voir des gens grossiers  
parler au bibliothécaire avec le ton qu'on emploie pour se faire  
servir dans un café ", et étonné de constater qu' " un savant illus-  
tre, un académicien, répondra à cet homme avec la résignation  
bienveillante d'un moine " .

En bref, les bibliothécaires ont peut-être les qualités de leurs  
défauts. Parent, dans son Essai sur la bibliographie et sur les  
talents du bibliothécaire (50), souligne que ces fonctions, exigent  
un mérite qui ne soit pas ordinaire. Les connaissances et la  
méthode d'un tel homme, doivent être comme la table qui, à la tête  
d'un ouvrage, en coordonne toutes les matières.

Nous retiendrons, pour clore ce paragraphe, le proverbe suivant:

"Le bibliothécaire rêvé est celui qui supporte les fous avec  
gaieté et qui, lorsqu'on lui pose des questions ridicules, sait  
répondre en donnant l'avis qu'il faut. "

(47) FRANCE (A).-La Révolte des anges. Cf. Bibliogr.

(48) BOSSE (Malcolm).-L'Homme qui aimait les zoos. Cf. Bibliogr.

(49) MONTEILHET (H.).-Mourir à Francfort. Cf. Bibliogr.

(50) PARENT.- Essai sur la bibliographie et les talents... Cf. Bibliogr.

### Son rôle

Le bibliothécaire, quand il est suffisamment disponible, a pour principale occupation d'accueillir ses visiteurs et de leur donner des conseils et des éclaircissements.

Le rôle de "guide" lui est habituellement dévolu par les écrivains. C'est d'ailleurs par ce biais qu'il entre assez facilement dans le cadre d'un roman, policier surtout. Grâce à son savoir, à sa mémoire, à sa méthode, grâce aussi à ce rôle de conseiller gratuit, il arrive qu'il donne la clef de l'énigme; le mérite en revient alors à ceux qui ont eu la bonne et la curieuse idée d'aller consulter ce préposé pacifique et heureux, qui trône, depuis des années, solitaire, dans sa tour d'ivoire. Il faut lire à ce propos, la visite faite à Sébastien Bonadieu dans Dingo Dague (51)

Le Général Stumm (52), lui aussi, trouve un conservateur qui se met fort aimablement à sa disposition, pour lui aider à découvrir " la plus belle pensée du monde ".

Mais comment découvrir une telle pensée si ce n'est à l'aide des catalogues et des bibliographies ? Or, seul, le bibliothécaire n'est pas pris d'angoisse en feuilletant les bibliographies de bibliographies : " ( Tu vois ce que c'est ? ), c'est-à-dire la " liste alphabétique des listes alphabétiques des titres de tous " les livres et travaux qui ont été consacrés durant ces cinq " dernières années aux progrès des sciences éthiques, à l'exclusion " de la théologie morale et des belles-lettres. Du moins est-ce à " peu près ce que (le bibliothécaire) m'explique, après quoi il " veut s'enfuir. J'ai juste le temps de l'accrocher par son veston, " et me cramponne à lui." Monsieur, m'ecrié-je, vous ne pouvez pas " m'abandonner sans m'avoir révélé le secret grâce auquel vous " arrivez à vous retrouver dans ce ... cabanon de livres ! "

Le Général est finalement guidé dans sa recherche par un vieil employé serviable et expérimenté " qui finit <sup>par</sup> deviner tout seul ce que les gens veulent et ce qu'ils lisent à cet effet." Stupéfait, le Général constate alors que les " seuls êtres qui disposent d'un ordre intellectuel <sup>à cette occasion</sup> réellement digne de confiance, sont les bibliothécaires.

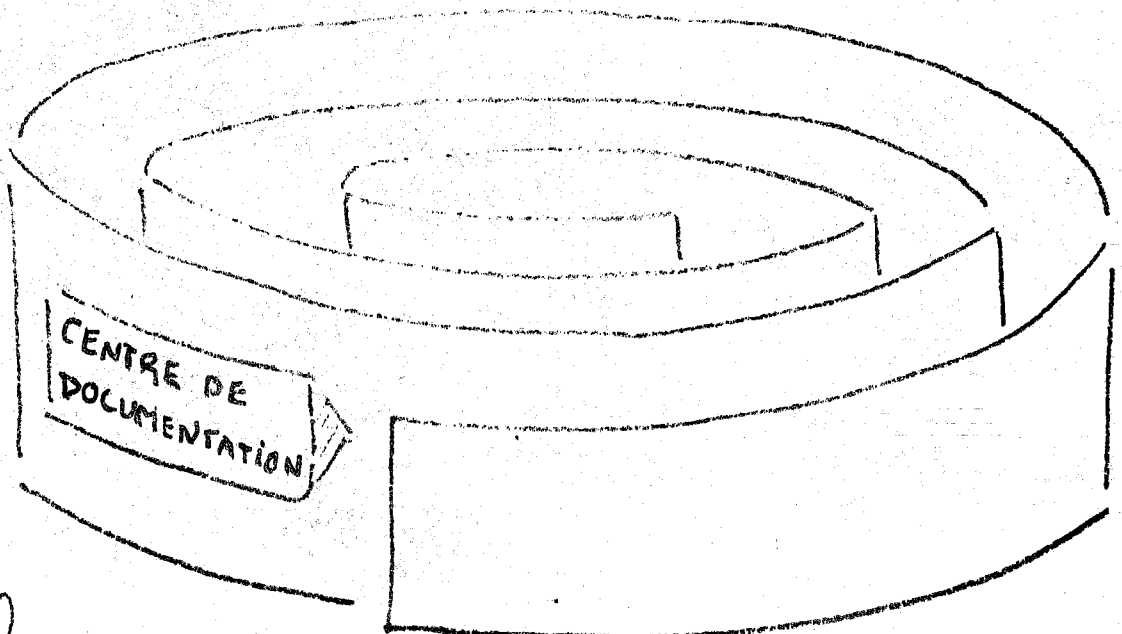
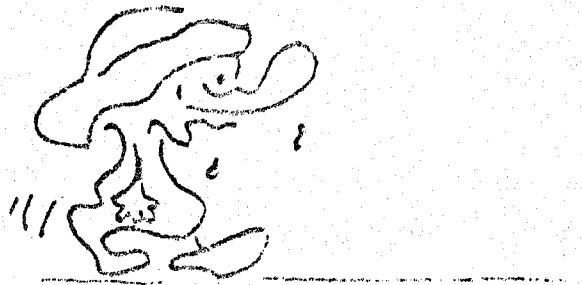
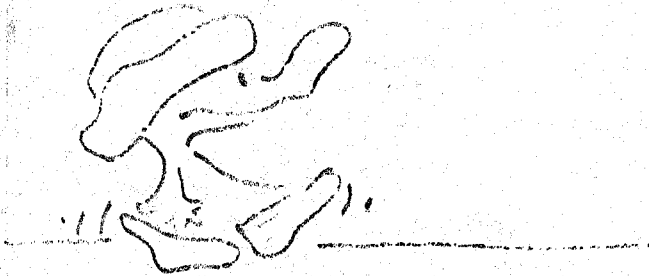
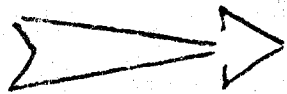
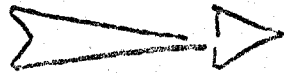
Quoique plus ancien, le témoignage de Montesquieu est précieux pour nous prouver que de tout temps le bibliothécaire est considéré

(51) KLOTZ.- Dingo Dague. Voir le texte en annexe.

(52) MUSIL.- L'Homme sans qualité. Voir le texte en annexe.

ANGOISSE !

CENTRE DE DOCUMENTATION



Wolff



UN GUIDE



par beaucoup comme un " bon à rien " ; cet homme sait pourtant se mettre à la disposition de ceux qui ont compris son travail. Rica rencontre un préposé à l'air simple, à la physionomie spirituelle, à l'abord affable, qui se met en devoir de le satisfaire et même de l'instruire. Plusieurs jours durant, Rica écoute les pensées d'un bibliothécaire, assez sceptique qui passe en revue les grandes disciplines des sciences de l'époque. (53)

Nous avons vu que le rôle de guide, de conseiller est la mission essentielle du bibliothécaire. Sainte Beuve considérait d'ailleurs à juste titre que sa "première occupation devait consister à être aimable" donc à accueillir et à guider les lecteurs.

Mais ce rôle compris avec quelque peu d'excès, peut amener le préposé non plus à jouer un rôle de guide, mais à jouer celui de censeur.

Jules Tellier, Pierre Gaxotte, Jean-Paul Sartre ont rencontré des " directeurs de lecture " :

Celui-ci "ne veut pas confier à Tellier les poésies de Musset qu'il juge propres à exciter les sens" Celui-là "refuse obstinément de communiquer "Daphnis et Chloé" à un capitaine de cavalerie. Il avait classé cette œuvre dans la "réserve" avec d'autres livres immoraux et capitaine de cavalerie ou non, il fallait une autorisation écrite du maire pour être admis à la consulter." (54)

M. Lambert avait institué un cycle d'initiation, le lecteur n'avait pas le droit d'entreprendre la lecture de certains livres avant d'en avoir terminé d'autres, sinon " le lecteur indocile recommençait par le commencement."

Le même M. Lambert avait classé son "enfer" à la rubrique " livres libres ". Or il avait dû apprendre que l'œuvre d'un écrivain ne se morcelle pas; ainsi " La Fontaine, fables comprises, était enregistré comme auteur libre à cause des contes. Et Stendhal, parce que, au jugé, "De l'Amour" était tenu pour un ouvrage grivois, qui entraînait en enfer la "Chartreuse", le "Rouge et le noir", les nouvelles, les récits de voyage..." (55)

(53) MONTESQUIEU.-Les Lettres persanes.Cf. Bibliogr. : Nous avons trouvé dans cet entretien, de quoi rassurer les bibliothécaires horrifiés par ces propos: " Vous voyez ici les romans,dont les auteurs sont des espèces de poètes, et qui outrent également le langage de l'esprit et celui du cœur, ils passent leur vie à chercher la nature, et la manquent toujours; leurs héros y sont aussi étrangers que les dragons ailés et les hippocentaures."

(54) TELLIER (Jules). Cf. Bibliogr.

(55) GAXOTTE (Pierre).- Les Autres et moi. Cf. Bibliogr.

Dans " La Nausée ", c'est le garçon de bibliothèque qui prétend diriger les lectures des jeunes lycéens. (55bis)

La censure, le non-respect de la liberté individuelle, l'espionnage des opinions par l'intermédiaire des lectures sont des thèmes très fréquemment évoqués dans la littérature.

Dans " Fahrenheit 451 ", la possession même d'un livre est un crime puni par le feu, aussitôt qu'il est découvert. (56)

Dans " Les Courants de l'espace ", c'est le personnage de la bibliothécaire qui se fait juge, censeur et espion : " Puis-je savoir la raison pour laquelle vous voulez voir ces ouvrages ? " Les lecteurs sont alors enfermés, obligés de consulter les livres demandés, un gardien les menace, s'ils s'avisent de sortir sans avoir été jusqu'au bout de leur démarche. (57)

Le bibliothécaire, armé désormais de l'ordinateur ou du moins de bandes magnétiques, peut enregistrer toutes les transactions de prêt et s'en servir à des fins étrangères au service. Le préposé de bibliothèque, dans les ouvrages de science-fiction notamment, se voit attribuer de plus en plus souvent ce rôle malhonnête. Cette crainte du lecteur, apparue récemment se retrouve-t-elle dans la réalité quotidienne ?

Enfin, subissant des pressions diverses, va-t-on voir le bibliothécaire de roman écartelé entre son rôle traditionnel de guide, de conseiller neutre et ce rôle de censeur que l'on veut parfois lui faire jouer ? Alicia Hull (Bette Davis) dans le film "Au cœur de la tempête", est renvoyée pour avoir refusé de supprimer de la collection un livre politiquement engagé.

### Ses compétences

De toutes façons, conseiller, il ne peut éclairer les lecteurs, que s'il est compétent. En quoi consiste donc la compétence d'un bibliothécaire ?

Pour la plupart des gens, le bibliothécaire compétent est " celui qui lit ". Cette occupation lui est traditionnellement reconnue et quelle surprise, quelle déception quand le conservateur répond au Général qu'il ne lit jamais aucun livre et que le secret de tout bon bibliothécaire est de ne jamais lire, de toute la littérature

(55bis) SARTRE (J.-P.).- La Nausée. Cf. Bibliogr.

(56) BRADBURY (Ray).- Fahrenheit 451. Cf. Bibliogr.

(57) ASIMOV (Isaac).- Les Courants de l'espace. Cf. Bibliogr.

qui lui est confiée, que les titres et la table des matières. Celui qui met le nez dans le contenu est perdu pour la bibliothèque, dit-il, jamais il ne pourra avoir une vue d'ensemble. (57)

Malgré cette idée, édictée en précepte pour bibliothécaire, nombreux sont ceux qui passent leur temps à lire. Le célèbre Casaubon, sous-bibliothécaire de la Bibliothèque Royale vers 1604, lisait du petit jour à une heure avancée de la nuit, il écrivait, un jour, à un ami qui se délectait, lui, des trésors de la Palatine, décrivant ses propres sentiments : " Vous devez souffrir le supplice de Tantale de ne pouvoir pas lire tous les livres à la fois."

Le bibliothécaire qui lit, semble, en effet, perdu pour la bibliothéconomie. Par contre, celui qui ne lit pas, approfondit la science-bibliothécaire, qui " est une science en soi ". Il devient comme le conservateur de Musil : " Privat docent de l'Université pour le bibliothécarat ", expert en systèmes " pour ranger et conserver les livres, classer les titres, corriger les fautes d'impression, les indications erronées des pages de titres, etc..." (57)

Il peut devenir aussi comme M. Froidefond qui " de tous les volumes qui garnissent ces murailles, connaît le titre et le format possédant ainsi la seule science exacte qu'on puisse acquérir dans une bibliothèque, et, pour n'avoir jamais pénétré au dedans d'un livre, s'est gardé de la molle incertitude, de l'erreur aux cent bouches, du doute affreux, de l'inquiétude horrible, monstres qu'enfante la lecture dans un cerveau fécond. Il est tranquille et pacifique, il est heureux. " (58)

Tandis que celui qui lit, ne rédige jamais une fiche, ne fait rien pour classer les livres et s'efforce, comme Casaubon, de "découvrir" les volumes demandés en faisant faire des recherches sur tous les rayons : Ignorant en bibliothéconomie, il risque toutefois d'être un homme extrêmement cultivé et savant, forçant l'admiration.

Celui qui ne lit pas, par contre, peut commettre de grosses erreurs et combien est grand le "sottisier" des bibliothécaires incultes : Nous croyons même qu'un recueil de ce genre avait été commencé par un conservateur actuellement en fonction. Qu'en est-il advenu ? Est-il trop volumineux ?

(57) MUSIL. Cf. Bibliogr. et le texte en annexe

(58) FRANCE (A.).- Nouvelles. Cf. Bibliogr. et le texte en annexe

Les écrivains, pourtant, n'ont pas attendu cette liste pour dégager dans leurs ouvrages, des " perles " de bibliothécaires, qui resteront à tout jamais dans la littérature, contribuant à déteriorer l'image de la profession. ( Mais quelle profession n'a pas de " sottisier " ? )

M. Lambert n'avait-il pas compté Scarron comme auteur latin à cause du " Virgile travesti " ? (59)

Alphonse Boudard (60) ne parle-t-il pas d'un préposé " qui vous classait les " Nourritures terrestres ", facile parmi les livres de cuisine ? "

Un bibliothécaire de la prison de la Santé, n'avait-il pas censuré " Vol de nuit " parce que sur la foi du titre, il croyait que c'était un roman policier ? (61)

Malgré cela, il y a parfois des bibliothécaires compétents, faisant un juste mélange de leur savoir bibliothéconomique et de leur culture générale. Ils peuvent être heureux; ils retrouvent toujours le volume cherché, attendent avec quiétude le lecteur curieux, travaillent patiemment à leurs catalogues.

Toutefois certains bibliothécaires sont pris, eux aussi, d'un violent désir d'ajouter leur propre livre à tous ceux qu'ils voient quotidiennement. Ils écrivent parfois des romans ou des nouvelles mais rarement ils mettent en scène des collègues ! ( exception faite de Jorge Luis ~~Borges~~ ). Ils écrivent aussi des ouvrages professionnels, comme Sébastien Bonadieu qui travaillait consciencieusement à la réalisation d'un volume pour lequel il avait imaginé ( non sans crainte de paraître prétentieux ) le titre suivant : " Suggestions pour les catalogages différents des différents catalogues." (62)

Les qualités, le bagage culturel, la technique que doit posséder un bibliothécaire pour être compétent, font l'objet d'énumérations aussi longues qu'ennuyeuses dans les traités de bibliothéconomie, depuis qu'ils existent. Pourtant quelques uns de ces exposés font preuve d'un certain lyrisme. Le pittoresque et l'archaïsme des termes et des notions rendent ces lectures parfois attrayantes (63).

(59) GAXOTTE (Pierre). - Les Autres et moi. Cf. Bibliogr.

(60) BOUDARD (Alphonse). Cf. Bibliogr.

(61) KUNSTLE (M.), VINCENT (C.). Cf. Bibliogr.

(62) KLOTZ. - Dingo Dague. Cf. Bibliogr.

(63) PARENT l'Ainé. Op.cit.

COTTON DES HOUSSAYES . Cf. le texte en annexe.

Ainsi, pour résumer, nous constatons que les écrivains se moquent facilement des employés occupés à des tâches obscures : tâches bibliothéconomiques, jugées inutiles et qu'ils ne considèrent un bibliothécaire que dans la mesure où, sur commande, il peut répondre immédiatement aux questions des lecteurs. Au contact des livres, il doit avoir acquis, par osmose, la science infuse.

Ce qu'il devient parfois !

Oui, hélas ! le bibliothécaire, parfois, devient fou.

Les tendances naturelles qui lui sont généralement reconnues, se développent au cours de sa carrière et il peut finir sa vie, débile ou même interné. Peut-être, est-ce à force " d'ouïr le tapage universel que font les livres " dans les salles ? (64). A moins que l'homme ne fut " naturellement idiot " avant d'entrer dans la profession ?

Ce n'était pas le cas du conservateur de l'Arsenal, en l'occurrence Charles Nodier, à qui arriva, non pas une " histoire de fou " mais une " histoire de fantômes ", qui impressionna beaucoup Gérard de Nerval : (65)

" Le conservateur... avait succédé à un vieillard célèbre  
" (M. de Saint-Martin), qui avait la passion des livres, et  
" qui ne quitta que fort tard et avec grand regret ses chères  
" éditions du XVII<sup>e</sup> siècle; il mourut cependant, et le nou-  
" veau conservateur prit possession de son appartement.

" Il venait de se marier, et reposait en paix près de sa  
" jeune épouse, lorsque tout à coup il se sent réveillé, à  
" une heure du matin, par de violents coups de sonnette. La  
" bonne couchait à un autre étage. Le conservateur se lève  
" et va ouvrir.

" Personne.

" Il s'informe dans la maison : tout le monde dormait;-  
" le concierge n'avait rien vu.

" Le lendemain, à la même heure, la sonnette retentit de  
" la même manière avec une longue série de carillons.

" Pas plus de visiteur que la veille. Le conservateur, qui

(64) FRANCE (A.).- Nouvelles. Cf. Bibliogr.

(65) NERVAL (G. de).- Les Filles de feu. Angélique. Cf. Bibliogr.

" avait été professeur quelque temps auparavant, suppose que  
" c'est quelque écolier rancuneux, affligé de trop de "pensums",  
" qui se sera caché dans la maison, - ou qui aura même attaché  
" un chat par la queue à un nœud coulant qui se serait relâché  
" par l'effet de la traction ...

" Enfin, le troisième jour, il charge le concierge de se  
" tenir sur le palier, avec une lumière, jusqu'au delà de  
" l'heure fatale, et lui promet une récompense si la sonnerie  
" n'a pas lieu.

" A une heure du matin, le concierge voit avec consternation  
" le cordon de sonnette se mettre en branle de lui-même, le  
" gland rouge danse avec frénésie le long du mur. Le conser-  
" vateur ouvre, de son côté, et ne voit devant lui que le  
" concierge faisant des signes de croix.

" C'est l'âme de votre prédécesseur qui revient !

" -L'avez vous vu ?

" - Non ! mais des fantômes, cela ne se voit pas à la chandelle.

" - Eh bien, nous essaierons demain sans lumière .

" - Monsieur, vous pourrez bien essayer tout seul ... "

" Après mûre réflexion, le conservateur se décida à ne pas  
" essayer de voir le fantôme, et probablement on fit dire une  
" messe pour le vieux bibliophile, car le fait ne se renouvela  
" plus.

" Et j'irais, moi, tirer cette même sonnette !... Qui sait  
" si ce n'est pas le fantôme "qui m'ouvrira" ? (65). Par contre,

les " revenants " de M. Sariette sont des anges. Ces derniers se  
mirent à lui voler, les uns après les autres, les plus beaux volumes  
de sa bibliothèque. C'était plus que la santé du conservateur ne  
/en pouvait supporter. Un gros In-folio, prenant vie mystérieusement  
n'avait-il pas frappé trois rudes coups sur la tête de l'imprudent  
bibliothécaire ? " M. Sariette tomba évanoui ... (66)

" Depuis lors les choses ne firent qu'empirer. Les livres  
" quittaient plus abondants que jamais la tablette assignée,  
" et parfois il était impossible de les y réintégrer : ils  
" disparaissaient. M. Sariette relevait chaque jour des pertes  
" nouvelles ... Il n'était plus reconnaissable; sa tête devenait  
" grosse comme le poing et jaune comme un citron; son cou  
" s'allongeait démesurément, ses épaules tombaient; les vête-

(65) NERVAL (G.de).- Les Filles de feu. Angélique. Cf. Bibliogr.

(66) FRANCE (A.).- La Révolte des anges. Cf. Bibliogr.

" ments qu'il portait, semblaient pendus à un clou. Il ne  
" mangeait plus, et à la crèmerie des Quatre-Evêques, l'œil  
" morne et la tête baissée, il regardait fixement, sans la  
" voir, la soucoupe où, dans un jus trouble, baignaient ses  
" pruneaux..."

La folie moderne du bibliothécaire a pris, bien sûr, un aspect freudien. Montherlant dans son roman espère créer un nouveau type de personnage, or ce personnage est recruté non par hasard parmi les bibliothécaires. Exupère, ancien élève de l'Ecole des Chartes a choisi la carrière des livres et des papiers. Il se réfugie dans un passé qu'il préfère au présent : " Les livres étaient pour lui comme la paroi opposée au vide dans un chemin en corniche: s'il pouvait ne voir qu'eux, il avançait; s'il en détournait les yeux, il était précipité. " (67)

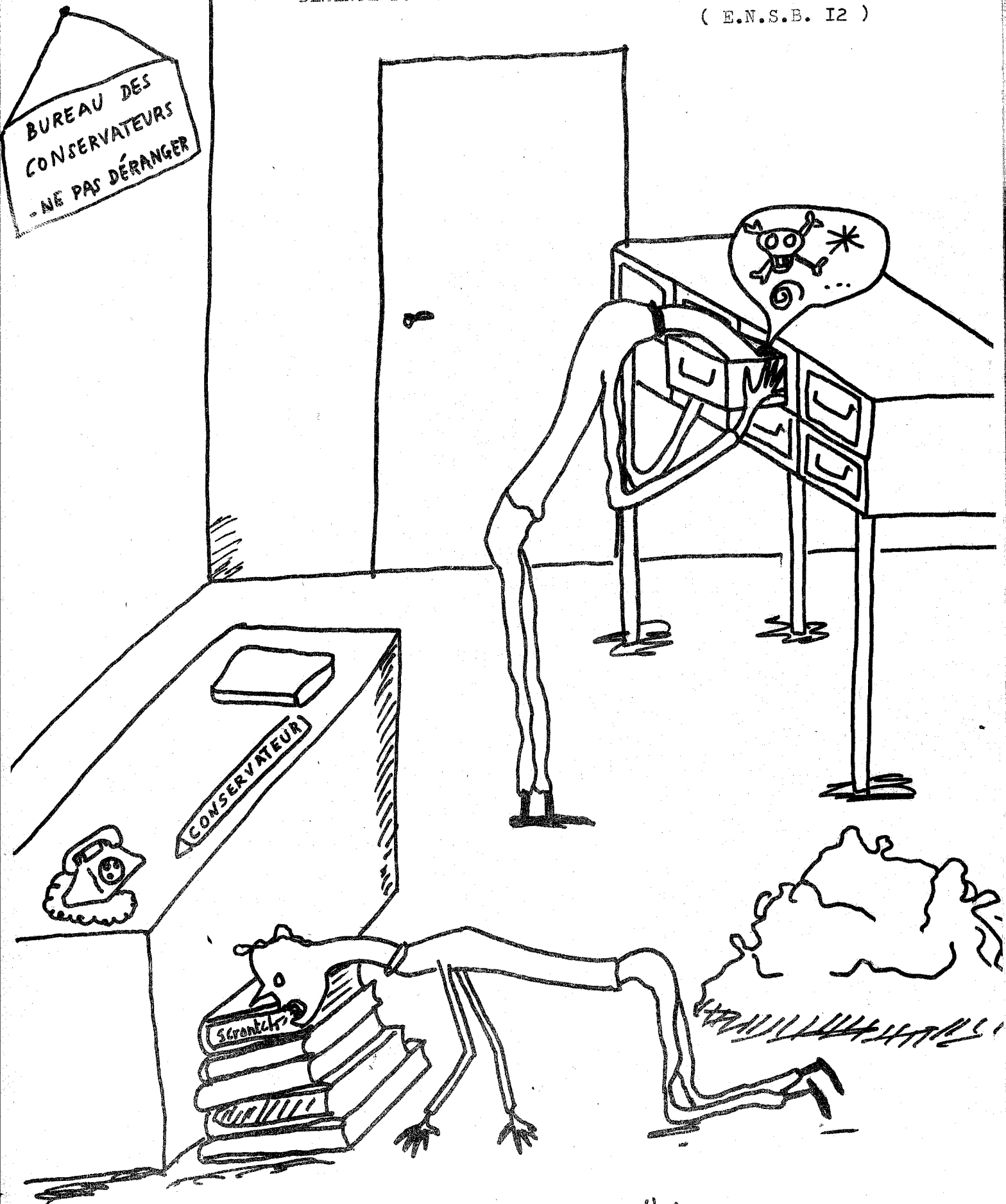
Tourné vers le dedans, inquiet, timide, hésitant et d'une délicatesse de sensitif, il vit ... penché sur ses états d'âme. A l'origine simple névrosé, peut-être guérissable, Exupère analyse son angoisse à la lueur de ses connaissances freudiennes. Il sombre peu à peu dans un état de psychose obsessionnelle inguérissable.

Le récit de Kurt Steiner ne livre qu'à la fin le secret de l'énigme. Des aventures fantastiques et d'épouvante ont pour origine la lecture par un certain Fletcher, d'un ouvrage lu, sur place, en bibliothèque publique. Un médecin psychiatre tente de mettre au point une explication scientifique des phénomènes vécus. Il en conclut que Flanders, le bibliothécaire est le responsable des hallucinations qui ont envahi l'esprit de Fletcher et de sa fiancée. Flanders a une psychose " contagieuse ". Il y a eu extension hors du malade de son délire hallucinatoire qui a apparu chez ceux qu'il fréquente. Le bibliothécaire est un homme qui vit seul depuis dix ans, ses avantages physiques sont médiocres, mais son imagination est très fertile sur le plan de l'érotisme. Deux facteurs jouent pour déterminer chez lui une psychose : une inclination physique intense vers une jeune fille, génératrice d'un complexe de culpabilité, et une foi aveugle dans les théories médiumniques. Le diagnostic est sans appel, le bibliothécaire est interné sans espoir de guérison. (68)

(67) MONTHERLANT (H. de).- Cf. Bibliogr.

(68) STEINER (J.L.).- Cf Bibliogr.





La Bibliothèque par l'image.  
" MM. Louis Gompelon et Charles Suburbain, conservateurs,  
en train de travailler "

Photo  
R. Lapalud

Les bibliothécaires sont des gens particulièrement menacés par la maladie mentale car ils travaillent dans des lieux, comme nous l'avons vu, angoissants et surhumains. Dans la bibliothèque de Babel, bibliothèque où anciennement " il y avait un homme tous les trois hexagones, le suicide et les maladies pulmonaires ont détruit cette proportion ...Il m'est arrivé de voyager des nuits et des nuits à travers couloirs et escaliers polis, sans rencontrer un seul bibliothécaire." (69)

S'il ne devient pas toujours complètement fou, le bibliothécaire est considéré en général comme un individu particulièrement complexé. Depuis quelques années déjà, les membres de la profession intriguent les médecins psychanalystes. L'un d'entre eux, le Dr Morris E. Linden, psychanalyste à Philadelphie, qui compte parmi ses patients un certain nombre de bibliothécaires, prétend avoir détecté les traits caractéristiques à partir desquels il a pu reconstruire " la psyché du bibliothécaire ".

Selon les observations du Dr Linden, l'individu attiré par la profession de bibliothécaire, est un être " introspectif, nonchalant, enclin à la solitude, non actif, narcissique de manière ambivalente. Il se complait dans un monde artificiel, un univers de mots et non de réalités.

Sa vision du réel est rétrécie. C'est un idéaliste et un perfectionniste incorrigible. Il n'aspire qu'à une existence modérément épanouie; bien que ses phantasmes le portent à s'imaginer en super-bibliothécaire ( voire le meilleur du monde ), il redoute, en fait l'extension de ses responsabilités."

Le Dr Linden affirme avoir reçu des confidences de ses patients à propos de leurs expériences sexuelles, "timides, parcimonieuses et clandestines ".

" Leur goût authentique de la lecture est une fixation orale : ils mangent des mots. Ils lisent en mangeant et quand ils se rendent à la toilette "... (70)

Toutefois est-ce vraiment la profession qui attire ce genre

(69) BORGES (J.L.)-.La Bibliothèque de Babel. Cf Bibliogr.

(70) D'après " Library Association Record ", n°II, novembre 1969

d'instables et de frustrés ? L'entrée dans la profession de ce type de malades, n'est-elle pas due plutôt à une tendance des médecins et de l'entourage du malade à "placer l'individu "névrosé dans un refuge idéal: la bibliothèque, qui a la réputation d'être un lieu reposant et tranquille.

Dans son ouvrage, Mukherjee (71), signale que dans quelques manuels de psychiâtrie, la thérapeutique préconisée pour certains cas de névroses est ...une activité de bibliothécaire. Nous notons cependant avec soulagement qu'il s'agit d'une méthode employée uniquement pour les névroses légères !

L'image de la bibliothèque, lieu de silence, lieu de calme, paradis de tous les "actifs surmenés" est un cliché largement répandu, mais la bibliothèque ne serait-elle pas aussi le refuge, le retrait de la vie publique, une forme moderne de l' "otium" de la Rome antique, où les grands de ce monde, lassés des fureurs du siècle, viendraient méditer sur la précarité du destin.

Avec une ironie plus légère, mais tout aussi ambiguë que celle d'Einstein dans son célèbre "Si c'était à refaire, je me ferais plombier " De Gaulle nous le laisse à penser :

" Un jour de printemps 1942, en une période militaire et politique sombre,...descendant St James sur le trottoir de gauche, ... Il dit tout à coup à son compagnon : "le plus beau métier, c'est d'être bibliothécaire!"

Un peu décontenancé, le capitaine, qui était petit-fils de libraire, bredouilla que " oui, sans doute " et ajouta qu'on avait un jour offert à son père la direction de la belle bibliothèque du Palais-Bourbon.

" Non", reprit De Gaulle, "Je ne veux pas parler d'une grande bibliothèque comme cela mais d'un poste de bibliothécaire, dans une petite ville de province, en Bretagne, une bibliothèque municipale ... Quel calme ! quelle belle vie !... Et puis, brusquement, quand arrive la soixantaine, on se met à écrire une monographie de quatre-vingt pages :Madame de Sévigné est-elle passée par Pontivy?-Alors, on devient frénétique, on envoie des lettres cinglantes au chanoine qui chicane sur une date, on persécute tout le monde, on n'arrête pas ...Oui, croyez-moi: bibliothécaire c'est le plus beau des métiers. " (72)

(71) MUKHERJEE(A.K.)-Librarianship.Its philosophy and history-Chap.I  
Cf. Bibliogr.

(72) COULET(F.)- Vertu des temps difficiles-Plon,1967 p.165

## CONCLUSION

Dans cette étude, nous avons procédé au regroupement de certains thèmes afin d'en montrer la permanence dans la littérature et dans les imaginations. Nous n'avons pas distingué les différentes époques où ces textes ont été écrits, constatant que les écrivains les plus actuels jusqu'aux dessinateurs de bandes dessinées, reprennent sans grand changement les stéréotypes nés au XIX<sup>e</sup> siècle.

Après avoir dégagé la légende du bibliothécaire, telle qu'elle s'est figée dans les mentalités, nous allons essayer, d'abord de dresser un bilan de cet héritage, ensuite de nous interroger sur la situation présente, et enfin de dégager quelques thèmes qui pourraient aider les membres de la profession à améliorer plus rapidement leur image sociale.

### Un lourd héritage

Pour " liquider " avec plus de sûreté et plus de lucidité le vieux mythe qui s'attache aux bibliothèques et aux bibliothécaires, il faudrait écrire une " mythologie " au sens où Roland Barthes l'entendait. Il serait nécessaire pour cela de reprendre sa méthode et d'adopter les deux démarches suivantes : d'une part, faire " une critique idéologique portant sur le langage de la culture dite de masse ", d'autre part réaliser un " premier démontage sémiologique de ce langage ". Ceci permettrait peut-être de rendre compte en détail de la mystification qui a eu lieu peu à peu dans le domaine qui nous intéresse ici.

Toutefois en l'absence d'une " mythologie " propre au bibliothécaire et que, malheureusement, nous ne pouvons prétendre écrire, nous constatons que ce personnage a hérité de mythes appartenant à d'autres catégories sociales et qui viennent se greffer sur son image. Il

s'agit d'une part du mythe de l'intellectuel ( tel qu'il a été analysé par R. Barthes ), d'autre part de la légende du fonctionnaire, caricaturé à l'excès depuis plus d'un siècle.

Oui, parfois le bibliothécaire est considéré comme un intellectuel qui (73) évolue dans l'éther immatériel des concepts . Il " plane " et ne " colle " pas à la réalité. Il ne peut être que oisif et inutile pour une société qui a placé ses ambitions uniquement dans un " économiisme " à courte vue entraînant de plus en plus l'ensemble de ses membres dans un " consumérisme " de prestige qui tient lieu de compétition sociale et une acculturation passivement reçue qui cherche ( désespérément ) des ( mauvaises ) raisons de vivre ! Hypertrophié du cerveau, l'intellectuel est aussi dangereux : car " passé un certain taux de science, on aborde au monde qualitatif des poisons."

On retrouve alors une tendance de la société à caricaturer la disgrâce corporelle de ses intellectuels en insistant, chez nous, sur leurs " grosses têtes ", ou bien outre-atlantique, sur leurs "têtes d'œuf", bref sur le cerveau toujours suspecté d'être subversif et à opposer, à cette caricature, la légende du " héros poujadiste " dans la terminologie de Roland Barthes, ou si l'on veut du " jeune cadre dynamique " ou du " jeune loup aux dents longues " valorisant la beauté physique, la virilité, le caractère, l'esprit pratique et roublard.

Il est impossible de ne pas rapprocher cette analyse de Roland Barthes des portraits physiques de bibliothécaires que nous avons rencontrés lors de cette étude. Barthes conclut cette "mythologie" intitulée " l'Intellectuel et Poujade ", par cette phrase : " Dans la société poujadiste, l'intellectuel a la part maudite et nécessaire d'un sorcier dégradé." Le bibliothécaire n'est-il pas, lui aussi, ce sorcier dégradé ?

S'il n'est pas considéré comme un intellectuel, le bibliothécaire est perçu comme un petit fonctionnaire, rond de cuir, prisonnier de la routine et spécialiste des tracasseries administratives. Il garde, dans un lieu maussade, le trésor de la connaissance avec aussi peu d'érudition qu'un gardien de musée et aussi peu d'amabilité qu'un gardien de prison. Le bibliothécaire est, alors, aux yeux des lecteurs impatientes, un obstacle dressé volontairement entre eux et les livres.

(73) BARTHES (Roland).- Mythologies.- Seuil,1957. Chapitre:" L'intellectuel et Poujade.

Tous ces clichés, lourds de signification qui s'attachent actuellement à la profession sont dangereux pour elle et il est urgent, pour gagner considération et estime de démonter le mythe, le plus profondément possible.

### La Situation actuelle

Ne nous leurrions pas, cependant, la façon dont est perçue la fonction et la personne du bibliothécaire, n'est que le reflet au niveau des mentalités, de son "positionnement" au niveau socio-économique et les efforts faits au niveau de la profession ne modifieront pas les comportements intellectuels si la "fonction" sociale remplie par notre métier ne change pas de sens.

Le gardien d'une culture élitique sur le mode de l'érudition doit normalement devenir le guide discret de l'homme qui, accédant à un niveau de vie meilleur et à un mode de vie où le "travail" cesse d'encombrer l'horizon de chacun, cherche un accès à la culture sur le mode de l'enrichissement et de l'épanouissement.

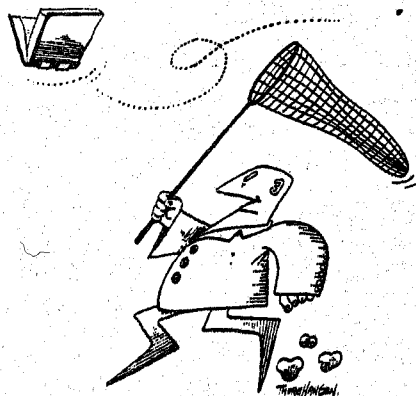
C'est ce qu'André Malraux, en avance sur son temps, a commencé à réaliser avec la politique des Maisons de la Culture où la bibliothèque est intégrée à cette "re-présentation" du monde par l'effort intellectuel associé à l'effort artistique.

Ce nouveau "positionnement" socio-économique entraîne la remise en cause de notre "statut" social et donc de notre image.

Certains pensent que, grâce au nouveau rôle des bibliothèques dans une société où la culture de masse se développe et où la formation permanente semble une notion communément admise, si ce n'est appliquée, l'image sociale des bibliothécaires ne peut aller qu'en s'améliorant.

Mais nous sommes moins sûrs de cette assertion car malgré les nouvelles orientations de diffusion, de documentation, d'animation, la bibliothèque, centre culturel et outil essentiel pour la formation de l'individu, n'a toujours pas une valeur "économique" reconnue. Le bibliothécaire est encore pour beaucoup cet intellectuel improductif "à charge" pour la société.

D'autre part, les rapports des lecteurs et des bibliothécaires ne semblent pas pouvoir s'améliorer d'une façon notable dans les conditions actuelles. Le rôle d'intermédiaire entre les documents, c'est-à-dire les connaissances, et les hommes est au contraire de plus en plus difficile à jouer : le volume du savoir s'accroissant de jour



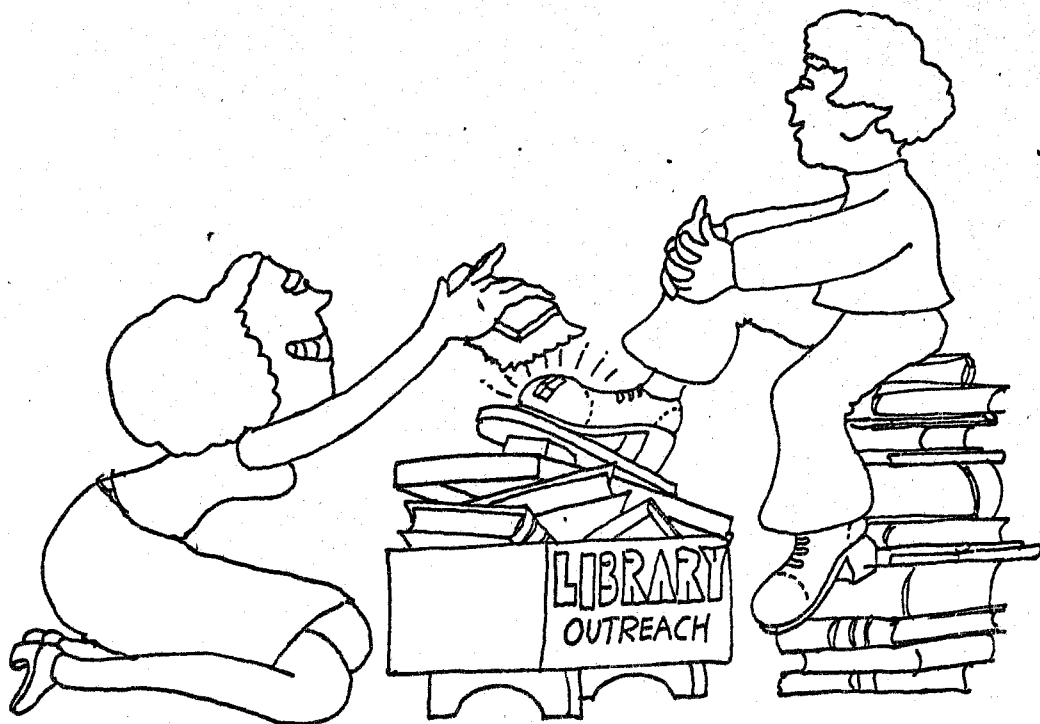
UN GUIDE...

OU UN DOMESTIQUE ?

*Wilson Library Bulletin, February 1974*

*The four "failures":*

- 1. The librarian is often subordinate to his patron.*



en jour, les utilisateurs désirant s'en emparer avec plus de facilité et de rapidité que jamais, à l'exemple de la déplorable utilisation de l'audio-visuel.

Le nombre des lecteurs ou "clients" des bibliothèques et centres de documentation, s'accroît, lui aussi, très rapidement. Ces personnes sont peu informées des difficultés inhérentes à toute recherche, peu formées pour faire elles-mêmes les recherches de documents et montrent certaines tendances à abuser des documentalistes qui se plaignent déjà d'être sur-exploités, considérés comme des domestiques plutôt que comme des guides.

Pour toutes les raisons que nous venons d'énumérer, il nous semble indispensable de ne pas nous contenter de la situation actuelle. Elle ne peut, à elle seule, apporter une amélioration subite de l'image des bibliothécaires dans la société. Il faudrait se pencher avec plus d'attention sur ce problème et déterminer les moyens que les membres de la profession doivent se donner pour réaliser cette amélioration. Dans le cadre de journées d'étude d'associations professionnelles, quelques séances de réflexion ont déjà été consacrées à cette recherche.

Toutefois faire oublier un passé chargé et préparer un avenir meilleur sont deux tâches aussi difficiles l'une que l'autre et qui exigent un effort accru d'imagination.

### Perspectives d'avenir

Pour contribuer dans la mesure du possible à l'élaboration d'une nouvelle image dans la conscience collective, nous devons faire porter nos efforts sur la valorisation des aspects positifs de " l'archétype " du bibliothécaire : sa compétence, sa disponibilité envers tous et son rôle de "spécialiste du général", capable de distinguer rapidement l'essentiel et de faire le tour d'une question en posant les quelques repères qui serviront à l'analyse.

Nous pouvons déjà à cet égard faire quelques suggestions, certes bien modestes et bien insuffisantes.

Les différentes associations de bibliothécaires et de documentalistes doivent d'abord continuer les efforts entrepris depuis quelque temps pour aboutir à une meilleure concertation de leur action. Elles devraient veiller, dans ces conditions, à tout ce qui peut ternir l'image du métier et intervenir, par des moyens appropriés, pour exiger que ne soit pas porté atteinte à la dignité de notre





## Should a gentleman offer a Tiparillo to a librarian?

She'll read anything she can get her hands on. From Medieval History to How-To-Build-a-24-Foot-Iceboat. Loves books. Loves new ideas.

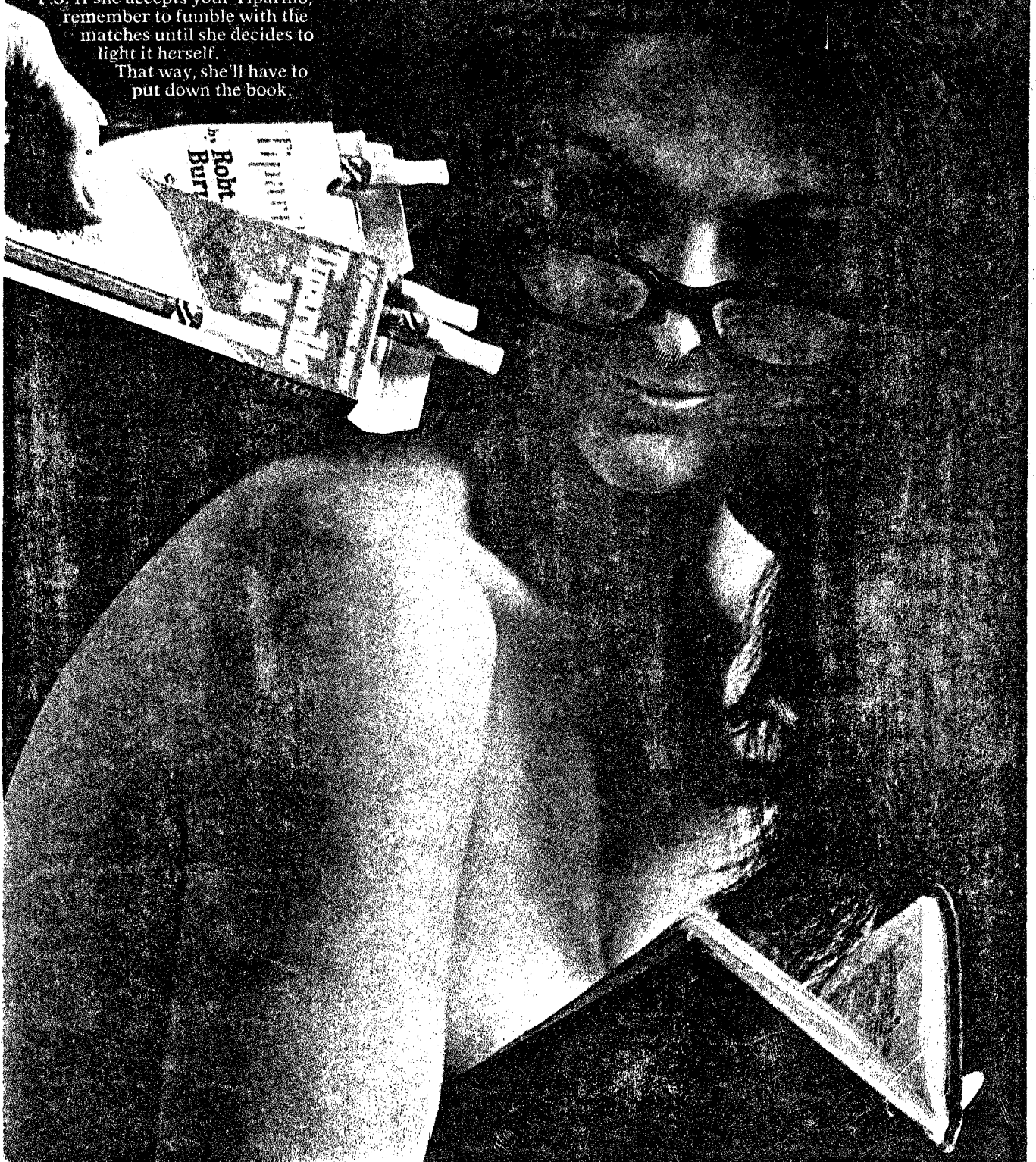
Okay. No doubt, she's seen the unusual, slim Tiparillo shape.

She's been intrigued by the neat, white tip. She may even know that there are two Tiparillos. Regular, for a mild smoke. And new Tiparillo M with menthol, for a cold smoke.

Your only problem is which to offer.

P.S. If she accepts your Tiparillo, remember to fumble with the matches until she decides to light it herself.

That way, she'll have to put down the book.



profession comme le font encore ces caricatures que l'on rencontre trop souvent dans la presse et la publicité contemporaines.

Seules les associations peuvent également au nom de la profession, mettre l'accent sur les problèmes généraux et réclamer les moyens propres à les résoudre, moyens qui dans l'état actuel des choses nous semblent bien insuffisants pour faire évoluer la fonction et donc rehausser le prestige des bibliothécaires aux yeux du public.

Les associations devraient aussi exercer un certain contrôle sur la formation des bibliothécaires et des documentalistes et veiller à ce qu'aucune branche de la profession ne s'écarte de la ligne commune qui devrait être tracée en matière de formation comme en matière de statut professionnel.

L'établissement de ce statut doit être une des préoccupations majeures des associations, qu'il soit traduit dans une convention collective vis à vis des employeurs du secteur privé ou applicable sous la forme d'un code "déontologique" qui fixerait les principes d'action, les droits et les devoirs respectifs des bibliothécaires-documentalistes, des employeurs et des utilisateurs et deviendrait le guide de référence du bibliothécaire contemporain et le support de son image.

Notre condition de salarié, le plus souvent de la puissance publique, ne doit pas nous empêcher de nous constituer en "ordre" car les problèmes de morale professionnelle ne feront que croître dans l'univers informatisé qui sera de plus en plus le nôtre et il nous paraît indispensable de poser les bases de l'indépendance professionnelle du bibliothécaire vis à vis de toutes les puissances y compris politiques. Cette constitution en "ordre" serait bien évidemment, un élément capital de revalorisation de notre statut.

Ce n'est que très récemment que les associations se sont penchées sur la rédaction des statuts mais il importe de poursuivre ce travail voire d'amplifier ses conclusions pour répondre aux problèmes posés par la condition de bibliothécaire dans ses fonctions traditionnelles ou nouvelles et fixer sa nouvelle image.

En effet, le rôle du bibliothécaire, sans changer fondamentalement doit s'adapter et passer de celui de guide érudit d'une élite à celui d'un véritable "enseignant en information", capable d'apprendre aux utilisateurs à chercher par eux-mêmes. En aucun cas, il ne devrait être sollicité pour réaliser lui-même, en secret, une recherche complète.

A cet effet, il est indispensable de prévoir, dans le cadre de tous les enseignements aussi bien primaires, secondaires, techniques, qu'universitaires, des cours d'initiation à la recherche bibliographique comme cela existe depuis longtemps dans les universités soviétiques.

Dans les bibliothèques, elles-mêmes, il serait souhaitable de multiplier les visites, conçues comme de véritables cours pratiques d'utilisation des instruments bibliographiques et catalographiques.

Il nous semble aussi indispensable dans les bibliothèques, de faire porter l'effort sur le " service d'aide au lecteur ", encore insuffisamment développé. Il faudrait multiplier les banques de renseignements et spécialiser certains bibliothécaires dans les tâches de conseillers. Trop souvent, encore, le lecteur ne trouve pour obtenir un conseil que l'employé du service de prêt, généralement inaccessible et indisponible.

Cette image doit disparaître pour laisser la place à celle du " conseiller en information " secondé par les instruments informatiques; ce brillant "médiateur", intermédiaire entre la masse croissante des documents et la foule des lecteurs sera valorisé par ce rôle grandi.

Encore faut-il que l'utilisateur soit conscient du rôle et de la mission de ce conseiller !

Ainsi les bibliothécaires doivent, peu à peu se faire mieux connaître, multiplier les occasions de rencontre et d'échange, développer leurs relations avec la presse, avec le monde scolaire et universitaire, éditer des brochures "publicitaires" et explicatives ( attention, en fait d'illustration, à ne pas retomber dans les stéréotypes courants et à ne pas s'auto-caricaturer ), utiliser les media pour mettre en valeur leur rôle contemporain.

Une image sociale se transforme, ce n'est pas par hasard si le "chercheur" a succédé au "savant" et le "pharmacien" à l'"apothicaire", surtout si l'on considère les connotations péjoratives des deux mots les plus anciens.

Doit-on proposer une nouvelle dénomination de notre métier ? (74)

A ce propos notons déjà que les deux mots, l'un traditionnel "bibliothécaire", l'autre plus moderne "documentaliste", sont déjà les supports d'images différentes bien que recouvrant une seule et même réalité. Le mot "documentaliste" n'a pas hérité du passé caricatural qui s'attache au mot "bibliothécaire" et certains de ces

derniers voudraient bien changer leur dénomination pour ne pas subir les vieux clichés.

Il n'y a plus, dans la littérature, de curé gourmand, de moine paillard et de médecin charlatan, il se peut aussi que d'ici quelques années, le bibliothécaire ait changé de nom et de physionomie.

Nos écrivains sauront imaginer des bibliothèques, tout à fait différentes de celles du XIX<sup>e</sup> siècle, elles ressembleront peut-être, à la description de celle de la B.N. de New York Nord de Thomas Disch (75) :

" L'immeuble qui abritait la branche de Nassau était un vieux  
" bâtiment aux façades en verre situé un peu à l'ouest du quar-  
" tier de Wall Street. A l'intérieur, il y avait un véritable  
nid d'abeilles d'alvéoles destinés à recevoir les chercheurs.  
" Seul le 28<sup>e</sup> et dernier étage en était dépourvu, occupé qu'il  
" était par les câbles reliant Nassau à la branche nord de la  
" bibliothèque, puis par un système à relais, à toutes les  
" grandes bibliothèques du monde - à l'exception de celles de  
" France, du Japon et de l'Amérique du Sud.  
" Un appariteur qui ne devait pas être beaucoup plus âgé que  
" Birdie lui montra comment taper ses questions sur le clavier  
" à touches.

Comment seront les bibliothécaires de tels établissements ?  
Comment s'appelleront de tels préposés ? Jorge Luis Borgès, dans sa vision futuriste soupçonne que " l'espèce humaine - la seule qui soit - est près de s'éteindre, tandis que la Bibliothèque se perpétuera : éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète."

B I B L I O G R A P H I E

## B I B L I O G R A P H I E

### I. Sources :

- ASIMOV (Isaac).- Les Courants de l'espace.- Paris : Libr. des Champs-Elysées, 1974 (Le masque/science-fiction).  
Trad. de : The Currents of space.  
Chap.III.- La bibliothécaire, p. 46 et sq. Voir également le texte en annexe.
- ASIMOV (Issac).- Fondation et empire.- Paris : Denoël, 1966 (Présence du futur. 92).  
Ed. originale : 1952.  
Un petit paragraphe (p. 220) décrit la bibliothèque de la planète Trantor
- BERTAUT (Jules).- Ce qu'était la province française avant la guerre.-  
Chap.XIV.- Les petits fonctionnaires (p. 174-175). Description de la province française avant la guerre. Voir également le texte en annexe.
- BORGES (Jorge Luis). - Fictions.- Paris : Gallimard, 1973 (Du monde entier)  
Ed. originale : 1957.  
La bibliothèque de Babel, p. 97 et sq. Voir également le texte intégral de la nouvelle en annexe.
- BOSSE (Malcolm).- L'Homme qui aimait les zoos.- Paris : Gallimard, 1975 (Coll. super-noire).  
Trad. de l'américain : The man who loved zoos. 1974  
La tante du héros bibliothécaire découvre l'énigme grâce à ses qualités professionnelles.
- BOUDARD (Alphonse).- L'Hôpital, une hostobiographie.- Paris : La Table ronde, 1972.  
Petite anecdote (p. 234) sur la bibliothèque et l'ignorance de son employé
- BRADBURY (Ray).- Fahrenheit 451.- Paris : Denoël, 1955 (Présence du futur. 8).  
Un livre qui n'a pas encore été brûlé. A lire rapidement !
- BRAUTIGAN (Richard).- Avortement.- Paris : Seuil, 1973  
Trad. de l'américain : The Abortion : an historical romance 1966.- Ed. originale 1970.  
Cette bibliothèque est tellement spéciale et attachante que tout bibliothécaire doit avoir lu au moins, les premières pages de ce roman.
- BROMFIELD (Louis).- La Mousson. Roman sur les Indes modernes.- Paris : Stock,  
Trad. de : The Rains Came. 1937  
Une bibliothécaire, vieille fille, maigre et névrosée apparaît à la page 308 pour disparaître page 311.
- COULET (François).- Vertu des temps difficiles.- Paris : Plon, 1967.  
Quand le Général de Gaulle rêve d'être bibliothécaire ! en qq lignes p. 165.
- DELLY.- Esclave ou reine ?.- Paris : Plon, 1910.  
Description en trois lignes (chap. IX) d'un bibliothécaire typique.
- EHRENBURG (Ilya).- Le Dégel.- Paris : Gallimard, 1957 (Du monde entier).  
Le premier mot du roman est celui de bibliothécaire. "Un petit tour et puis s'en va" ! p. 7-9.
- ELGOZY (Georges).- Le Dictionnaire ou précis d'indéfinitions.- Paris : , 1973.  
Une définition en quelques mots des bibliothèques et des bibliothécaires.
- EPINAY (Madame d').- Mémoires.-  
Deuxième partie, chap. IV. Rousseau et les bibliothèques (onze lignes).

- FRANCE (Anatole).- Le Livre de mon ami.-  
Chap. : Portrait du père Le Beau. Collectionneur privé dont la manie  
était de faire des catalogues, cet homme inspira dès l'enfance à A. France  
l'amour des choses de l'esprit et la folie d'écrire.
- FRANCE (Anatole).- Nouvelles.-  
Voir un extrait en annexe.
- FRANCE (Anatole).- La Révolte des anges.- Paris : Calmann-Levy, 1914.  
Les quatres premiers chapitres de ce roman donnent "des renseignements  
utiles sur une bibliothèque dans laquelle s'accomplissent des événements  
étranges".
- GAXOTTE (Pierre).- Les Autres et moi.- Paris : Flammarion, 1975.  
p. 121-126 & 145-146. Voir le texte en annexe.
- HUXLEY (Aldous).- Jouvence.- Paris : Plon, 1967.  
Met en scène un archiviste sympathique mais quelque peu stéréotypé.
- KEROUAC (Jack).- Satori à Paris.- Paris : Gallimard, 1971.  
Trad. de : Satori in Paris. 1966.  
L'auteur recherche à Paris des documents pouvant l'éclairer sur sa généa-  
logie. Il utilise les services de la Bibliothèque Nationale et dit ce  
qu'il en pense. Les éléments concernant notre sujet sont éparpillés dans  
quelques chapitres en début de volume. p. 27-28, 38-43 et 62-67.
- KLOTZ .- Dingo Dague.- Paris : La Table Ronde, Christian Bourgois, 1975.  
Voir le texte en annexe.
- KOCH (Theodore Wesley).- Bibliothécaires d'antan.- Paris : Libr. Honoré  
Champion, 1922.  
Recueil d'anecdotes historiques sur des bibliothécaires célèbres.
- KUNSTLE (Marc), VINCENT (Claude).- Le Crépuscule des prisons.- Paris : Jul-  
liard, 1972.  
Petite anecdote (p. 147) sur l'ignorance du préposé d'une bibliothèque de  
prison.
- LAINÉ (Pascal).- La Dentellière.- Paris :  
Le héros est un chartiste à problèmes !
- LE CARRE (John).- L'Espion qui venait du froid.- Paris : Gallimard, 1964.  
Trad. de l'anglais : The Spy who came in from the cold. 1963  
Pendant quelque temps (chap. IV), le héros est employé dans une biblio-  
thèque stéréotypée.
- MAKARENKO (Anton).- Le Livre des parents, articles sur l'éducation.- Mos-  
cou : Ed. du progrès, 1967.- T. III.  
Trad. du russe.  
Cette nouvelle (Chap. VIII; p. 269-314) met en scène une bibliothécaire  
modèle qui devra devenir aussi une mère de famille consciente de ses de-  
voirs.
- MONTEILHET (Hubert).- Mourir à Francfort ou le malentendu.- Paris : Denoël,  
1975.  
Un roman que tout bibliothécaire doit lire pour percevoir son image so-  
ciale en 1975.
- MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de).- Les Lettres persanes.-  
Lettres CXXXIII à CXXXVII. Un bibliothécaire au XVIII<sup>e</sup> siècle.
- MONTHÉRLANT (Henry de).- Un assassin est mon maître.- Paris : Gallimard,  
1971. /dans  
Un roman d'inspiration freudienne et qui se déroule l'Alger colonial. Un  
"Classique" que tout bibliothécaire doit méditer .



- MONSELET (Charles).- La Bibliothèque.- In "Le Figaro", 15 juillet 1858.  
Description de la Bibliothèque nationale aussi caricaturale que la lithographie de Gustave Doré.
- MUSIL (Robert).- L'Homme sans qualités.- Paris : Seuil,  
Trad. de l'allemand. Ed. originale 1930.  
T. II, chap. 100; p. 222-230. Voir le texte en annexe.
- NERVAL (Gérard de).- Les filles de feu.- Paris : Librairie Générale française, 1973.  
Angélique : p. 17-44. Description des bibliothèques parisiennes en 1851.
- PIRANDELLO (Luigi).- Feu Mathias Pascal.- Paris : Calmann-Levy, 1965.  
Ed. originale : 1904.- Trad. de l'italien : Il fu Mattia Pascal.  
p. 59 et sq. Voir le texte en annexe.
- RIMBAUD (Arthur).- Les Assis.- (poème composé vers 1870)  
Oeuvres complètes.- Gallimard ; (Pléiade). p. 36
- SAINT JOHN PERSE. - Vents.-  
Oeuvres complètes.- Gallimard ; (Pléiade). p. 186.
- SAROYAN (William).- Marionnettes humaines.- Genève, Paris : Ed. Jeheber,  
1945. Trad. de : The human comedy.  
p. 148-152. Voir le texte en annexe.
- SARTRE (Jean-Paul).- La Nausée.- Paris : Gallimard, 1938.  
L'action se situe dans une bibliothèque.
- STEINER (Kurt).- Les Rivages de la nuit.- Paris : Fleuve noir, 1957.  
(Collection angoisso)  
Roman adapté en bandes dessinées dans : "Hallucinations",  
recueil de B.D. pour adultes.- Tourcoing : Aredit, 1974  
(Comics pocket).  
Un livre pour ceux qui ne sont pas trop angoissés !
- STIRLING ( Monica).- Le Cygne sauvage. Andersen et son temps.- Paris :  
J.-J. Pauvert, 1966.  
Une anecdote significative p. 4.
- TELLIER (Jules).- Ses Oeuvres publiées par Raymond de la Tailhède.- T.II;  
2è partie : La vie et les livres (scènes et portraits  
contemporains).- Paris : Ed. Emile Paul, 1925.  
p. 225-228. Voir le texte en annexe.
- W O O L F (Virginia).- La chambre de Jacob.  
Une séance de lecture au British Museum.
- CHARLOT, tout en couleurs. N°6-1973.- Ed. Williams France.  
Il est difficile de se procurer ce numéro. Charlot, bibliothécaire, est  
chahuté par des enfants qui retirent l'échelle alors qu'il est sur les  
"hautes cimes". Resté coincé en altitude, entre deux rayons de livres,  
il assiste discrètement à l'entrée de deux voleurs. Se croyant seuls, ils  
cachent leur butin (des billets de banque) entre les pages des volumes  
pour échapper aux policiers qui les poursuivent... Charlot va les dénon-  
cer...
- DISNEY (Walt).- Dé... livrons... Donald.- In "Le Journal de Mickey". Nlle  
série, N°1200. 15 juin 1975.  
Voir la B.D. en annexe.
- DISNEY (Walt).- Les Economies... c'est la ruine !.- In "Picsou magazine".  
N°48.- Edi-Monde, 1976.  
Voir la B.D. en annexe.
- HUNTER(N.).- Nouvelles aventures de Brindesong.- T. 2.- Paris :OCDL, 1974.  
(Je lis avec plaisir.3). Trad. de : The incredible adventure  
of Professor Branestawn. Londres 1933.  
Petit conte pour enfants . Un savant en proie à quatorze bibliothécaires.

II. Livres et articles consultés.

a) Articles français :

- LETHEVE (Jacques).- Les Bibliothécaires et les romans. In Bull. de l'A.B.F. N°71, 2è trim. 1971.
- Association des Diplômés de l'École de Bibliothécaires-Documentalistes (D.E.B.D.).- Bull. d'Information N°5, oct. 1973.- Le bibliothécaire, un domestique supérieur ?
- FRIGOT (Germaine), NIVELET (M.-J.).- Portrait du bibliothécaire, sans retouche, vu par le lecteur. In Liaison-Information (per. d'information des bibliothèques de la ville de Paris). Août 1975.
- ALBARIC (Frère Michel), LEMAITRE (Renée).- Images de bibliothécaires hièr et aujourd'hui. In Bibliographie de la France, N°4, 28 janv. 1976.
- Association D.E.B.D. .- Journées d'étude de Cergy-Pontoise. Lundi 13 oct. 1975 "Pour renouveler l'image de marque de la profession de bibliothécaire-documentalistes". In Bull. d'information N°9 mai 1976.

b) Articles étrangers :

- GWINUP (Thomas).- The Failure of librarians to attain profession : The causes, the consequences and the prospect. In Wilson library bull. Feb. 1974
- MOYNAHAN (Julian).- Librarians in fiction. Libraries and librarians : novels and novelists. In American libraries. vol.5, N°10, nov. 1974.
- Walford (Cornelius).- On the longevity of librarians. In Library Journal. vol. V, 1880.

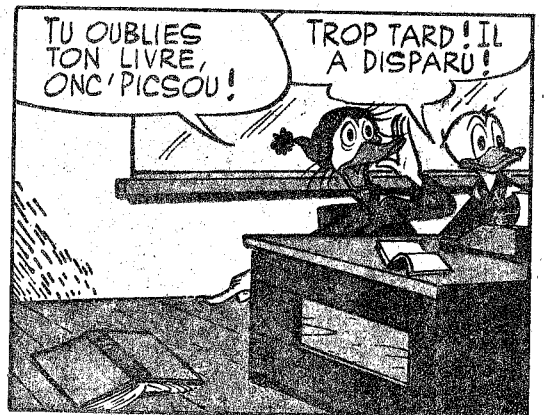
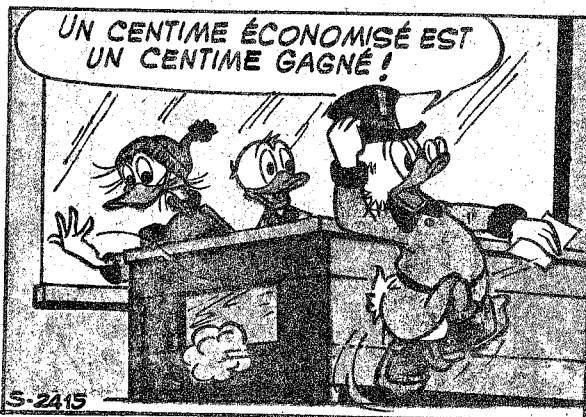
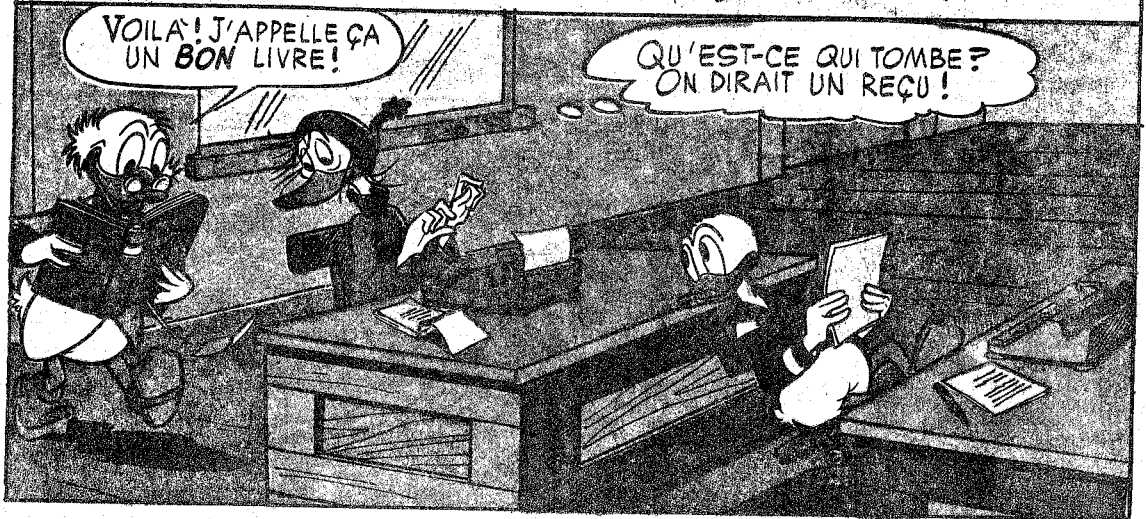
c) Ouvrages français et étrangers :

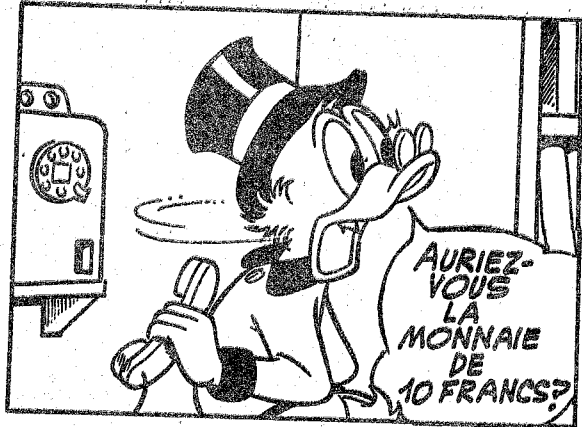
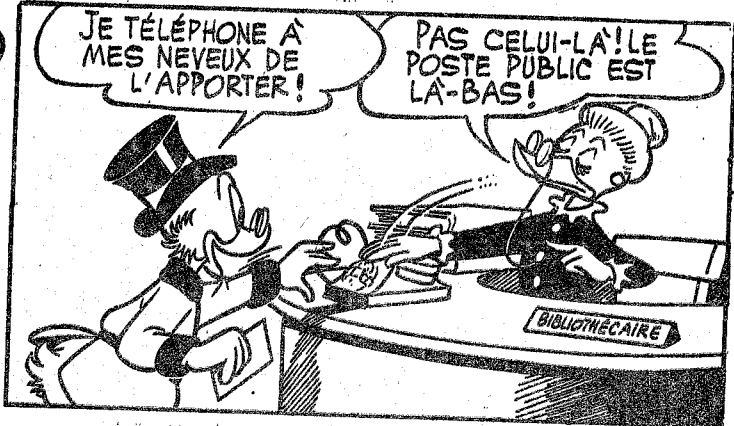
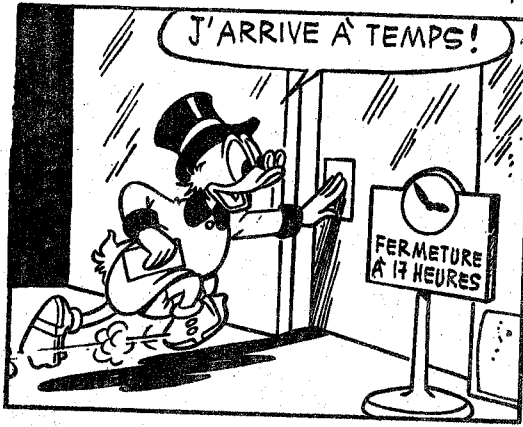
- ATKINSON (Frank).- Librarianship. An introduction to the profession.- London : Clive Bingley, 1974.
- BARTHES (Roland).- Mythologies.- Paris : Seuil, 1957.
- BOUVIER (Auguste).- Les joies et les peines d'un bibliothécaire.- Extrait du Bull. de l'I.N.G. (Institut National Genevois) T. XLIX.- Genève : Villard et Rabot, 1930.
- BRAVINA (V.A.).- Choix de textes en français sur les livres, les lecteurs, les bibliothèques.- Leningrad : Institut d'Etat de Culture NK Kroupskaïa, 1967.
- MUKHERJEE (A.K.).- Librarianship. Its philosophy and history.- London : Asia Publ. House, 1966.
- PARENT l'aîné.- Essai sur la bibliographie et sur les talents du bibliothécaire.- An IX de la République Française.
- PELLETIER (X.).- L'hygiène dans les bibliothèques. In Bibliothèques, Livres et Librairies, Conférences 2è série, 1913.
- TAUBERT (S.).- Bibliopola.-Images et textes sur la librairie.- Hamborg : Dr. Ernst Hans Wedell, 1966.
- WEST (Celeste), KATZ (Elizabeth) et al..- Revolting librarians.- San Francisco : Booklegger Press, 1972.

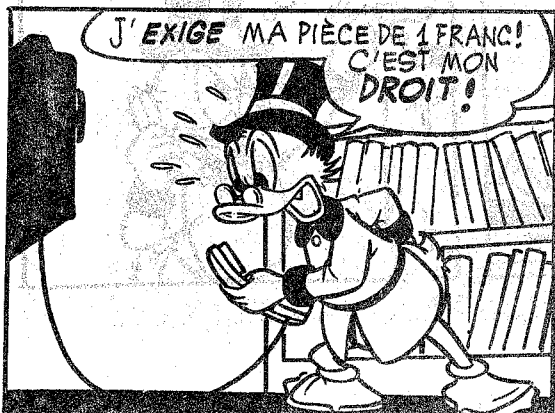
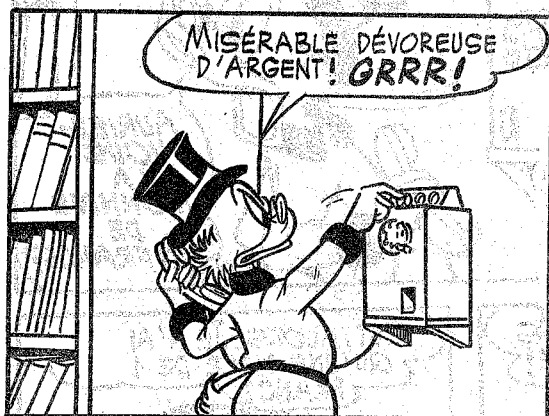
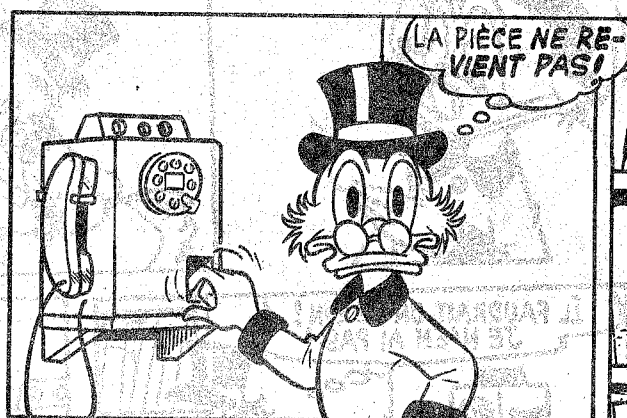
A N N E X E S

# LES ÉCONOMIES ... C'EST LA RUÏNE!

WALT DISNEY

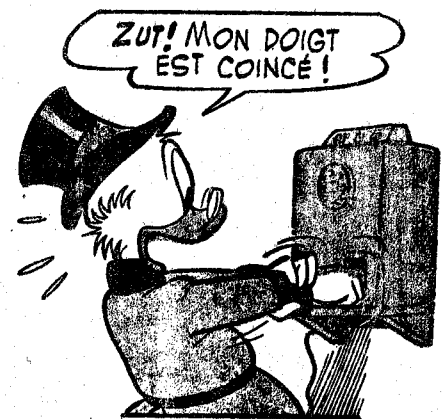








JE VEUX MA PIÈCE  
TOUT DE SUITE!



ZUT! MON DOIGT  
EST COINCÉ!

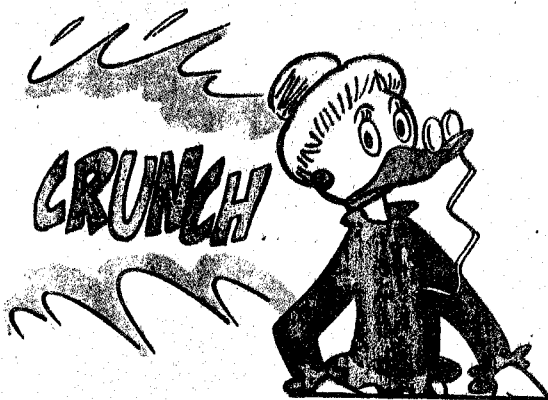


PASSEZ-MOI UN LIVRE SUR LE MOYEN DE  
SE DÉGAGER EN TOUTES CIRCONS-  
TANCES!

CHHHHUT!

RENDEZ-MOI  
D'ABORD L'AUTRE!  
ET TAISEZ-VOUS!

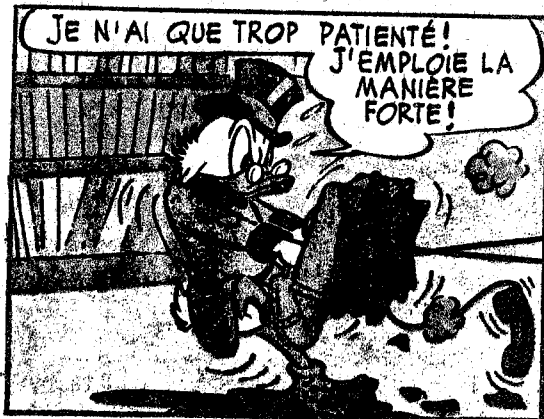
DANS DEUX MINUTES  
VOUS DEVREZ INTRODUIRE  
UNE NOUVELLE PIÈCE!



CRUNCH



LES TÉLÉCOMMUNICATIONS?  
J'AI ICI UN ÉNERGUMÈNE DONT  
LE DOIGT EST COINCÉ DANS L'AP-  
PAREIL! ENVOYEZ  
UN AGENT  
D'URGENCE!  
ET UN OU-  
VRIER!



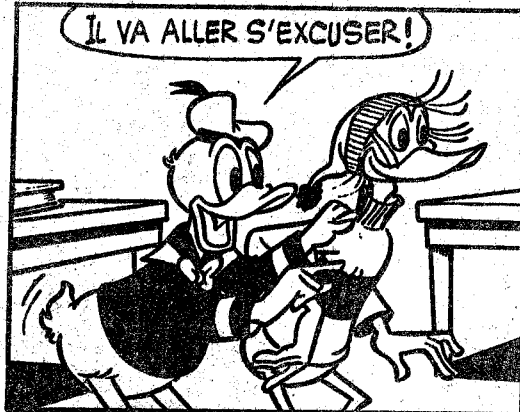
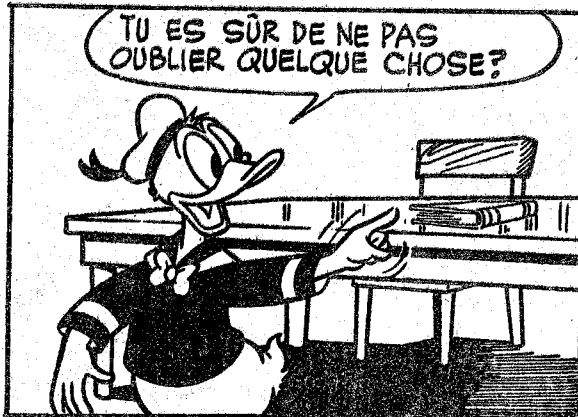
JE N'AI QUE TROP PATIENTÉ!  
J'EMPLOIE LA  
MANIÈRE  
FORTE!

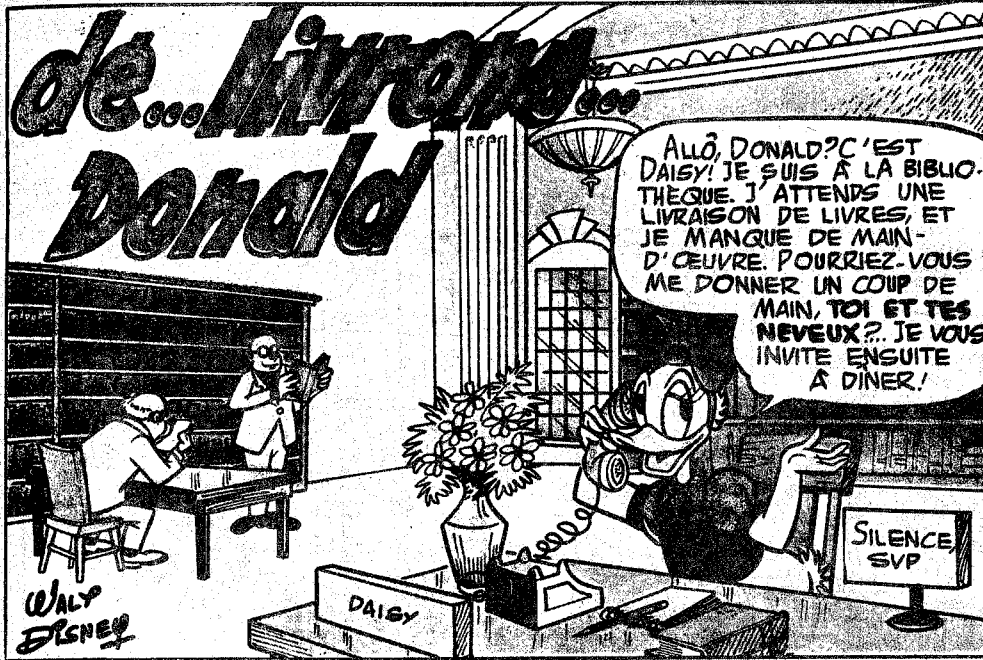


MISÉRICORDE!  
DES SOUS!

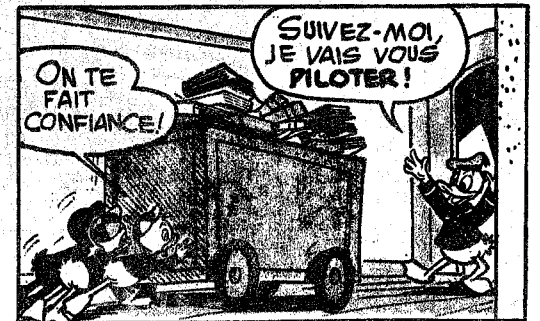
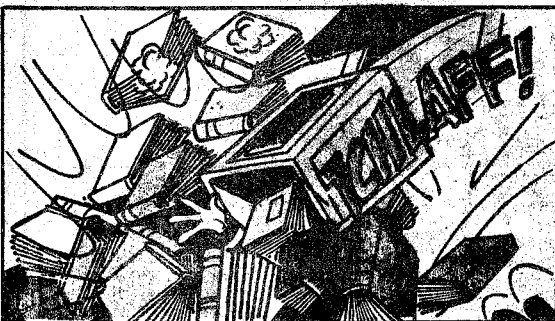
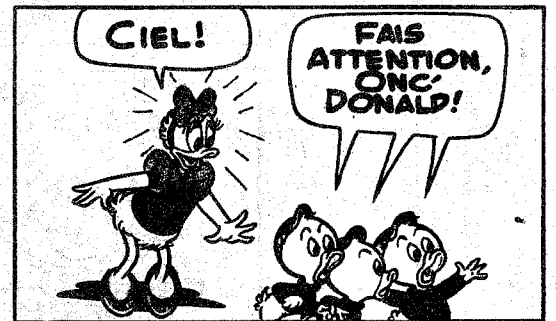
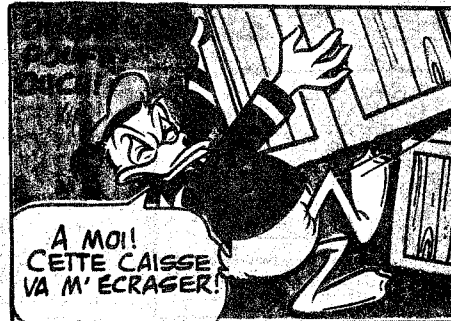
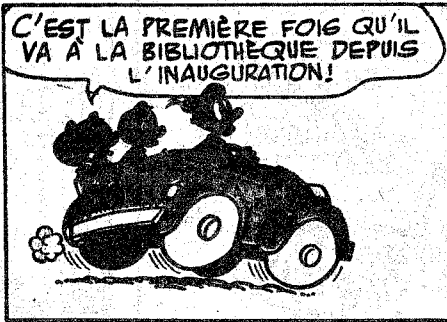


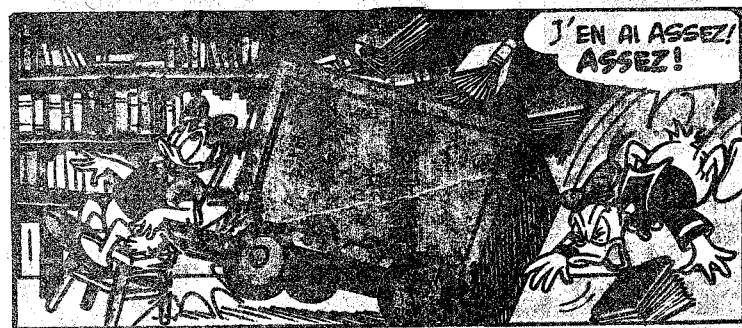
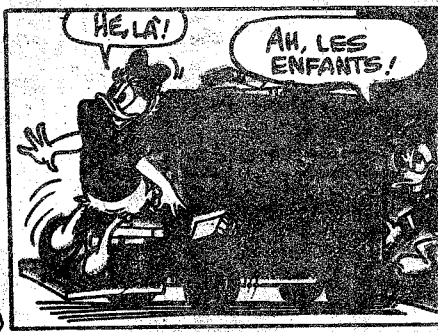
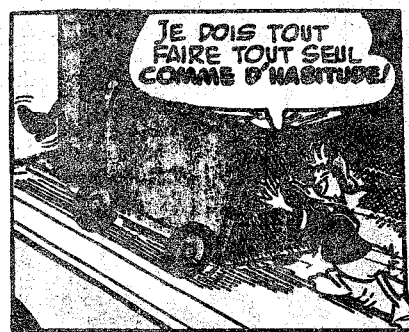
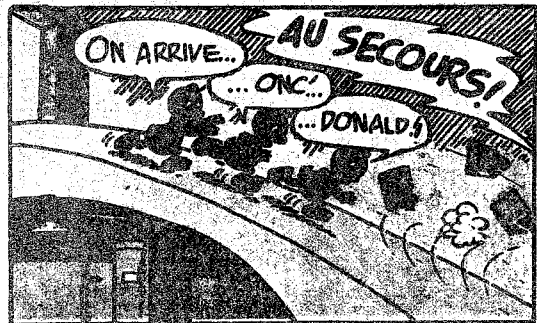
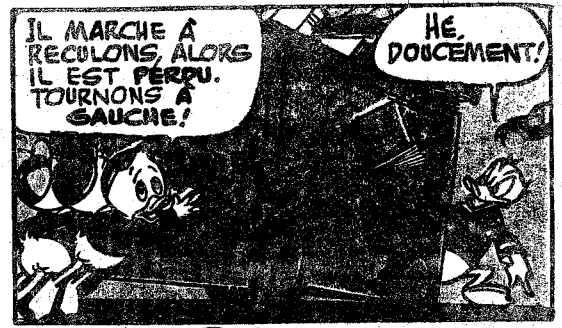
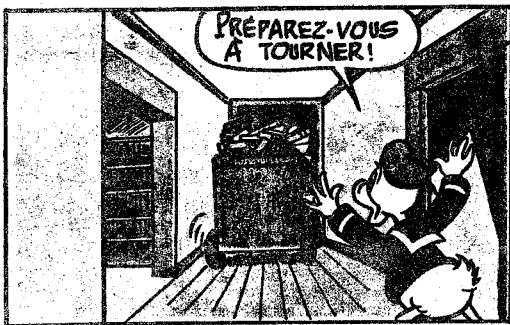


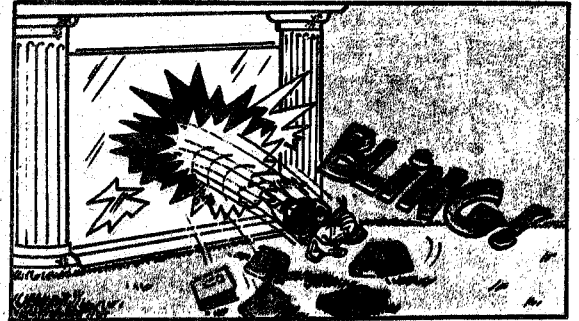
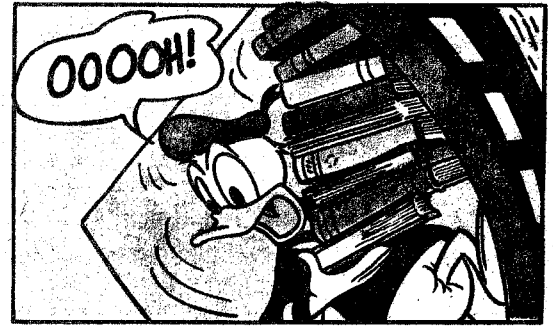
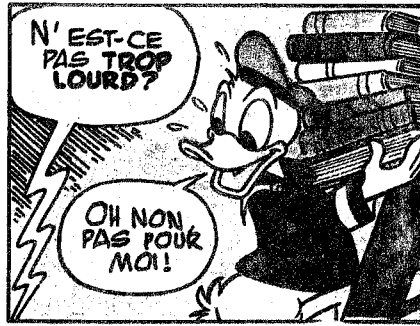




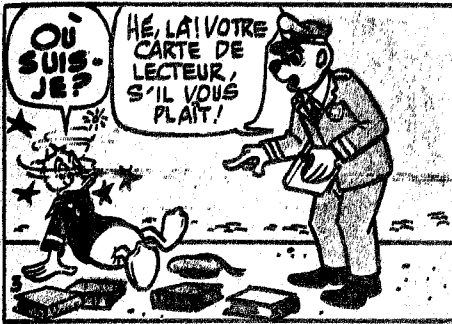
3# 1201







© 1975 WALT DISNEY PRODUCTIONS



\* \*

La bibliothèque municipale de Clermonte est fort belle. Elle est classée, je crois, parmi les cinq ou six plus belles bibliothèques de France, et la loi de séparation qui lui a attribué les livres du Grand Séminaire a encore accru sa valeur. Personne, cependant, ne songe à venir troubler le repos du bibliothécaire et de son gardien de bureau qui sommeillent tout doucement dans la grande pièce tapissée de bouquins. A part quatre ou cinq gamins du lycée qui feuilletent sournoisement le Larousse aux mots défendus et aux articles croustillants, à part une vieille demoiselle anglaise qui s'obstine à lire Pope, et M. le conseiller Thibaudau de la Thibeaudière qui manie d'une main fiévreuse les belles éditions du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup>, qui pourrait s'aviser de venir à la Bibliothèque? L'aristocratie n'y songerait pas un instant, les professeurs ont celle du lycée, les vagabonds ont la littérature du café et la petite comme la grande bourgeoisie ignore les livres.

Dès lors, le bibliothécaire qui classe ses fiches apparaît comme un être inutile, et le garçon de bureau qui coupe la *Revue des Deux Mondes* comme une mécanique sans intérêt. De fait, l'un et l'autre sont aussi étrangers aux livres qu'on peut l'être. Le bibliothécaire est un ancien marchand de vins qui a fait, jadis, de mauvaises affaires, s'est lancé dans la politique et a décroché tout naturellement la seule place pour laquelle il fût incompétent. Quant au garçon de bureau, ce fut autrefois un vague apprenti-tailleur de Barouille, qui lui servait d'enfant de chœur dans les offices laïques que célébrait ce patriarche. Ce sont là des souvenirs qui vous lient deux hommes pour la vie. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que Sagnasse soit garçon de bureau avec le titre officiel de sous-bibliothécaire, encore qu'à peu près illettré. Le surprenant serait même qu'il s'en tint là. Mais, qu'on se rassure, Sagnasse aspire à plus haut : il a juré d'être secrétaire de la mairie. Personne ne doute qu'il le devienne un jour.

\* \*

A. FRANCE

### LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Après les avoir fait asseoir, le bibliothécaire montra d'un geste aux visiteurs la multitude de livres rangés sur les quatre murs, depuis le plancher jusqu'à la corniche:

Vous n'entendez pas? vous n'entendez pas le vacarme qu'ils font? J'en ai les oreilles rompues. Ils parlent tous à la fois et dans toutes les langues. Ils disputent de tout: Dieu, la nature, l'homme, le temps, le nombre et l'espace, le connaissable et l'inconnaissable, le bien, le mal: ils examinent tout, contestent tout, affirment tout, nient tout. Ils raisonnent et déraisonnent. Il y en a de légers et de graves, de gais et de tristes, d'abondants et de concis: plusieurs parlent pour ne rien dire, comptent les syllabes et assemblent les sons selon des lois dont ils ignorent eux-mêmes l'origine et l'esprit: ce sont les plus contents d'eux. Il y en a d'une espèce austère et morne qui ne spéculent que sur des objets dépouillés de toute qualité sensible et mis soigneusement à l'abri des contingences naturelles: ils se débattent dans le vide et s'agitent dans les invisibles catégories du néant, et ceux-là sont d'acharnés disputeurs qui mettent à soutenir leurs entités et leurs symboles une fureur sanguinaire. Je ne m'arrête pas à ceux qui font des histoires sur leur temps ou les temps antérieurs, car personne ne les croit. En tout, ils sont huit cent mille dans cette salle et il n'y en a pas deux qui pensent tout à fait de même sur aucun sujet, et ceux qui se répètent les uns les autres ne s'entendent pas entre eux. Ils ne savent, le plus souvent, ni ce qu'ils disent ni ce que les autres ont dit.

Messieurs, d'ouïr ce tapage universel, je deviendrai fou comme le devinrent tous ceux qui vécurent avant moi dans cette salle aux voix sans nombre, à moins d'y entrer naturellement idiot, comme mon vénéré collègue monsieur Froidefond, que vous voyez assis en face de moi cataloguant avec une paisible ardeur. Il est né simple et simple il est resté. Il était tout uni et n'est point devenu divers. Car l'unité ne saurait produire la diversité, et c'est là, je vous le rappelle en passant, messieurs, la première difficulté que nous rencontrons en recherchant l'origine des choses: la cause n'en pouvant être unique, il faut qu'elle soit double, triple, multiple, ce qu'on admet difficilement. Monsieur Froidefond a l'esprit simple et l'âme pure. Il vit catalogalement. De tous les volumes qui garnissent ces murailles il connaît le titre et le format, possédant ainsi la seule science exacte qu'on puisse acquérir dans une bibliothèque, et, pour n'avoir jamais pénétré au-dedans d'un livre, il s'est gardé de la molle incertitude, de l'erreur aux cent bouches, du doute affreux, de l'inquiétude horrible, monstres qu'enfante la lecture dans un cerveau fécond. Il est tranquille et pacifique, il est heureux.

— Assesseur communal pour l'instruction publique.  
 — Cela, je ne l'aurais pas imaginé!  
 — Hier soir à dîner... Attends! Tu connais Romitelli?

— Non.  
 — Comment non! Celui qui est là-bas, à la bibliothèque Boccamazza. Il est sourd, presque aveugle, tombé en enfance et ne se tient plus sur ses jambes. Hier soir, à dîner, mon père me disait que la bibliothèque est réduite en un état lamentable, qu'il faut y pourvoir au plus vite. Voilà une place pour toi!  
 — Bibliothécaire! M'écriai-je.  
 — Pourquoi pas? dit Pomino. Romitelli l'a bien fait... »

Cette raison me convainquit.  
 Pomino me conseilla d'en faire parler à son père par tante Scholastique. Ce serait mieux.

Le jour suivant, j'allai visiter maman, et je lui en parlai à elle, car tante Scholastique ne voulut pas se montrer. Et c'est ainsi que, quatre jours plus tard, je devins bibliothécaire. Soixante lires par mois. Plus riche que la veuve Pescatore! Je pouvais chanter victoire.

Dans les premiers mois, ce fut presque un amusement, avec ce Romitelli, à qui il n'y eut pas moyen de faire entendre que la commune l'avait admis à la retraite et que, par conséquent, il ne devait plus venir à la bibliothèque. Tous les matins, à la même heure, ni une minute avant ni une minute après, je le voyais déboucher sur quatre pieds (y compris les deux cannes, une à chaque main, qui lui servaient plus que ses pieds). A peine arrivé, il sortait de la poche de son gilet un vieil oignon de cuivre et le

suspendait au mur avec toute sa formidable chaîne; il s'asseyait, ses deux bâtons entre les jambes, tirait de sa poche sa calotte, sa tabatière et un grand mouchoir à carreaux rouges et noirs; il reniflait une grosse prise de tabac, s'essuyait, puis ouvrait le tiroir de la table et en extrayait un bouquin qui appartenait à la bibliothèque : *Dictionnaire historique des musiciens, artistes et amateurs, morts et vivants*, imprimé à Venise en 1758.

« Monsieur Romitelli! » lui criai-je, le voyant faire toutes ces opérations le plus tranquillement du monde, sans donner le moindre signe qu'il s'apercevait de ma présence.

Mais à qui parlais-je? Il n'entendait même pas les coups de canon. Je le secouais par un bras, et alors il se tournait, clignait les yeux, contractait toute sa face pour me lorgner, puis me montrait ses dents jaunes, peut-être avec l'intention de me sourire; ensuite il baissait la tête sur son livre, comme s'il eût voulu s'en faire un oreiller; mais non, il lisait de cette façon, à deux centimètres de distance, avec un seul œil, et il lisait en répétant deux ou trois fois les noms et les dates comme pour se les graver dans la mémoire.

Je restais à le regarder, stupéfait. Qu'est-ce que cela pouvait bien faire à cet homme, réduit à cet état, à deux pas de la tombe (il mourut, en effet, quatre mois après ma nomination au poste de bibliothécaire), qu'est-ce que cela pouvait lui faire que Birnbaum (Jean-Abraham) eût fait imprimer à Leipzig, en 1738, un opuscule in-octavo? Si la lecture lui avait été au moins plus aisée! Fallait-il admettre que, lui si sourd, il ne pût pas se priver de connaître ces dates et ces notices concernant des musiciens, des

artistes et des amateurs décédés aux environs de 1738? A moins qu'il ne crût que, une bibliothèque étant faite pour qu'on s'y livre à la lecture, le bibliothécaire était tenu de lire lui-même, puisque la bibliothèque ne voyait jamais nul lecteur : et il avait attrapé ce livre comme il en aurait pris un autre. A tel point était-il retombé en enfance, que cette hypothèse était la plus probable.

Pendant ce temps-là, sur la grande table, il y avait une couche de poussière d'un doigt d'épaisseur pour le moins : à telle enseigne que, afin de remédier d'une certaine manière à l'ingratitude noire de mes concitoyens, j'y traçai en grosses lettres l'inscription suivante :

A  
MONSEIGNEUR BOCCAMAZZA  
LE PLUS GÉNÉREUX DES DONATEURS  
SES CONCITOYENS  
AFIN DE LUI TÉMOIGNER  
LEUR ÉTERNELLE RECONNAISSANCE  
OFFRENT CE SOUVENIR

De temps en temps dégringolaient des rayons deux ou trois livres, suivis de certains rats gros comme des lapins.

Ils furent pour moi comme la pomme de Newton.

« J'ai trouvé ! m'écriai-je, tout joyeux. Voilà l'occupation pour moi pendant que Romitelli lit son *Birnbaum*. »

Et, pour commencer, j'écrivis une requête fort soignée, d'office, au distingué chevalier Gêrôme Pomino, assesseur communal pour l'instruction publique, afin que la bibliothèque Boccamazza ou de Santa-Maria-Liberale fût en toute hâte pourvue d'une

paire de chats pour le moins, dont l'entretien n'entraînerait presque aucune dépense, pour la commune, attendu que les susdits animaux auraient de quoi se nourrir en abondance avec le produit de leur chasse. J'ajoutai qu'il ne serait pas mauvais aussi de pourvoir la bibliothèque d'une demi-douzaine de souricières et de « l'appât nécessaire », pour ne pas dire « fromage », mot vulgaire que, humble subalterne, je jugeai inconvenant de soumettre aux oreilles d'un assesseur communal pour l'instruction publique.

On m'envoya d'abord deux petits chats, si misérables qu'ils s'épouvantèrent tout de suite devant ces énormes rats; et, pour ne pas mourir de faim, ils se fournirent eux-mêmes dans les ratières pour manger le fromage. Je les trouvais là tous les matins, maigres, hideux et si abattus qu'ils semblaient n'avoir plus ni la force ni l'envie de miauler.

Je réclamai, et alors arrivèrent deux beaux matous lestes et sérieux, qui, sans perdre de temps, se mirent à faire leur devoir. Les pièges aussi servaient et me donnaient les rats tout vivants. Or, un soir, dépité de l'imperturbable indifférence que conservait Romitelli devant mes fatigues et mes victoires, comme s'il eût eu seulement la charge, lui, de lire les livres de la bibliothèque et les rats celle de les manger, j'eus l'idée, avant de m'en aller, d'en introduire deux, vivants, dans le tiroir de la table. J'espérais, en le déconcertant, éviter, au moins pour la matinée suivante, l'ennui insupportable de la lecture accoutumée. Ah bien oui! quand il eut ouvert le tiroir et qu'il sentit les deux bêtes lui filer sous le nez, il se tourna vers moi qui, déjà, ne pouvais plus me contenir et éclatais de rire, et me demanda :



« Qu'est-ce qu'il y a eu ? »

— Deux rats, monsieur Romitelli.

— Ah! des rats... » fit-il, tranquillement.

Ils étaient de la maison; il y était habitué; et il reprit, comme si rien n'était arrivé, la lecture de son bouquin.

Dans un *Traité des arbres* de Giovan Vittorio Soderini, on lit que les fruits mûrissent « partie du fait de la froidure, partie du fait des temps chauds : en ce que la chaleur, comme il est connu, produit sa force dans la concoction, qui est la cause la plus simple de la maturation ». Soderini ignorait donc que, la chaleur mise à part, les marchands de fruits ont trouvé une autre manière de porter leur marchandise à maturation. Pour présenter au marché et vendre cher leurs primeurs, ils cueillent, avant qu'ils aient atteint l'état qui fait plaisir, poires, pommes, pêches, et les contusionnent avec alacrité.

C'est de cette façon que mon âme, encore verte, finit par mûrir.

En peu de temps, je devins un tout autre homme qu'auparavant. Romitelli mort, je me trouvai seul, rongé d'ennui, dans cette église hors les murs, parmi tous ces livres, épouvantablement seul, et pourtant sans désir de compagnie. J'aurais pu n'y séjourner que quelques heures chaque jour, mais j'avais honte de me faire voir dans les rues du pays, ainsi réduit à la misère; ma maison, je la fuyais comme une prison; donc, mieux vaut rester ici, me répétais-je. Mais que faire? La chasse aux rats, oui; mais était-ce suffisant?

La première fois qu'il m'advint de me trouver avec un livre entre les mains, pris ainsi au hasard,

sans le savoir, sur un des rayons, j'éprouvai un frisson d'horreur. Me serais-je donc réduit, comme Romitelli, à sentir l'obligation de lire, moi, bibliothécaire, pour tous ceux qui ne venaient pas à la bibliothèque? Et je lançai le livre par terre. Mais je le pris ensuite, et — oui, messieurs — je me mis à lire, moi aussi, et moi aussi d'un seul œil, puisque ce diable d'autre ne voulait rien entendre.

Je lus ainsi de tout un peu, sans ordre; mais surtout des livres de philosophie. Ils pèsent si lourd, et pourtant qui s'en nourrit et se les incorpore vit parmi les nuages. Ils troublèrent encore plus mon cerveau, déjà passablement fêlé. Quand je sentais ma tête fumer, je fermais la bibliothèque et je me rendais par un petit sentier abrupt à un coin de plage solitaire.

La vue de la mer me faisait tomber dans une stupeur d'épouvante, qui devenait peu à peu une oppression intolérable. Je m'asseyais sur la plage et je m'empêchais de la regarder en baissant la tête, mais j'en entendais le fracas tout le long de la rive, tandis que, lentement, lentement, je laissais glisser entre mes doigts le sable épais et lourd en murmurant :

« Ainsi, toujours, jusqu'à la mort, sans le moindre changement. »

En ce temps-là, l'immobilité de mon existence me suggérait des pensées soudaines et étranges, comme des éclairs de folie. Je bondissais, comme pour les chasser loin de moi, et me mettais à arpenter la plage, mais mon regard allait à la mer, qui jetait sans trêve sur le rivage des vaguelettes lasses et somnolentes, et je criais en serrant les poings :

« Pourquoi? Pourquoi? »

Le résultat était que je me mouillais les pieds.

Mais les bibliothèques de province sont délicieuses. Celle du Havre domine le port. On y peut lire à la fenêtre, en regardant, sur la mer verte ou grise, les voiles brunes des bateaux de pêche. Celle d'Evreux est un rez-de-chaussée dans un jardin

Ces bibliothèques sont les lieux peut-être où l'on sent le mieux la puissance et la bonté du printemps. Le soleil en éclaire les livres, et y apporte un souvenir des bois. On ne sait quels murmures y viennent expirer tandis qu'elles se taisent; et ces murmures conseillent d'aimer. Immobiles, avec un air brûlant traversé de brises fraîches, elles sont comme moites de volupté. On sent qu'au printemps la bibliothèque est sous la pression d'une prodigieuse force extérieure, qui lui est hostile, et qui veut la vie. Et à cause de cela même, on y est plus conscient de cette force divine que partout ailleurs.

Cette force, pourtant, n'est point hostile tout à fait. Les bruits de l'amour et de la vie, espacés et lointains, se mêlent, sans l'agiter trop, à la rêverie du travailleur qui lève la tête pour écouter le frémissement indiscontinué et pour suivre l'innombrable agitation des feuilles des arbres. Et c'est une chose douce infiniment, et triste à peine, que d'entendre éclater, à travers les silences chauds, comme des bribes ensoleillées, des propos que

tiennent sur les bancs les paysannes et les militaires...

\* \*

De ces bibliothèques-là, tous les bibliothécaires sont vieux. Je ne parle point à la légère. J'en ai connu tant !

Celui-ci était bibliothécaire au Havre. Je ne crois pas avoir su jamais son nom. On le nommait « le père Laplume ». C'était un ancien capitaine de navire marchand. Il avait été prisonnier des sauvages. On se chuchotait qu'il avait eu parmi eux les malheurs d'Abélard. Il marchait en rasant les murs, de façon très lente et maladroite. Et quand on lui demandait un livre, il soufflait en guise de réponse, et poussait des grognements. Julien Travers était bibliothécaire à Caen. Il avait commenté Boileau et Massillon. Sur la fin de sa vie, il écrivit une éloquente protestation en vers contre la *Pitié suprême*. Il avait pris le poème, sur la foi du titre, pour un plaidoyer en faveur des condamnés de la Commune. Il ne voulut point me confier les poésies de Musset, qu'il jugeait propres à exciter mes sens. Cet autre, Julien de La Boullaye, était bibliothécaire à Langres. Il refusa obstinément de communiquer *Daphnis et Chloé* à un capitaine de cavalerie. Il avait classé *Daphnis et Chloé* dans la

« réserve », avec d'autres livres immoraux; et, capitaine de cavalerie ou non, il fallait une autorisation écrite du maire pour être admis à le consulter. — Cet autre était bibliothécaire à Constantine.

C'était un vieil officier, à moustaches grises. En compagnie de quelques anciens camarades, uniquement soucieux comme lui, des inscriptions romaines de la province, il occupait militairement la bibliothèque. Il en avait fait une manière de cercle fermé. Il eût été aventureux d'y venir sans lui être présenté personnellement. La façon dont il vous eût reçu vous eût tout de suite fait sentir votre indiscretion. On me présenta; et, pour dire quelque chose, je le félicitai de ce qu'il n'était point troublé par trop de visiteurs; et de ce qu'on lui laissait le loisir de poursuivre ses travaux épigraphiques.

— Monsieur, me répondit-il, croyez-vous que j'aurais accepté cette place, s'il m'eût fallu me déranger à tout instant pour des imbéciles qui seraient venus lire ici des romans ou des vers ?

\* \*

100. *Le général Stumm envahit la Bibliothèque impériale et rassemble quelques expériences sur les bibliothécaires, les aides-bibliothécaires et l'ordre intellectuel.*

Le général Stumm avait remarqué l'insuccès de son « camarade » et se mit en devoir de le consoler. « Peut-on imaginer plus inutiles parloles ! » s'écria-t-il, irrité, à l'adresse des membres du concile. Puis, au bout d'un instant, bien qu'il n'eût pas recueilli le moindre encouragement, il commença ses confidences, avec une excitation mêlée de plaisir : « Tu te souviens que je me suis mis en tête de déposer aux pieds de Diotime la pensée rédemptrice qu'elle cherche. Il semble évidemment qu'il y ait un grand nombre de pensées importantes, mais il faut bien, finalement, qu'il y en ait une plus importante que toutes les autres : la simple logique l'exige ! Il ne s'agit donc que d'y mettre de l'ordre. Tu m'as dit toi-même que cette résolution était digne d'un Napoléon. Tu t'en souviens, non ? Là-dessus, comme on pouvait s'y attendre de ta part, tu m'as donné toute une série d'excellents conseils ; mais je n'ai pas eu l'occasion de m'en servir. Enfin bref ! j'ai pris moi-même la chose en main ! »

Il portait des lunettes d'écaille qu'il tirait maintenant de sa poche, à la place du lorgnon, et posait sur son nez lorsqu'il voulait examiner attentivement quelqu'un ou quelque chose.

L'un des principes essentiels de l'art de la guerre est d'être renseigné sur les forces de l'adversaire. « Ainsi donc, racontait le général, je me suis procuré une carte de lecteur pour notre très illustre Biblio-

thèque impériale et, sous la conduite d'un bibliothécaire qui, fort aimablement, m'est venu à ma disposition quand je lui eus dit qui j'étais, j'ai pénétré dans les lignes ennemies. Nous avons parcouru les rangs de ce colossal magasin et, je puis te le dire, ça ne m'a pas autrement frappé : ces rangées de livres ne sont pas plus impressionnantes qu'une parade de garnison. Mais, au bout d'un moment, j'ai commencé à faire des calculs dans ma tête, avec un résultat assez inattendu. Je m'étais dit avant d'entrer, vois-tu, que si je me mettais à lire un livre par jour, ce qui serait évidemment très astreignant, je finirais bien tout de même par en venir à bout un jour ou l'autre, et pourrais alors prétendre à une certaine situation dans la vie intellectuelle, même si j'étais sauté un de temps en temps. Mais que penses-tu que me réponde le bibliothécaire quand je vois que notre promenade s'éternise et lui demande combien de volumes contenait exactement cette absurde bibliothèque ? Trois millions et demi, me répondit-il ! Au moment où il me dit cela, nous étions à peu près au sept cent millième : dès ce moment, je n'ai plus cessé de calculer. Je t'en épargne le détail ; de retour au ministère, j'ai repris encore une fois le calcul avec un crayon et du papier : de la manière que j'avais envisagée, il m'aurait fallu dix mille ans pour venir à bout de mon projet !

« A ce moment, j'ai senti mes jambes comme paralysées, le monde entier réduit à un vaste maelström ! Aujourd'hui que j'ai retrouvé mon calme, permets-moi de te le dire, il y a là quelque chose d'essentiel qui cloche !

« Tu peux me repartir qu'on n'a pas besoin de lire tous les livres. Je te répondrai : à la guerre non plus on n'a pas besoin de tuer tous les soldats, cela n'empêche pas que chacun d'eux soit nécessaire ! Tu me diras : les livres aussi sont tous nécessaires.

Mais regarde : déjà là, il y a quelque chose qui cloche, car ce n'est pas vrai : j'ai demandé au bibliothécaire!

« Voici, mon cher, ce que tout bonnement j'imaginai : cet homme passe sa vie entre ces millions de livres, il les connaît tous, il connaît la place de chacun : il devrait donc pouvoir m'aider. Bien entendu, je n'ai pas voulu lui demander carrément, tout de go : comment pourrais-je trouver la plus belle pensée du monde? On aurait cru à un commencement de conte de fées, je suis assez malin pour m'en apercevoir, et de toute façon, même enfant, je ne pouvais pas souffrir les contes de fées ; mais quoi faire? Il fallait bien finalement lui poser une question de ce genre! D'autre part, mon tact naturel m'empêchait également de lui dire la vérité, par exemple de faire précéder ma question de quelques renseignements sur notre Action et de prier cet homme de m'orienter vers un but digne d'elle ; je ne m'y sentais pas autorisé. Aussi ai-je fini par user d'un petit stratagème. « Ah! ai-je commencé tout innocemment, ah! j'oubliais de vous demander comment vous vous y prenez pour trouver toujours dans une telle foule de livres celui qu'il vous faut? » J'ai dit ça, tu sais, exactement comme j'imagine que Diotime l'aurait dit, avec une petite nuance admirative à son égard pour qu'il tombe mieux dans le panneau.

« Et en effet, le voilà qui demande, tout empressé et mielleux, ce que " mon général " désire savoir. Ma foi, je me trouvai bien un peu embarrassé. « Oh! beaucoup de choses », dis-je en trainant sur les mots.

« Je veux dire, de quelle question, ou de quel auteur vous occupez-vous? Histoire de la guerre? dit-il.

« — Non, non, surtout pas. Plutôt histoire de la paix.

« — Dans le passé? Ou littérature pacifiste contemporaine?

« — Non, lui ai-je dit, ce n'est pas si simple. Plutôt, par exemple, un résumé de toutes les grandes pensées de l'humanité, si ça existe », lui ai-je demandé surnoisement ; tu te souviens, n'est-ce pas, de ce que j'avais déjà fait dans ce domaine?

« Il ne répond rien. « Ou bien un livre sur la réalisation de l'essentiel? dis-je.

« — Une éthique théologique, alors?

« — Une éthique théologique si vous voulez, mais il faut qu'il y ait dedans quelque chose sur la vieille culture autrichienne et sur Grillparzer », insisté-je. Crois-moi : le gaillard a dû voir briller dans mes yeux une telle soif de connaissance qu'il a craint tout à coup d'être complètement tari. J'ajoute encore quelques mots sur quelque chose comme des indicateurs de chemin de fer qui doivent permettre d'établir entre les pensées toutes les communications et toutes les correspondances désirées : sa politesse se fait carrément inquiétante, il m'offre de me conduire à la salle des catalogues et de m'y laisser seul, bien que ce soit en principe interdit, les bibliothécaires seuls ayant le droit d'y travailler. Ainsi, je me trouvai réellement dans le Saint des Saints de la bibliothèque. J'avais l'impression, je t'assure, d'être entré à l'intérieur d'un crâne. Il n'y avait rien autour de moi que des rayons avec leurs cellules de livres, partout des échelles pour monter, et sur les tables et les pupitres rien que des catalogues et des bibliographies, toute la quintessence du savoir, nulle part un livre sensé, lisible, rien que des livres sur des livres : ça sentait diablement la matière grise, et je ne me flatte pas en disant que j'avais l'impression d'être arrivé à quelque chose! Mais aussi bien, naturellement, quand le type a voulu me laisser seul, je me suis senti tout drôle, pas tranquille,

pour tout dire : recueilli et pas tranquille. Il grimpe comme un singe sur une échelle, fonce sur un volume évidemment visé d'en bas, tombe juste dessus, me le descend et dit : " J'ai là pour vous, mon général, une bibliographie des bibliographies (tu vois ce que c'est ?), c'est-à-dire la liste alphabétique des listes alphabétiques des titres de tous les livres et travaux qui ont été consacrés durant ces cinq dernières années aux progrès des sciences éthiques, à l'exclusion de la théologie morale et des belles-lettres... " Du moins est-ce à peu près ce qu'il m'explique, après quoi il veut s'enfuir. J'ai juste le temps de l'acerocher par son veston, et me cramponne à lui. " Monsieur le bibliothécaire, m'écrié-je, vous ne pouvez pas m'abandonner sans m'avoir révélé le secret grâce auquel vous arrivez à vous retrouver dans ce... (oui, j'ai employé imprudemment le mot de cabanon, parce que c'est l'impression que j'avais eue tout à coup) dans ce cabanon de livres! " Il a dû mal me comprendre : dans la suite, je me suis souvenu de ce qu'on prétend, que les fous aiment toujours à reprocher leur folie aux autres ; en tout cas, il ne quittait pas mon sabre des yeux et ne tenait plus en place. Là-dessus, je puis dire qu'il m'a fait une sacrée frousse. Comme je le tenais toujours par son veston, le voilà qui tout à coup se redresse, comme s'il devenait trop grand pour son pantalon flottant, et me dit d'une voix qui s'attardait significativement sur chaque mot, comme s'il allait maintenant révéler le secret de ces murs : " Mon général! Vous voulez savoir comment je puis connaître chacun de ces livres? Rien ne m'empêche de vous le dire : c'est parce que je n'en lis aucun! "

" Là, vraiment, c'en était trop! Devant ma stupeur, il a bien voulu s'expliquer. Le secret de tout bon bibliothécaire est de ne jamais lire, de toute la lit-

térature qui lui est confiée, que les titres et la table des matières. " Celui qui met le nez dans le contenu est perdu pour la bibliothèque! m'apprit-il. Jamais il ne pourra avoir une vue d'ensemble! "

" Le souffle coupé, je lui demande : " Ainsi, vous ne lisez jamais un seul de ces livres? "

" — Jamais. A l'exception des catalogues.

" — Mais vous êtes bien docteur, n'est-ce pas? "

" — Je pense bien. Et même privat docent de l'Université pour le bibliothécaire. La science bibliothécaire est une science en soi, m'expliquait-il. Combien croyez-vous qu'il existe de systèmes, mon général, pour ranger et conserver les livres, classer les titres, corriger les fautes d'impression, les indications erronées des pages de titre, etc.? "

" Eh bien! veux-tu que je te le dise? Quand il m'a eu laissé seul, il n'y avait que deux choses que j'aurais aimé faire : ou éclater en sanglots, ou m'allumer une cigarette : et, là où j'étais, je ne pouvais m'accorder ni l'une ni l'autre! Et que penses-tu qu'il soit arrivé? poursuit le général avec ravissement. Comme j'étais là complètement démonté, un vieil employé qui probablement nous avait déjà observés s'approche de moi, commence par traîner les pieds une ou deux fois poliment dans mes parages puis s'arrête, me regarde et se met à parler, d'une voix que la poussière des livres ou le goût des pourboires avait faite toute douceur. " Qu'y a-t-il pour votre service, mon général? " commence-t-il. Je fais un geste de dénégation, mais le vieux insiste : " Nous recevons souvent des messieurs de l'École militaire : que mon général me dise simplement à quel thème il s'intéresse actuellement! Jules César, le prince Eugène, le comte Daun? Ou serait-ce quelque chose de moderne? Le règlement militaire? La discussion du budget? " Crois-moi, ce vieux parlait si sensé-ment, semblait si renseigné sur ce qu'il y a dans les

livres que je lui ai donné un pourboire et demandé comment il s'y prenait. Et que crois-tu qu'il m'ait répondu ? Il continue à me raconter que les élèves de l'École de guerre, quand ils ont un devoir écrit, viennent parfois lui demander des livres ; " quand je les leur apporte, continue-t-il, il arrive qu'ils se plaignent un peu des absurdités qu'on leur fait apprendre, et c'est comme ça que nous nous instruisons petit à petit. Un autre jour, c'est Monsieur le député chargé de rédiger le rapport sur le budget scolaire qui me demande quelles sources le député qui avait rédigé le rapport l'année précédente avait utilisées. Un autre jour c'est Monsieur l'évêque qui, depuis une quinzaine d'années déjà, publie des travaux sur certains coléoptères, ou un de ces messieurs les professeurs de l'Université qui se plaint de demander depuis trois semaines le même livre sans jamais pouvoir l'obtenir : nous voilà pour examiner tous les rayons voisins dans l'éventualité qu'il aurait été mal classé, jusqu'à ce qu'on découvre que le professeur l'a depuis deux ans chez lui et ne l'a jamais rendu. Et voilà bientôt quarante ans que ça dure : on finit par deviner tout seul ce que les gens veulent, et ce qu'ils lisent à cet effet.

« — N'empêche, mon ami, lui dis-je, qu'il n'est pas commode de vous expliquer ce que je cherche à lire ! »

« Et que penses-tu qu'il m'ait répondu ? Il me regarde avec modestie, hoche la tête et dit : " Avec votre permission, mon général, cela peut arriver. Il n'y a pas si longtemps, une dame me parlait qui m'a dit exactement la même chose ; peut-être la connaissez-vous, mon général, cette dame est la femme de M. le sous-secrétaire Puzzi, du ministère des Affaires étrangères. »

« Hein, qu'est-ce que tu en dis ? Je te promets que j'ai accusé le coup ! Et comme le vieux s'en aperçoit, ne faut-il pas qu'il m'amène tous les livres

que Diotime se fait réserver là-bas ! Maintenant, quand je vais à la Bibliothèque, c'est positivement comme un mariage spirituel clandestin : ici ou là, prudemment, je note un signe ou un mot au crayon dans la marge, sachant qu'elle le trouvera un jour prochain sans soupçonner le moins du monde qui s'est ainsi glissé dans ses pensées au moment où elle se demande ce que cela peut vouloir dire ! »

Le général fit une pause radieuse. Mais il ne tarda pas à se ressaisir, une amère gravité envahit son visage, et il poursuivit : « Maintenant, essaie donc, autant que possible, de te concentrer un moment ! j'ai quelque chose à te demander. Nous sommes tous bien convaincus, n'est-ce pas, que notre époque est la plus soucieuse d'ordre qui fût jamais. Il est vrai que j'ai présenté cela un jour à Diotime comme un préjugé, mais c'est un préjugé, bien entendu, que je partage. Or, j'ai été forcé de constater que les seuls êtres qui disposent d'un ordre intellectuel réellement digne de confiance sont les bibliothécaires, et je te demande... Mais non, je ne te le demande pas : nous en avons déjà parlé en son temps, et mes dernières expériences m'ont amené naturellement à y réfléchir encore, de sorte que je te dis, tout simplement, ceci : Imagine que tu bois du schnaps : excellent dans certaines situations. Mais que tu bois encore, et encore, et encore du schnaps : tu me suis ? Tu commences par attraper une cuite, ensuite le delirium tremens, enfin les honneurs militaires, et le curé bredouille quelque chose sur ta tombe à propos du devoir accompli. La chose t'est bien claire ? Bon, si la chose t'est claire (et ce n'est pas bien compliqué), imagine maintenant de l'eau. Et imagine que tu doives en boire toujours davantage : tu finiras par te noyer. Et imagine un type qui mange jusqu'à l'occlusion intestinale ! Et imagine maintenant les remèdes : la quinine, l'arsenic, l'opium. Et pourquoi ? me diras-tu. Patience ! J'en arrive

maintenant, mon vieux, à la plus éminente de mes propositions : imagine l'ordre. Ou plutôt, imagine d'abord une grande idée, puis une plus grande, puis une plus grande encore, et ainsi de suite ; et sur ce modèle, imagine toujours plus l'ordre dans ta tête ! D'abord, c'est aussi plaisant qu'une chambre de vicille demoiselle et aussi net qu'une écurie militaire ; puis grandiose, comme une brigade en formation de bataille ; puis enfin tout à fait fou, comme quand on rentre du mess en pleine nuit et qu'on commande aux étoiles : " Univers, attention : à droite, droite ! " Ou encore, disons, l'ordre est d'abord comme quand une recrue cafouille des jambes et que tu l'aides à marcher au pas ; ensuite, comme quand tu rêves que tu es nommé ministre de la Guerre par-dessus la tête de quelqu'un. Mais imagine-toi maintenant un ordre humain total, universel, en un mot, l'ordre civil parfait : parole d'honneur ! c'est la mort par le froid, la rigidité cadavérique, un paysage lunaire, une épidémie géométrique !

« J'en ai parlé un peu avec mon bibliothécaire. Il m'a suggéré de lire Kant ou quelque chose de ce genre sur les limites des concepts et de la connaissance. Mais je ne veux plus rien lire du tout. Il y a dans mon sentiment quelque chose d'assez comique, comme si je comprenais tout à coup pourquoi nous autres militaires, qui bénéficions du maximum d'ordre, devons en même temps être prêts à donner notre vie à tout instant. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi. D'une manière ou d'une autre, l'ordre se transforme en désir de tuer. Et j'ai bien peur maintenant que ta cousine, avec tous ses efforts, ne finisse par s'attirer des malheurs en un moment où je puis l'aider moins que jamais ! Tu me suis ? Quant à toutes les belles et grandes idées que suscitent l'art et la science, respect pour elles, bien sûr ! Je m'en voudrais d'avoir rien dit là contre ! »

nerjee, dans sa retraite et sa méditation, était donc lui aussi un snob!

Il n'était pas nécessaire de se faire annoncer chez les Bannerjee. Un bruit de pas sur la véranda suffisait à provoquer un choc de glapissements, de cris, de grognements, d'abolements, de la part des pékinois de Mrs. Bannerjee et des innombrables perroquets, aras, perruches, installés dans des cages ou sur des perchoirs le long de la galerie — vacarme qui, comme la peste, gagnait bientôt tous les oiseaux, animaux et enfants, peuplant les arbres, l'enclos et l'enchevêtrement de baraques à l'extrémité des communs. La maison et le jardin de Mr. Bannerjee figuraient les Indes en miniature, surpeuplées, embrouillées, grouillantes de vie bruyante.

Mr. Bannerjee, élégant, net, dans un complet blanc de chez le meilleur tailleur de Saville Row, offrait des cocktails à Edwina, à Miss Mac Daid et au major. Sur un divan, un peu à l'écart, se tenaient Mrs. Bannerjee et sa confidente Miss Murgatroyd. Elles étaient séparées des autres non seulement par la distance, mais comme par une invisible barrière morale, derrière laquelle le coin de la pièce qu'elles occupaient semblait demeuré inviolé et hindou.

Miss Murgatroyd était une maigre vieille fille, au seuil de la quarantaine, assistante bibliothécaire de Mr. Bannerjee. Elle n'appartenait ni à la société hindoue, ni à la société européenne de Ranchipur. Peu attrayante et sans fortune, elle ne s'était jamais mariée. Du reste, seul un Anglo-Hindou comme elle aurait pu l'épouser. Mais les Anglo-Hindous — et parfois elle-même — ne lui inspiraient que mépris. Bien que personne n'ignorât son secret ou qu'on pût le deviner à première vue, et malgré la couleur étrange de ses cheveux, la texture boueuse de sa peau, ses prunelles bleues noyées dans des blancs jaunâtres, ses longues et souples mains hindoues, Miss Murgatroyd traversait la vie en nourrissant l'illusion que nul ne se doutait de son origine. Elle racontait que son père était magistrat

à la présidence de Madras et que ses parents étaient morts lorsqu'elle était enfant. Elle s'habillait toujours à l'euro péenne, ce qui lui allait fort mal et soulignait sa laideur. Vêtue d'un *sari*, elle aurait pu passer pour une Hindoue et présenter un air d'authenticité, et même de dignité. Mais dans ses toilettes occidentales elle paraissait costumée comme pour un bal masqué. Manquant totalement de goût, elle s'affublait toujours de robes qui n'eussent convenu qu'aux blondes les plus pâles et les plus vaporeuses. En ce moment, assise gauchement à côté de la belle et exotique Mrs. Bannerjee, elle portait une toilette de taffetas bleu, ornée de guirlandes et de bouquets de petites fleurs.

Ransome ne la voyait jamais qu'à la bibliothèque et chez les Bannerjee. Apparemment, elle n'avait pas d'autre vie. Timide, effarouchée, rampante, elle éveillait en lui un sentiment de répulsion. Mais ce qui, plus que la vue de Miss Murgatroyd, l'écœurait, c'étaient les préjugés qui avaient faussé son caractère, altéré sa personnalité, comme une maladie déformant lentement un corps destiné à être sain et vigoureux. Elle jouait auprès de la belle Mrs. Bannerjee le rôle d'esclave, faisait ses courses, portait ses paquets, la flattait, ricanait avec elle dans les coins, comme en ce moment, applaudissant avec une satisfaction amère aux sarcasmes dont Mrs. Bannerjee couvrait la plupart de ceux qui l'approchaient. Mrs. Bannerjee la vengeait, en quelque sorte, de l'ostrocisme où la tenaient les Européens comme les Hindous. On eût dit que ce n'était qu'à travers Mrs. Bannerjee qu'elle trouvait assez d'amour-propre pour continuer à vivre.

Mrs. Bannerjee n'éprouvait pas d'affection à l'égard de Miss Murgatroyd, Ransome en était certain; elle devait la trouver utile. De son côté, Miss Murgatroyd aurait jugé la vie insupportable sans les bribes de confidences que lui valaient leurs relations. Depuis le temps qu'il les observait, aux réceptions et aux parties de tennis de Mr. Bannerjee, Ransome en était arrivé à la conclusion que l'orgueilleuse Bengali torturait la

timide Eurasienne. Celle-ci semblait une sorte de bouc émissaire sur lequel Mrs. Bannerjee pouvait assouvir sa haine de tout ce qui était européen. Mais Miss Murgatroyd paraissait supporter ses cruautés, et même s'y complaire. N'était-ce pas la seule chose dans sa vie qui lui donnât une illusion d'importance? Sa vénération pour Mrs. Bannerjee ressemblait à celle de la plus laide des écolières à l'égard de la mieux douée et de la plus belle.

Lorsque Ransome s'approcha du divan, Mrs. Bannerjee leva languissamment les yeux vers lui, mais Miss Murgatroyd se redressa vivement.

« Oh! bonsoir, Mr. Ransome! dit-elle avec effusion. Il y a des siècles que nous ne nous sommes vus. J'espérais beaucoup vous trouver ici ce soir, mais je craignais que vous ne fussiez parti pour les montagnes.

— Je n'y vais plus », répondit Ransome.

Malgré son état d'ébriété, il se sentait repris par la vieille impression de nausée qu'elle éveillait toujours en lui. La vue de Miss Murgatroyd, touchant, exubérante, prétentieuse, l'incitait à mépriser la race humaine tout entière. Elle le faisait songer à ces petits chiens bâtards frétilants qui s'approchent de vous en rampant sur le ventre, à la fois pleins d'amitié et d'une terreur secrète de recevoir des coups. Voulant racheter le cruel ostracisme où la tenaient les snobs, il lui avait toujours témoigné une attention bienveillante, lui parlant tandis que les autres l'ignoraient, se faisant un devoir de prendre congé d'elle quand les autres parlaient sans même jeter un regard dans sa direction. De là, les démonstrations fastidieuses de la vieille fille à son égard. Qu'elle fût Anglo-Hindoue le laissait indifférent, mais, ce qui ne lui était pas égal, c'était le mortel ennui qui émanait d'elle.

Mrs. Bannerjee lui dit bonsoir, puis se remit à mâcher ses feuilles de bétel, comme s'il lui tardait de le voir s'éloigner. Miss Murgatroyd, discrète, continuait à bavarder. Enfin, n'eu pouvant plus, Ransome parla de cocktail et les quitta. Il alla rejoindre Edwina.

un peu à l'écart du cercle, et qui semblait l'attendre.  
« Est-il sage que vous preniez un autre cocktail? dit Edwina.

Un de plus ou un de moins ne fera pas grande différence, répondit-il en souriant.

— Un jour, vous en prendrez juste un de trop et vous tomberez de tout votre long. Peut-être, alors les gens se douteront-ils que vous buvez. En tout cas, je vous saurais gré de faire un effort quand vous me parlez.

— Suis-je aussi ivre que ça? »

Comme il causait avec Edwina, dans le coin, sur le divan, de nouveaux chuchotements et ricanements éclatèrent. Sans doute, Mrs. Bannerjee et Miss Murgatroyd s'entretenaient-elles d'eux; elles devaient connaître l'aventure du boudoir du palais. Il eût été insensé de croire que, vingt-quatre heures après, tout Ranchipur ne la connaissait pas.

Demain, l'autre histoire avec Fern circulerait également, amplifiée jusqu'au mélodrame où il jouerait le rôle de brutal séducteur de Fern Simon. Tout en parlant à Edwina, il songeait : « Fern a raison, peut-être vaut-il mieux que je quitte Ranchipur. »

Et subitement Ranchipur, avec ses bavardages, ses intrigues, ses potins, lui parut insupportable, pire que Grand River au moment où la vie avec Mary était devenue intolérable.

« Comment va votre mari? demanda-t-il à Edwina.

— Pas mieux... il délire. Probablement aurais je dû rester à son chevet, mais le major me l'a défendu. Du reste, je ne peux pas commencer à faire ce genre de choses, surtout si nous sommes forcés de passer des semaines ici. »

L'ivresse aidant, Ransome risqua alors une question qui l'intéressait depuis le début.

« Est-ce que cela vous fait beaucoup de peine?

— D'être forcée de rester ici? répondit-elle. Non, j'en ai pris mon parti. Cela fera quelque chose à racon-



SAROYAN (William).- Marionnettes humaines .- Genève, Paris: Ed. Jeheber,  
1945.

Trad. de " The Human comedy ".

Lionel se tourna vers son ami Ulysse, et l'entoura de ses bras.

— C'est Johnny, dit-il en pleurant à moitié. Johnny Merryweather retourné à son Créateur... Un de mes meilleurs amis... entré dans le repos.

Le corbillard s'éloigna et, peu de temps plus tard, il n'y eut plus personne devant l'église, sauf Lionel et Ulysse. Il semblait à Lionel que c'était mal de quitter l'endroit où il avait appris que le mort, l'homme dans le cercueil, était un homme qu'il avait connu, bien qu'il eût toujours ignoré son nom. A la fin, pourtant, il se dit qu'il ne pouvait rester éternellement devant l'église, malgré ses nombreux achats de maïs à Johnny Merryweather. Enfin, pensant au maïs, et presque le goûtant encore, il se remit en marche avec son ami Ulysse pour se rendre à la bibliothèque publique.

Quand les deux enfants entrèrent dans ce modeste mais impressionnant bâtiment, ils pénétrèrent dans une zone de silence profond et quasi effrayant. Les murs semblaient même être devenus aussi muets que le plancher et les tables, comme si le bâtiment tout entier fût tombé dans un gouffre de silence.

Deux hommes âgés se trouvaient là, lisant les journaux. C'étaient des philosophes de la ville. Il y avait aussi des jeunes gens et des jeunes filles du collège poursuivant quelque étude. Tous se taisaient, car ils recherchaient le savoir. Etant tout proches des livres, les deux enfants tâchèrent de comprendre. Lionel, non content de chuchoter, se mit à marcher sur la pointe des pieds. Lionel chuchotait, car il croyait que cela se faisait par respect pour les livres plutôt que pour les lecteurs. Ulysse le suivit, également sur la pointe des pieds, et ils explorèrent la bibliothèque, découvrant chacun de nombreux trésors : Lionel, les livres ; Ulysse, les personnes. Lionel ne lisait aucun livre et n'était pas venu à la bibliothèque en emprunter pour lui-même, mais il aimait à les voir ainsi... par milliers. Il montra à son ami une longue rangée de volumes sur un rayon et souffla :

— Tous ceux-ci... et ceux-là... En voilà un rouge... Et tous ceux-là... Ici, il y en a un vert... Et tous ceux-ci...

Enfin, Mrs. Gallagher, la vieille bibliothécaire, remarqua les deux enfants et s'approcha d'eux. Elle ne chuchotait pas ; elle parlait à haute voix, comme si elle ne se fût pas trouvée dans une bibliothèque publique. Cela offusqua Lionel, et quelques personnes, tête baissée sur les pages de leur livre, levèrent les yeux.

— Quel livre cherchez-vous donc ? demanda la bibliothécaire.

— Tous, répondit Lionel.

— Tous ? Que veux-tu dire ? Tu ne peux pas emprunter plus de quatre livres avec une carte d'abonnement.

— Je ne veux pas en emprunter un seul, dit Lionel.

— Mais alors, que diable veux-tu faire de ces livres ? demanda la bibliothécaire.

— Je ne veux que les regarder.

— Les regarder ? La bibliothèque n'est pas faite pour cela ! Tu peux les lire, regarder les illustrations, mais pourquoi, je te le demande, désires-tu n'en voir que l'extérieur ?

— Cela me plaît... Est-ce que ce n'est pas permis ?

— Mon Dieu, aucun règlement ne s'y oppose...

La bibliothécaire regarda Ulysse.

— Qui est celui-ci ? demanda-t-elle.

— C'est Ulysse... Il ne sait pas lire.

— Et toi ?

— Moi non plus... et lui non plus. C'est pourquoi nous sommes amis. C'est le seul homme que je connaisse qui ne sache pas lire.

La vieille bibliothécaire regarda un instant les deux amis, et, en elle-même, prononça quelques paroles fort semblables à un délicat juron, car c'était là chose entièrement nouvelle et jamais vue, durant ses longues années d'activité à la bibliothèque publique.

— Bien, dit-elle enfin. Il vaut peut-être mieux que vous ne sachiez pas lire. Moi, je sais lire et j'ai lu bien des livres au cours de soixantes années ; mais je m'aperçois que cela

ne mène vraiment pas à grand'chose. Allez maintenant, et regardez les livres tant qu'il vous plaira.

— Merci, madame, dit Lionel.

Les deux amis pénétrèrent plus avant dans les grands royaumes du mystère et de l'aventure. Lionel indiqua d'autres livres encore à Ulysse.

— Ceux-ci, dit-il, et ceux qui sont là... Et ceux-là... Tous ces livres, Ulysse !

Il s'arrêta un moment pour réfléchir :

— Je me demande ce que tous ces livres racontent...

Il montra un grand espace couvert de livres : cinq rayons surchargés de volumes.

— Tous ceux-ci, que peuvent-ils bien dire ?...

Puis il découvrit un livre dont la très jolie reliure était verte comme de l'herbe fraîche.

— Et celui-ci ! Comme il est joli, Ulysse !

Un peu effrayé de son audace, Lionel prit le volume sur le rayon, le tint un instant dans les mains, puis l'ouvrit.

— Regarde Ulysse ! Un livre ! Tu vois... On en raconte des choses, là-dedans !

Et il lui montra quelques signes imprimés :

— Ça, c'est un A, dit-il. Ici, exactement, c'est un A...

Il y a une autre lettre à côté, mais je ne la connais pas, celle-là... Chaque lettre est différente, Ulysse, et chaque mot aussi est différent...

Il soupira et regarda tous les livres qui l'entouraient.

— Je ne crois pas que j'apprendrai jamais à lire, mais j'aimerais bien savoir ce qu'ils disent tous... Regarde, voilà une image ! C'est une jeune fille... Jolie, n'est-ce pas ?

Il tourna plusieurs pages et dit :

— Tu vois ? Encore des lettres et encore des mots... et comme cela jusqu'à la fin du livre. Ici, c'est une bibliothèque publique, Ulysse. Il y a des livres partout, partout.

Il regarda les pages imprimées avec une sorte de respect, chuchotant comme s'il essayait de lire. Puis il hocha la tête :

— Tu ne peux pas savoir ce que dit un livre si tu ne sais pas lire... Moi, je ne sais pas lire...

Il referma lentement le volume, le remit en place, et les deux amis sortirent ensemble sur la pointe des pieds. Arrivé dehors, Ulysse lança son pied en l'air, parce qu'il était content et qu'il lui semblait avoir appris quelque chose de nouveau.

BORGES (Jorge Luis) .- Fictions.- 1957.

## LA BIBLIOTHÈQUE DE BABEL

*By this art you may contemplate  
the variation of the 23 letters...*

« The Anatomy of Melancholy »,  
part 2, sect. II. mem. IV.

L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades très basses. De chacun de ces hexagones on aperçoit les étages inférieurs et supérieurs, interminablement. La distribution des galeries est invariable. Vingt longues étagères, à raison de cinq par côté, couvrent tous les murs moins deux ; leur hauteur, qui est celle des étages eux-mêmes, ne dépasse guère la taille d'un bibliothécaire normalement constitué. Chacun des pans libres donne sur un couloir étroit, lequel débouche sur une autre galerie, identique à la première et à toutes. A droite et à gauche du couloir, il y a deux cabinets minuscules. L'un permet de dormir debout ; l'autre de satisfaire les besoins fécaux. A proxi-

mité passe l'escalier en colimaçon, qui s'abîme et s'élève à perte de vue. Dans le couloir il y a une glace, qui double fidèlement les apparences. Les hommes en tirent conclusion que la Bibliothèque n'est pas infinie ; si elle l'était réellement, à quoi bon cette duplication illusoire ? Pour ma part, je préfère rêver que ces surfaces polies sont là pour figurer l'infini et pour le promettre... Des sortes de fruits sphériques appelés *lampes* assurent l'éclairage. Au nombre de deux par hexagone et placés transversalement, ces globes émettent une lumière insuffisante, incassante.

Comme tous les hommes de la Bibliothèque, j'ai voyagé dans ma jeunesse ; j'ai effectué des pèlerinages à la recherche d'un livre et peut-être du catalogue des catalogues ; maintenant que mes yeux sont à peine capables de déchiffrer ce que j'écris, je me prépare à mourir à quelques courtes lieues de l'hexagone où je naquis. Mort, il ne manquera pas de mains pieuses pour me jeter par-dessus la balustrade : mon tombeau sera l'air insondable ; mon corps s'enfoncera longuement, se corrompra, se dissoudra dans le vent engendré par la chute, qui est infinie. Car j'affirme que la Bibliothèque est interminable. Pour les idéalistes, les salles hexagonales sont une forme nécessaire de l'espace absolu, ou du moins de notre intuition de l'espace ; ils estiment qu'une salle triangulaire ou pentagonale serait inconcevable. Quant aux mystiques, ils prétendent que l'extase leur révèle une chambre circulaire avec un grand livre également circulaire à dos continu, qui fait le tour complet des murs ; mais leur témoignage est suspect, leurs paroles obscures : ce livre cyclique, c'est Dieu... Qu'il

me suffise, pour le moment, de redire la sentence classique : *la Bibliothèque est une sphère dont le centre véritable est un hexagone quelconque, et dont la circonférence est inaccessible.*

Chacun des murs de chaque hexagone porte cinq étagères ; chaque étagère comprend trente-deux livres, tous de même format ; chaque livre a quatre cent dix pages ; chaque page, quarante lignes, et chaque ligne, environ quatre-vingts caractères noirs. Il y a aussi des lettres sur le dos de chaque livre ; ces lettres n'indiquent ni ne préfigurent ce que diront les pages : incohérence qui, je le sais, a parfois paru mystérieuse. Avant de résumer la solution (dont la découverte, malgré ses tragiques projections, est peut-être le fait capital de l'histoire) je veux rappeler quelques axiomes.

Premier axiome : la Bibliothèque existe *ab aeterno*. De cette vérité dont le corollaire immédiat est l'éternité future du monde, aucun esprit raisonnable ne peut douter. Il se peut que l'homme, que l'imparfait bibliothécaire, soit l'œuvre du hasard ou de démiurges malveillants ; l'univers, avec son élégante provision d'étagères, de tomes énigmatiques, d'infatigables escaliers pour le voyageur et de latrines pour le bibliothécaire assis, ne peut être que l'œuvre d'un dieu. Pour mesurer la distance qui sépare le divin de l'humain, il suffit de comparer ces symboles frustes et vacillants que ma faillible main va griffonnant sur la couverture d'un livre, avec les lettres organiques de l'intérieur : ponctuelles, délicates, d'un noir profond, inimitablement symétriques.

Deuxième axiome : *le nombre des symboles*

orthographiques est vingt-cinq<sup>1</sup>. Ce fut cette observation qui permit, il y a quelque trois cents ans, de formuler une théorie générale de la Bibliothèque, et de résoudre de façon satisfaisante le problème que nulle conjecture n'avait pu déchiffrer : la nature informe et chaotique de presque tous les livres. L'un de ceux-ci, que mon père découvrit dans un hexagone du circuit quinze quatre-vingt-quatorze, comprenait les seules lettres M C V perversement répétées de la première ligne à la dernière. Un autre (très consulté dans ma zone) est un pur labyrinthe de lettres, mais à l'avant-dernière page on trouve cette phrase : *O temps tes pyramides*. Il n'est plus permis de l'ignorer : pour une ligne raisonnable, pour un renseignement exact, il y a des lieues et des lieues de cacophonies insensées, de galimatias et d'incohérences. (Je connais un district barbare où les bibliothécaires répudient comme superstitieuse et vaine l'habitude de chercher aux livres un sens quelconque, et la comparent à celle d'interroger les rêves ou les lignes chaotiques de la main... Ils admettent que les inventeurs de l'écriture ont imité les vingt-cinq symboles naturels, mais ils soutiennent que cette application est occasionnelle et que les livres ne veulent rien dire par eux-mêmes. Cette opinion, nous le verrons, n'est pas absolument fallacieuse.)

Pendant longtemps l'on crut que ces livres impénétrables répondaient à des idiomes oubliés ou reculés. Il est vrai que les hommes les plus

1. Le manuscrit original du présent texte ne contient ni chiffres ni majuscules. La ponctuation a été limitée à la virgule et au point. Ces deux signes, l'espace et les vingt-deux lettres de l'alphabet sont les vingt-cinq symboles suffisants énumérés par l'inconnu. (Note de l'éditeur.)

anciens, les premiers bibliothécaires, se servaient d'une langue toute différente de celle que nous parlons maintenant ; il est vrai que quelques dizaines de milles à droite la langue devient dialectale, et quatre-vingt-dix étages plus haut, incompréhensible. Tout cela, je le répète, est exact, mais quatre cent dix pages d'inaltérables M C V ne pouvaient correspondre à aucune langue, quelque dialectale ou rudimentaire qu'elle fût. D'autres insinuèrent que chaque lettre pouvait influencer sur la suivante et que la valeur de M C V à la troisième ligne de la page 71 n'était pas celle de ce groupe à telle autre ligne d'une autre page : mais cette vague proposition ne prospéra point. D'autres envisagèrent qu'il s'agit de cryptographies ; c'est cette hypothèse qui a fini par prévaloir et par être universellement acceptée, bien que dans un sens différent du primitif.

Il y a cinq cents ans, le chef d'un hexagone supérieur<sup>1</sup> mit la main sur un livre aussi confus que les autres, mais qui avait deux pages, ou peu s'en faut, de lignes homogènes et vraisemblablement lisibles. Il montra sa trouvaille à un déchiffreur ambulancier, qui lui dit qu'elles étaient rédigées en portugais ; d'autres prétendirent que c'était du yiddish. Moins d'un siècle plus tard, l'idiome exact était établi : il s'agissait d'un dialecte lituanien du guarani, avec des inflexions d'arabe classique. Le contenu fut également déchiffré : c'étaient des notions d'analyse combinatoire, illustrées par des exemples de variables

1. Anciennement, il y avait un homme tous les trois hexagones. Le suicide et les maladies pulmonaires ont détruit cette proportion. Souvenir d'une indicible mélancolie : il m'est arrivé de voyager des nuits et des nuits à travers couloirs et escaliers polis sans rencontrer un seul bibliothécaire.

à répétition constante. Ces exemples permirent à un bibliothécaire de génie de découvrir la loi fondamentale de la Bibliothèque. Ce penseur observa que tous les livres, quelque divers qu'ils soient, comportent des éléments égaux : l'espace, le point, la virgule, les vingt-deux lettres de l'alphabet. Il fit également état d'un fait que tous les voyageurs ont confirmé : *il n'y a pas, dans la vaste Bibliothèque, deux livres identiques*. De ces prémisses incontrovertibles il déduisit que la Bibliothèque est totale, et que ses étagères contiennent toutes les combinaisons possibles des vingt et quelques symboles orthographiques (nombre, quoique très vaste, non infini), c'est-à-dire tout ce qu'il est possible d'exprimer, dans toutes les langues. Tout : l'histoire minutieuse de l'avenir, les autobiographies des archanges, le catalogue fidèle de la Bibliothèque, des milliers et des milliers de catalogues mensongers, la démonstration de la fausseté de ces catalogues, la démonstration de la fausseté du catalogue véritable, l'évangile gnostique de Basilide, le commentaire de cet évangile, le commentaire du commentaire de cet évangile, le récit véridique de ta mort, la traduction de chaque livre en toutes les langues, les interpolations de chaque livre dans tous les livres.

Quand on proclama que la Bibliothèque comprenait tous les livres, la première réaction fut un bonheur extravagant. Tous les hommes se sentirent maîtres d'un trésor intact et secret. Il n'y avait pas de problème personnel ou mondial dont l'éloquente solution n'existât quelque part : dans quelque hexagone. L'univers se trouvait justifié, l'univers avait brusquement conquis les dimensions illimitées de l'espérance. En ce temps-là, il fut beaucoup parlé des Justifications : livres d'apologie

et de prophétie qui justifiaient à jamais les actes de chaque homme et réservaient à son avenir de prodigieux secrets. Des milliers d'impatients abandonnèrent le doux hexagone natal et se ruèrent à l'assaut des escaliers, poussés par l'illusoire dessein de trouver leur Justification. Ces pèlerins se disputaient dans les étroits couloirs, proféraient d'obscures malédictions, s'étranglaient l'un l'autre dans les escaliers divins, jetaient au fond des tunnels les livres trompeurs, périssaient précipités par les hommes des régions reculées. D'autres perdirent la raison... Il n'est pas niable que les Justifications existent (j'en connais moi-même deux qui concernent des personnages futurs, des personnages point imaginaires peut-être), mais les chercheurs ne s'avisèrent pas que la probabilité pour un homme de trouver la sienne, ou même quelque perfide variante de la sienne, approche de zéro.

On espérait aussi, vers la même époque, l'éclaircissement des mystères fondamentaux de l'humanité : l'origine de la Bibliothèque et du Temps. Il n'est pas invraisemblable que ces graves mystères puissent s'expliquer à l'aide des seuls mots humains : si la langue des philosophes ne suffit pas, la multiforme Bibliothèque aura produit la langue inouïe qu'il y faut, avec les vocabulaires et les grammaires de cette langue. Voilà déjà quatre siècles que les hommes, dans cet espoir, fatiguent les hexagones... Il y a des chercheurs officiels, des *inquisiteurs*. Je les ai vus dans l'exercice de leur fonction : ils arrivent toujours harassés ; ils parlent d'un escalier sans marches qui manqua leur rompre le cou, ils parlent de galeries et de couloirs avec le bibliothécaire ; parfois, ils prennent le livre le plus proche et le par-

courent, en quête de mots infâmes. Visiblement, aucun d'eux n'espère rien découvrir.

À l'espoir éperdu succéda, comme il est naturel, une dépression excessive. La certitude que quelque étagère de quelque hexagone enfermaît des livres précieux, et que ces livres précieux étaient inaccessibles, sembla presque intolérable. Une secte blasphématoire proposa d'interrompre les recherches et de mêler lettres et symboles jusqu'à ce qu'on parvint à reconstruire, moyennant une faveur imprévue du hasard, ces livres canoniques. Les autorités se virent obligées à promulguer des ordres sévères. La secte disparut; mais dans mon enfance j'ai vu de vieux hommes qui longuement se cachaient dans les latrines avec de petits disques de métal au fond d'un cornet prohibé, et qui faiblement singeaient le divin désordre.

D'autres, en revanche, estimèrent que l'essentiel était d'éliminer les œuvres inutiles. Ils envahissaient les hexagones, exhibant des permis quelquefois authentiques, feuilletaient avec ennui un volume et condamnaient des étagères entières; c'est à leur fureur hygiénique, ascétique, que l'on doit la perte insensée de millions de volumes. Leur nom est explicablement exécré, mais ceux qui pleurent sur les « trésors » anéantis par leur frénésie négligent deux faits notoires. En premier lieu, la Bibliothèque est si énorme que toute mutilation d'origine humaine ne saurait être qu'infinitésimale. En second lieu, si chaque exemplaire est unique et irremplaçable, il y a toujours, la Bibliothèque étant totale, plusieurs centaines de milliers de fac-similés presque parfaits qui ne diffèrent du livre correct que par une lettre ou par une virgule. Contre l'opinion géné-

rale, je me permets de supposer que les conséquences des déprédations commises par les Purificateurs ont été exagérées par l'horreur qu'avait soulevée leur fanatisme. Ils étaient habités par le délire de conquérir les livres chimériques de l'*Hexagone Cramoisi*: livres de format réduit, tout-puissants, illustrés et magiques.

Une autre superstition de ces âges est arrivée jusqu'à nous: celle de l'Homme du Livre. Sur quelque étagère de quelque hexagone, raisonnait-on, il doit exister un livre qui est la clef et le résumé parfait *de tous les autres*: il y a un bibliothécaire qui a pris connaissance de ce livre et qui est semblable à un dieu. Dans la langue de cette zone persistent encore des traces du culte voué à ce lointain fonctionnaire. Beaucoup de pèlerinages s'organisèrent à sa recherche, qui un siècle durant battirent vainement les plus divers horizons. Comment localiser le vénérable et secret hexagone qui l'abritait? Une méthode rétrograde fut proposée: pour localiser le livre A, on consulterait au préalable le livre B qui indiquerait la place de A; pour localiser le livre B, on consulterait au préalable le livre C, et ainsi jusqu'à l'infini... C'est en de semblables aventures que j'ai moi-même prodigué mes forces, usé mes ans. Il est certain que dans quelque étagère de l'univers ce livre total doit exister<sup>1</sup>; je supplie les dieux ignorés qu'un homme — ne fût-ce qu'un seul, il y a des milliers d'années! — l'ait eu entre les

1. Je le répète: il suffit qu'un livre soit concevable pour qu'il existe. Ce qui est impossible est seul exclu. Par exemple: aucun livre n'est aussi une échelle, bien que sans doute il y ait des livres qui discutent, qui nient et qui démontrent cette possibilité, et d'autres dont la structure a quelque rapport avec celle d'une échelle.



mains, l'ait lu. Si l'honneur, la sagesse et la joie ne sont pas pour moi, qu'ils soient pour d'autres. Que le ciel existe, même si ma place est l'enfer. Que je sois outragé et anéanti, pourvu qu'en un être, en un instant, Ton énorme Bibliothèque se justifie.

Les impies affirment que le non-sens est la règle dans la Bibliothèque et que les passages raisonnables, ou seulement de la plus humble cohérence, constituent une exception quasi miraculeuse. Ils parlent, je le sais, de « cette fiévreuse Bibliothèque dont les hasardeux volumes courent le risque incessant de se muer en d'autres et qui affirment, nient et confondent tout comme une divinité délirante ». Ces paroles, qui non seulement dénoncent le désordre mais encore l'illustrent, prouvent notoirement un goût détestable et une ignorance sans remède. En effet, la Bibliothèque comporte toutes les structures verbales, toutes les variations que permettent les vingt-cinq symboles orthographiques, mais point un seul non-sens absolu. Rien ne sert d'observer que les meilleurs volumes parmi les nombreux hexagones que j'administre ont pour titre *Tonnerre coiffé*, *La Crampe de plâtre*, et *Axaxaxas mlö*. Ces propositions, incohérentes à première vue, sont indubitablement susceptibles d'une justification cryptographique ou allégorique; pareille justification est verbale et, *ex hypothesi*, figure d'avance dans la Bibliothèque. Je ne puis combiner une série quelconque de caractères, par exemple

*dhcmrlchtdj*

que la divine Bibliothèque n'ait déjà prévue, et qui dans quelqu'une de ses langues secrètes ne renferme une signification terrible. Personne ne

peut articuler une syllabe qui ne soit pleine de tendresses et de terrecurs, qui ne soit quelque part le nom puissant d'un dieu. Parler, c'est tomber dans la tautologie. Cette inutile et proluxe épître que j'écris existe déjà dans l'un des trente volumes des cinq étagères de l'un des innombrables hexagones — et sa réfutation aussi. (Un nombre *n* de langages possibles se sert du même vocabulaire; dans tel ou tel lexique, le symbole *Bibliothèque* recevra la définition correcte *système universel et permanent de galeries hexagonales*, mais *Bibliothèque* signifiera *pain* ou *pyramide*, ou toute autre chose, les sept mots de la définition ayant un autre sens.) Toi, qui me lis, es-tu sûr de comprendre ma langue ?

L'écriture méthodique me distrait heureusement de la présente condition des hommes. La certitude que tout est écrit nous annule ou fait de nous des fantômes... Je connais des districts où les jeunes gens se prosternent devant les livres et posent sur leurs pages de barbares baisers, sans être capables d'en déchiffrer une seule lettre. Les épidémies, les discordes hérétiques, les pèlerinages qui dégénèrent inévitablement en brigandage, ont décimé la population. Je crois avoir mentionné les suicides, chaque année plus fréquents. Peut-être suis-je égaré par la vieillesse et la crainte, mais je soupçonne que l'espèce humaine — la seule qui soit — est près de s'éteindre, tandis que la Bibliothèque se perpétuera : éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète.

Je viens d'écrire *infinie*. Je n'ai pas intercalé cet adjectif par entraînement rhétorique; je dis qu'il n'est pas illogique de penser que le monde

est infini. Le juger limité, c'est postuler qu'en quelque endroit reculé les couloirs, les escaliers, les hexagones peuvent disparaître — ce qui est inconcevable, absurde. L'imaginer sans limite, c'est oublier que n'est point sans limite le nombre de livres possibles. Antique problème où j'insinue cette solution : *la Bibliothèque est illimitée et périodique*. S'il y avait un voyageur éternel pour la traverser dans un sens quelconque, les siècles finiraient par lui apprendre que les mêmes volumes se répètent toujours dans le même désordre — qui, répété, deviendrait un ordre : l'Ordre. Ma solitude se console à cet élégant espoir<sup>1</sup>.

1941, Mar del Plata.

*Traduction Ibarra.*

1. Letizia Alvarez de Toledo a observé que cette vaste Bibliothèque était inutile : il suffirait en dernier ressort d'un seul volume, de format ordinaire, imprimé en corps neuf ou en corps dix, et comprenant un nombre infini de feuilles indéfiniment minces. (Cavalieri, au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, voyait dans tout corps solide la superposition d'un nombre infini de plans.) Le maniement de ce soyeux vade-mecum ne serait pas aisé : chaque feuille apparente se dédoublerait en d'autres; l'inconcevable page centrale n'aurait pas d'envers.

## Du print ou

ils se tenaient. la bibliothèque était une éclatante tache vermillon; les étages supérieurs avaient une nuance pourpre. A mesure qu'ils s'approchaient, celle-ci gagnait vers le bas.

— C'est horrible! s'exclama Rik avec une soudaine véhémence.

Terens lui décocha un regard surpris. Il s'était habitué à ce genre de décor sur Sark mais lui aussi trouvait le bariolage criard de la Cité Haute assez vulgaire. Il est vrai qu'elle était plus sarkite que Sark elle-même. Sur Sark, les gens n'étaient pas tous des aristocrates. Il existait même des Sarkites pauvres; certains avaient une vie à peine plus large que celle du Florinien moyen. Seulement, la Cité Haute était réservée à la pointe extrême de la pyramide. La bibliothèque en était la preuve.

Elle était plus vaste que la plupart des bibliothèques de Sark, beaucoup plus que ne l'exigeaient les besoins de la Cité Haute : tels étaient les avantages de la main-d'œuvre à bon marché. Terens s'arrêta devant la rampe incurvée qui menait à l'entrée principale. Le motif coloré qui la décorait donnait une illusion de marches — ce qui déconcerta quelque peu Rik qui trébucha — mais cela conférait à l'édifice la touche d'archaïsme indispensable qu'affec- taient traditionnellement les bâtiments académiques.

Le hall, immense et froid, était désert. Derrière le bureau qui en constituait tout l'ameublement, la bibliothécaire avait l'air d'un pois ridé dans une gousse distendue. Elle leva la tête et faillit bondir sur ses pieds.

— Je suis un Prud'homme jouissant de prérogatives spéciales, s'empressa de déclarer Terens. Cet indigène est sous ma responsabilité.

Il s'avança, ses papiers à la main.

La bibliothécaire se rassit, la mine revêche. Elle saisit un petit disque de métal argenté et le lança à Terens qui

y appuya son pouce droit. Elle glissa alors l'objet dans une fente. Une lueur violette scintilla brièvement.

— Salle 242, annonça-t-elle.

— Je vous remercie.

Les cabines du second étage avaient le glacial anonymat de maillons juxtaposés en une chaîne sans fin. Certaines d'entre elles étaient occupées : leurs portes de glas- site étaient comme couvertes d'une couche de givre opa- que. La plupart étaient cependant libres.

— Deux cent quarante-deux, fit Rik d'une voix qui chevrotait.

— Qu'avez-vous, Rik?

— Je ne sais pas. Je me sens très excité.

— Etes-vous déjà entré dans une bibliothèque?

— Je ne sais pas.

Terens appuya le pouce sur le rond d'aluminium qui, quelques instants plus tôt, avait été sensibilisé à son empreinte digitale. La porte transparente s'ouvrit. Quand les deux hommes furent entrés, elle se referma silencieusement et devint opaque. On eût dit que, derrière, quelqu'un avait tiré un rideau.

Ils se trouvaient dans une pièce carrée de deux mètres de côté, sans fenêtre, ni ornements, baignée d'une lumière diffuse émanant du plafond. L'aération était assurée par une ventilation d'air forcée. Le mobilier se limitait à un bureau courant d'un mur à l'autre et à un banc capitonné. Trois « lecteurs » étaient posés sur ce bureau, leur écran laiteux incliné selon un angle de trente degrés. Une série de boutons complétait ce dispositif.

— Savez-vous ce que c'est?

Terens s'assit et posa sa main lisse et dodue sur l'un des lecteurs.

Rik s'assit à son tour.

— Des livres? demanda-t-il avec curiosité.  
 Terens fit la moue.

— Comme nous sommes dans une bibliothèque, c'était facile à deviner et cela ne nous avance guère. Savez-vous comment fonctionne un lecteur?

— Non... Je ne crois pas, Prud'homme.

— Vous êtes sûr? Réfléchissez un peu.  
 Rik essaya vaillamment.

— Non, Prud'homme. Je regrette...

— Eh bien, je vais vous montrer. Regardez! D'abord, vous avez là un bouton portant le mot « catalogue » où sont inscrites les lettres de l'alphabet. Comme nous voulons d'abord consulter l'encyclopédie, nous allons placer le cran sur la lettre E et abaisser le levier.

Il joignit le geste à la parole. Plusieurs choses se produisirent alors. Des caractères se formèrent sur le voyant, noirs sur fond jaune, tandis que la lumière qui tombait du plafond s'estompait. Un panneau jaillit comme une langue devant chacun des lecteurs: le centre en était matérialisé par un faisceau ponctuel.

Terens manœuvra une manette et ces panneaux rentrèrent tous les trois dans leur logement. « Nous ne prendrons pas de notes, dit le Prud'homme. Maintenant, poursuivit-il, nous pouvons explorer la liste des E grâce à cet autre bouton. »

Une série de fiches classées par ordre alphabétique portant le titre des ouvrages, le nom de l'auteur et un numéro d'ordre se déroula pour s'immobiliser à l'article « Encyclopédie ». Il y avait un grand nombre de tomes.

— On forme la combinaison de chiffres et de lettres correspondant au livre désiré au moyen de ces petites touches et le volume apparaît sur l'écran, dit tout à coup Rik.

Terens le dévisagea.

— Comment le savez-vous? Vous vous le rappelez?

— Peut-être. Je n'en suis pas certain. Cela me semble être ce qu'il faut faire.

— Déduction judicieuse!

Terens forma la combinaison. Le voyant s'obscurcit un instant. Quand son éclairage eut repris son intensité normale, il portait cette indication : « Encyclopédie de Sark. Volume 54. Matière traitée : Sol. »

— Ecoutez-moi, Rik, fit alors le Prud'homme. Je ne veux pas que vous ayez d'idées préconçues. Aussi, je ne vous dirai pas ce que j'ai en tête. Vous allez simplement parcourir ce livre. Si quelque chose vous semble familier, vous vous arrêterez. Vous m'avez compris?

— Oui.

— Bien. Allons-y. Prenez tout votre temps.

Les minutes succédèrent aux minutes. Soudain, Rik émit une sorte de hoquet et il tourna le bouton en arrière.

Quand sa main se fut immobilisée, Terens jeta un coup d'œil sur le titre retenu et il eut un air satisfait.

— Vous vous rappelez, maintenant? Ce n'est pas une supposition? Vous vous rappelez?

Rik hocha énergiquement la tête.

— Cela m'est revenu, Prud'homme. D'un seul coup. C'était l'article relatif à l'analyse spatiale.

— Je sais ce qu'il y a là-dedans, continua Rik. Vous allez voir... vous allez voir.

Il haletait et Terens était presque aussi excité que lui.

— Tenez, ça, c'est le couplet inévitable.

Il se mit à lire à haute voix sur un débit haché mais avec trop de facilité pour que cela puisse s'expliquer par les leçons de lecture embryonnaires de Valona :

« Il n'est pas surprenant que le spatio-analyste soit un individu introverti et, assez souvent, inadapté. Consacrer la majeure partie de sa vie d'adulte à explorer dans la

solitude le vide terrifiant qui s'étend entre les étoiles, c'est plus qu'on ne saurait demander à un individu entièrement normal. Peut-être est-ce un peu pour cela que l'Institut d'Analyse Spatiale a adopté comme slogan officiel cette formule qui ne laisse pas d'être paradoxale : « Nous Analysons le Vide. »

Ce fut presque sur un cri que Rik termina.

— Comprenez-vous ce que vous avez lu? s'enquit Terens.

Une lueur ardente dansait dans les yeux de son compagnon.

— Ils disent : « Nous analysons le Vide. » C'est ce que je me suis rappelé. C'était mon travail.

— Vous étiez spatio-analyste?

— Oui, dit Rik, un ton plus bas. J'ai mal à la tête.

— Parce que vous vous rappelez?

— Je suppose. — Il leva les yeux, le front plissé. — Il faut que je me rappelle mieux. Il y a un danger. Un danger épouvantable! Mais je ne sais pas quoi faire.

— La bibliothèque est à notre disposition, Rik. — Terens l'observait avec attention. Il pesait ses mots. — Feuilletez vous-même le catalogue et examinez quelques articles sur l'analyse spatiale. Nous verrons où cela vous mènera.

Rik se pencha sur le lecteur. Il tremblait visiblement. Terens se poussa pour lui faire de la place.

— Que pensez-vous du *Traité de la Pratique Spatio-Analytique* de Wrijt, Prud'homme? Cela vous paraît-il intéressant?

— Faites votre choix vous-même.

Rik forma la combinaison. Une phrase apparut sur le voyant : « Veuillez consulter la préposée pour l'ouvrage en référence. »

Terens se hâta d'annuler la demande.

— Mieux vaut essayer avec un autre livre. Rik.

— Mais...

L'amnésique hésita, puis obéit. Cette fois, il sélectionna *La Composition de l'Espace* d'Enning.

A nouveau, il fut prié de s'adresser au bureau. Terens poussa un juron et éteignit l'écran.

— Que se passe-t-il, Prud'homme?

— Rien, rien! Ne vous affolez pas, Rik. Mais je ne comprends pas très bien...

A côté du lecteur se trouvait un petit haut-parleur dissimulé derrière une grille. La voix sèche de la bibliothécaire en sortit, et les deux hommes se pétrifièrent :

— Cabine 242! Y a-t-il quelqu'un dans la cabine 242?

— Que voulez-vous? demanda Terens, la gorge sèche.

— Quel est l'ouvrage que vous désirez?

— Nous ne voulons rien, merci. Nous essayons simplement le lecteur.

Il y eut un silence comme si quelqu'un d'invisible commentait la réponse, puis la voix retentit à nouveau, plus sèche encore :

— Selon l'enregistrement, vous avez demandé communication du *Traité de Pratique Spatio-Analytique* de Wrijt et de *La Composition de l'Espace* d'Enning. Est-ce exact?

— Nous avons formé des combinaisons prises au hasard dans le catalogue, expliqua Terens.

Mais, inexorable, la voix insista :

— Puis-je savoir la raison pour laquelle vous voulez voir ces ouvrages?

— Je vous répète que nous ne voulons pas... Vous, restez tranquille!

Ces derniers mots, prononcés avec colère, s'adressaient à Rik qui commençait à geindre.

Après une nouvelle pause, la bibliothécaire reprit :

— Si vous voulez bien passer au bureau, vous pour-

rez avoir accès à ces livres. Ils sont sur une liste réservée et il faut remplir une demande spéciale pour les avoir en lecture.

Terens fit signe à Rik.

— Venez!

— Nous avons peut-être enfreint le règlement, chevrota l'amnésique.

— C'est stupide. Partons!

— Nous ne ferons pas la demande?

— Non. Nous reviendrons un autre jour.

Terens prit la direction de la sortie, obligeant Rik à presser le pas. Ils atteignirent le hall et la bibliothécaire leva les yeux.

— Eh, vous! s'écria-t-elle en quittant sa chaise et en contournant son bureau. Attendez! Un instant!

Ils ne s'arrêtèrent pas.

Où plus exactement, ils ne s'arrêtèrent qu'au moment où ils se trouvèrent face à face avec un patrouilleur.

La bibliothécaire les rejoignit, quelque peu essoufflée.

— Vous êtes le 242, n'est-ce pas?

— Pourquoi nous empêchez-vous de passer? s'écria Terens.

— Vous avez demandé certains livres. Nous serions ravis de les mettre à votre disposition.

— Il est trop tard. Ce sera pour une autre fois. Je vous ai dit et redit que je ne veux pas ces ouvrages. Je reviendrai demain.

— La règle de cet établissement est de donner constamment satisfaction à l'usager, répliqua la bibliothécaire d'un ton compassé. Les livres en question vont vous être apportés sur-le-champ.

Ses pommettes étaient rouges. Elle fit demi-tour et s'en-

gouffra en hâte dans une petite porte qui s'était ouverte à son approche.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, chaf... com-  
mença Terens.

Mais le patrouilleur leva sa cravache neuronique. Moyennement longue et lestée, celle-ci faisait une excellente matraque; à distance, ses effets étaient paralysants.

— Allons, mon gars, fit-il, asseyez-vous donc gentiment en attendant que la dame revienne. Faut être poli...

Le patrouilleur n'était plus jeune et il avait perdu sa sveltesse. Il ne devait pas être loin de l'âge de la retraite et il finissait probablement son temps en père painard comme gardien à la bibliothèque. Mais il était armé et il y avait dans sa jovialité quelque chose qui sonnait faux.

Terens avait le front moite et il sentait la sueur ruisseler le long de son échine. Il avait sous-estimé les risques. Il avait eu trop confiance dans son analyse de la situation. Maintenant, il était coincé. Il n'aurait pas dû agir de façon aussi téméraire. Tout cela parce qu'il avait eu envie de pénétrer dans la Cité Haute, de déambuler dans les couloirs de la bibliothèque comme un vrai Sarkite...

Acculé au désespoir, il songea à se jeter sur le patrouilleur. Mais il n'eut pas à le faire.

Quelque chose bougea soudain à la vitesse de l'éclair.

Le patrouilleur se retourna une fraction de seconde trop tard. L'âge le trahit, et ses réactions furent trop lentes.

La cravache neuronique lui fut arrachée des mains et, avant qu'il ait eu le temps d'achever son cri, l'arme entra en contact avec sa tempe. Il s'écroula.

Rik poussa un hurlement de joie tandis que Terens s'exclamait :

— Valona! Par tous les diable de Sark, Valona!

et, sans respirer, se jeta dans le cornet d'une bouteille de bière brune. Il se leva et, toutes veinules déployées, s'approcha d'eux, louvoyant.

— J'suis adjudant-chef, dit-il, j'ai fait l'Indo et toi ?

— Réformé, répondit Raner, je faisais pipi au lit.

L'haleine d'alcool pur courba les geraniums sur le rebord de la fenêtre. Les yeux globuleux fixèrent, incrédules, le civil.

T'as jamais porté l'uniforme ?

— Non.

Le sous-off se redressa violemment et se cramponna à la table ; voix pâteuse mais définitive.

— Alors t'es pas un homme.

— Non, dit Raner, c'est ça qui me mine.

Ils sortirent de l'Artilleur Joyeux et s'enfoncèrent dans les rues vides.

Ces rues-là ne devaient avoir jamais servi à personne. Elles avaient vieilli, les angles des trottoirs et des pavés s'étaient apaisés en courbes douces, et les maisons s'étaient tassées comme des vertèbres usées. Parfois, un rideau fané se soulevait à leur passage et un vieux visage apparaissait, visage sur fond de tentures passées et de photographies en pied dans de lourds cadres à volutes.

À l'angle de la rue Hermine-Bonadieu (bienfaitrice 1827-1893) et de l'avenue Victor-Charles-Louis (homme de sciences 1871-1912), se trouvait un porche en faux dorique et, le porche franchi, ils se trouvèrent dans le jardin d'un hôtel particulier assez délabré.

Ils passèrent devant 4 roses et 2 Vénus aussi poussiéreuses les unes que les autres et poussèrent une porte sur laquelle une pancarte aux lettres éteintes annonçait « Bibliothèque Municipale ».

Les 4 murs étaient couverts de livres reliés en noir, tous marqués d'un numéro à la peinture blanche. C'était à dégoûter de la lecture dix générations à la file.

Une longue table au centre était surchargée de revues dépareillées aux couvertures sévères.

Silence épiscopal.

Les vagues bruyantes du monde s'arrêtaient à la porte du sanctuaire désert. Laurence toussota et, répercuté par les murs, son rachement de gorge roula comme un grondement de grandes orgues.

Le vacarme déclenché dans ce havre de culture fit apparaître Sébastien Bonadieu, fils d'Hermine Bonadieu (bienfaitrice 1827-1893).

Il émergea de derrière une rangée d'in-folio et s'inclina vers les visiteurs, un air d'intense stupéfaction sur le visage, qu'il expliqua par la suite en révélant que c'était la première fois en 7 ans qu'il voyait entrer des personnes autres que la chaisière de Saint-Rémi, Monsieur Camisot l'instituteur en retraite et Madame Vergougnon, la présidente de « Culture et Spiritualité », revue biannuelle vendue par souscription dans le département, pour l'épanouissement et la réalisation de la personne humaine. Laurence et Raner contemplèrent Bonadieu.

Il était si petit qu'il était difficile à contempler et, même lorsqu'il était très éloigné, on ne voyait que le dessus de son crâne plat... La voix frêle chevrotait et Laurence, apitoyée, se laissa mener dans le réduit où il travaillait.

Sébastien se gratta la trompe et leur montra ses travaux en cours : 3 pleines corbeilles de feuilles jaunes pâle remplies d'une écriture tassée et violette.

« Suggestions pour les catalogues différents des différents catalogues », j'ai peur que le titre soit un peu audacieux mais le sujet m'y autorise.

Il grimpa sur sa chaise et, balançant gaiement les jambes dans le vide, les invita à s'asseoir. Son regard exprimait le ravissement le plus complet.

— Je suis si heureux d'avoir des visites, cette petite ville est si vide vous savez, les jeunes ne viennent plus ici, ils ont bien autre chose à faire : les vélocipèdes, le cinématographe, la vie moderne quoi, pourtant...

Petit rire sans joie et geste embrassant la nécropole.

... il y en a, ici, des choses passionnantes. Les choses de la pensée de l'esprit.

Grattage de trompe.

Mais l'esprit voyez-vous, l'esprit... Ils ne le meublent plus, or, je vous le demande, qu'est-ce qu'une pièce sans meubles ? Rien n'est-ce pas ? Vous êtes bien d'accord avec moi ? Eh bien, qu'est-ce qu'un esprit sans idées ? Rien non plus. Eh bien voyez-vous, les idées, elles sont-là, dans ces livres qui nous entourent, et ces livres, ils ne les ouvrent pas... Alors, que voulez-vous, bien sûr...

Le regard dériva et se fixa sur les plus hautes rangées des mortuaires in-quarto.

— Mais je bavarde, je bavarde, et je ne vous demande pas si vous êtes venus chercher un ouvrage particulier que je serai heureux de vous indiquer, et vraiment...

Raner se pencha vers le petit homme.

— Je cherche un livre en effet, mais peut-être êtes-vous à même de me donner un renseignement.

Bonadieu se reangorgea et son nez disparut dans l'échancrure de son col dur.

— Si je puis, ce sera avec plaisir bien évidemment, mais quel sujet...

Voilà, dit Raner, je suis historien...

Le petit homme plongeait pour s'incliner et ses

oreilles rougeoyèrent, exprimant la plus totale admiration.

— ... et je voudrais avoir des éclaircissements sur les origines et la signification d'une pierre sculptée se trouvant à l'entrée du château de...

— Stop.

Les menottes plissées s'étaient levées et le sourire était radieux. Le bibliothécaire se trémoussa.

— Vous ne pouvez pas mieux tomber, je dois le dire, je crois être un des rares hommes à connaître encore la signification de ces armoiries, car c'est bien d'armoiries qu'il s'agit.

Il ramena ses mains l'une contre l'autre, joignit l'extrémité de ses doigts, ferma les yeux et commença.

Un clairon résonna faiblement dans la caserne proche.

— Au début du *xiv<sup>e</sup>* siècle, le château fut agrandi par celui de ses maîtres qui le marqua le plus de son empreinte, Rolland de Folleron. C'est lui qui fit construire la chapelle dont, aujourd'hui, il ne reste rien, et sur l'emplacement de laquelle s'élève l'asile actuel.

Pose. Sébastien Bonadieu croise ses jambes, dévoilant le haut de ses bottines taille garçonnet.

C'était un homme très puissant, un guerrier. Il se maria trois fois mais n'eut d'enfant que sur la fin de sa vie, un garçon qui se prénomma Charles. Très vite, ce Charles se signala par sa cruauté : des chroniqueurs de l'époque lui attribuent des meurtres, des meurtres de saintes personnes, mais cela n'est-il pas trop brutal pour la demoiselle ?

— Je m'accroche, dit Laurence, mais continuez, c'est fascinant.

— Charles de Folleron se lança dans une politique de conquête, mais moins soldat que son père, il

essuya des revers et, obligé de se réfugier dans son château, la légende veut qu'il y devint fou.

La lumière baissait au-dehors, on ne distinguait déjà plus les livres les uns des autres, et les occupants de la pièce furent enveloppés de 4 immenses pa-neaux noirs.

Au dire de certains textes, Charles ne renouça jamais à sa politique de conquête et, n'ayant plus d'hommes d'armes et plus d'argent pour en lever, son cerveau malade lui suggéra l'idée d'avoir recours à un autre moyen pour parvenir à ses fins.

— Lequel ? murmura Laurence.

— On le découvrit lorsqu'une armée de 750 hommes, ce qui était énorme pour l'époque, vint faire le siège du château. Elle était commandée par un seigneur voisin appartenant à une branche bâtarde de la famille de Charles le Téméraire.

Raner interrompit.

— Que se passa-t-il ?

— Ils allaient donner l'assaut lorsque le pont-levis fut actionné de l'intérieur et livra le passage. Après un moment de stupéfaction, le premier rang des assaillants pénétra dans la première cour et rencontra la plus étrange armée qu'il lui fut donné de voir à un soldat : elle était composée de 3 lions en furie qui se précipitèrent sur les attaquants.

« Voilà quelle avait été l'idée de Charles : faute d'hommes, il avait fait rechercher des troupes de babouins monstres de Europe et leur avait acheté, ou volé, l'histoire ne le dit pas, ces trois animaux sauvages. »

Bonadieu s'interrompit et frotta ses petites mains l'une contre l'autre.

Quelle histoire, hein ? ajouta-t-il, tout jubilant. Et ce n'est pas fini.

Raner s'enfonça davantage dans son siège inconfortable.

— Passionnant, dit-il, continuez.

— Lorsque les archers et les arbalétriers eurent percé les lionnes de leurs traits, l'armée entière pénétra dans le château qu'ils croyaient désert. Or, autour du donjon, ils virent une douzaine d'individus équipés d'armes hétéroclites qui se précipitèrent sur eux. Ces défenseurs n'étaient pas en nombre suffisant et furent balayés, mais le combat, rapide, fut d'une violence inouïe. Au dire d'un moine chroniqueur qui avait assisté à la bataille, les défenseurs luttèrent comme des démons, hurlant, mordant, se jetant les mains nues, contre les lances et les épées. Ils furent exterminés jusqu'au dernier. On transporta les cadavres près de la grande poterne et les vainqueurs constatèrent alors qu'il y avait des femmes parmi eux, 4 exactement, et...

Bonadieu hésita et son filet de voix devint imperceptible.

— ... et on constata, lorsqu'on les déshabilla, que tous portaient la marque au fer qui désignait, à cette époque barbare, les possédés du démon.

Laurence sursauta.

Vous voulez dire...

Oui, murmura Bonadieu, des fous. Charles, désargenté, avait recueilli tous les fous qui hantaient la région et il en avait fait son armée.

Quelle époque, soufla Laurence. Ce Charles était un dingue.

Raner alluma une Zabroskaïa.

— Pas un dingue, un précurseur. En 1943, les premières vagues d'assaut américaines, lors de la reconquête de certaines îles du Pacifique, étaient composées de malades mentaux.



Bonadieu ne laissa pas le silence s'installer, il avait hâte de finir son histoire en beauté.

— C'est Charles qui transforma les armoires de sa famille et ce sont celles que vous avez vues ; le chevalier à l'arbalète, c'est lui, derrière sont ses alliés, la lionne et un homme enchaîné, un possédé. Je puis même ajouter qu'il y avait une inscription en bas en latin qui est invisible aujourd'hui et qui devait signifier à peu près : « Avec eux, je régnerai sur le monde. »

— Vous m'avez rendu un immense service, dit Raner, votre érudition est déconcertante de précision et de clarté.

Bonadieu se pencha, tira un mince cordon qui dépassait de l'abat-jour et une lumière rouillée et parcimonieuse projeta un halo imprécis dans la bibliothèque obscure. Il se dandina violemment comme si son fauteuil grouillait de fourmis rouges et ses narines battirent de joie.

Si j'ai pu vous être utile, j'en suis heureux.

Raner se leva mais Laurence resta assise, songeuse, devant le petit vieillard.

— Et qu'advint-il de Charles ?

Bonadieu se rengorgea, heureux de prolonger l'entretien de quelques secondes.

— A vrai dire, on ne sait pas au juste, il fut fait prisonnier et, compte tenu des mœurs du temps, tout porte à croire qu'il fut assassiné dans son cachot. La chronique à laquelle je me suis référée pour l'essentiel précise même que 6 mois après son emprisonnement, il fut égorgé.

Raner tendit la main. Le petit homme la serra mais ses yeux exprimèrent tout à coup un étonnement peiné.

— Vous n'emportez pas de livres ?

Ses prunelles papillotantes allaient de l'un à

l'autre de ses visiteurs, et ils le sentirent plein d'attente anxieuse et de reproche caché.

— Nous ne sommes pas de la région, dit Raner, il est probable que nous ne pourrions pas vous les rendre.

Bonadieu éclata d'un rire éterniellement.

Mais ça n'a pas d'importance, s'exclama-t-il, personne ne les demandera jamais, vous pouvez les garder ; je vous l'ai dit, maintenant avec la télévision, les véhicules automobiles...

Geste fataliste.

Raner comprit que la déception serait trop grande s'ils partaient sans rien emporter. Il prit un air de profonde réflexion.

— Auriez-vous, par hasard, le tome 3 des Prolegomènes terminaux à un traité de la raison dialectique et néo-platonicienne de Schwarzenberg ?

Rayonnement intense formant auréole autour du crâne de Bonadieu qui leva un doigt doctoral.

Numéro AZ 325.247, galerie 2, rangée 4, section X25.

Fantastique, s'exclama Laurence, vous connaissez par cœur l'emplacement de tous ces bouquins ?

Révérence de Bonadieu et tentative pour laisser passer dans sa voix une note de modestie.

J'ai peu de mérite, ayant beaucoup de mémoire...

Raner resurgit dans la lumière avec, sous le bras, un volume de 3 745 pages grand format.

Il nous reste à vous remercier, Monsieur Bonadieu, pour cette enrichissante conférence.

Ça a été un plaisir pour moi, Monsieur...

Duvallier, dit Raner, Jacques Henri Duvallier de l'Institut et Henriette Dupont ma secrétaire.

Ils sortirent, laissant dans la lumière diffuse le petit bonhomme pétrifié d'admiration.

## MONSIEUR LE BIBLIOTHÉCAIRE

Ayant médité l'emploi du temps, fait connaissance de mes collègues, mis dans ma tête les noms de mes élèves et leurs places en classe, préparé mes premières leçons, je me rendis à la bibliothèque municipale, fort bien logée place de l'Hôtel de Ville, dans un édifice assez pompeux.

Le bibliothécaire se coiffait en ville de ce feutre dur qui avait été à la mode vers 1895 et que l'on nommait un « Cronstadt ». Il m'accueillit avec une bienveillante majesté. Il aimait qu'on lui donnât son titre et il appelait le garçon de salle, gendarme en retraite : « Monsieur le bibliothécaire-adjoint », façon de se hausser lui-même. Il parlait un langage noble, maniait avec dextérité l'imparfait du subjonctif et la concordance des temps. Comme il était aussi conservateur du musée, il reçut un jour la visite de M. Hauteœur qui lui dit sans précaution : « Faites attention, monsieur le Conservateur, ces tableaux sont mal suspendus. Ils vont se ficher par terre. » M. le Conservateur-Bibliothécaire resta d'abord sans voix, puis il se reprit et, avec autorité,

corrigea : « Vous voulez sans doute dire, monsieur l'Inspecteur des musées, qu'il y aurait danger qu'ils tombassent. — Sans doute, sans doute, reprit M. Hauteœur et je voudrais que vous les attachassiez mieux. » M. Lambert (appelons-le comme l'ami de Balzac) poussa un soupir de soulagement.

Nos rapports ne furent troublés qu'un seul jour. M. le bibliothécaire-adjoint ayant posé devant moi un livre qui n'avait pas quitté les rayons depuis longtemps, je soufflai avec force sur la tranche pour disperser la poussière accumulée. M. Lambert me regarda avec consternation. Puis il leva les bras au ciel et me dit sur un ton peiné, comme si je venais de le gravement décevoir par une gaminerie de mauvais goût :

— Monsieur Gaxotte... Monsieur Gaxotte... Vous projetez dans l'air des poussières nocives et des microbes pathogènes. La santé publique ne peut qu'en pâtir. En prévision de cas analogues, M. le bibliothécaire-adjoint tient à votre disposition une petite brosse. Vous dépoussiérez le livre dans la cheminée sur le menu fagot qui s'y trouve en permanence. Un vieux journal, une allumette ; le feu purifie. A tout le moins, l'air chaud ascendant emporte loin du sol les minuscules et malfaisants organismes.

Je me le tins pour dit.

M. Lambert était pétri de qualités. Soigneux, complaisant, exact, méthodique. Sa bibliothèque, riche des confiscations révolutionnaires, des collections de couvents et de châteaux, grossie de dons importants, d'achats réguliers, était admirablement tenue et classée. Comme la ville ne refusait pas les crédits, pas de livre d'usage courant qui ne fût relié, pas de collections

incomplètes, pas d'éditions savantes interrompues au milieu de la publication, pas de revues abandonnées tout d'un coup, pas même de livres cornés, tachés, maculés. Tout lecteur qui emportait un volume déposait un petit cautionnement, dont une partie lui était retenue, s'il ne le rendait pas intact. Toutefois M. Lambert ne voyait pas sortir ses livres sans appréhension et, d'une longue expérience, il avait retenu qu'une bibliothèque est d'autant mieux ordonnée qu'aucun lecteur n'en dérange l'ordonnance. Il avait, si j'ose dire, canalisé le péril. Libéral pour tout ce qui concernait les ouvrages d'enseignement, mécanique, électricité, sciences, droit, médecine, ouvrages éphémères par essence, démodés et remplacés au gré des programmes et des progrès, il s'était institué, pour le reste, directeur des lectures de la ville et, comme le débutant est fantasque, il avait institué un cycle d'initiation : Jules Verne (en entier), Erckmann-Chatrian (*id.*), Alexandre Dumas (*id.*) Après quoi l'impétrant pouvait accéder à Bourget, Bordeaux, Loti ou France. Mais il ne fallait pas tricher.

— Monsieur Lambert, s'écria certain jour un habitué du prêt, grand liseur, j'ai fini Dumas. Je voudrais bien *Les dieux ont soif*.

— Ah! Ah! vous avez terminé Alexandre Dumas. Dites-moi donc comment se termine *la Dame de Montsoreau*.

L'autre resta bouche bée, rouge, ne sachant que répondre. Soit qu'il eût oublié, soit qu'il eût essayé de brûler une étape.

— Je m'en doutais, conclut M. Lambert. Vous reprenez donc Dumas aux *Trois Mousquetaires*.

Comme au jeu de l'oie le joueur qui tombe dans le puits recule à la case de départ, le lecteur indocile recommençait par le commencement.

— M. le bibliothécaire-adjoint, veuillez, s'il vous plaît, aller chercher *les Trois Mousquetaires* et les inscrire au nom de Monsieur.

Je lisais avec fureur. J'ai dévoré cette année-là ce qu'on ne lit pas ordinairement. Des oubliés du XVII<sup>e</sup> siècle, Saint-Amant, Théophile de Viau, *le Grand Cyrus*, *l'Astrée* et puis beaucoup de classiques : Bossuet, M<sup>me</sup> de Sévigné, Saint-Simon en entier (ce n'est pas une petite affaire : quarante et un volumes dans l'édition Boislisle)... Quand le programme appelait une leçon d'histoire de l'art dans une de mes classes, j'empruntais à M. Lambert deux ou trois volumes illustrés pour faire voir à mes élèves les photographies des monuments, des peintures, des sculptures, dont je devais leur parler. L'excellent homme souffrait de voir ces livres coûteux quitter sa bibliothèque, mais il ne me les refusa jamais. Ma règle était de les lui rapporter aussitôt la classe faite. Si j'avais attendu le lendemain, il aurait passé une mauvaise nuit.

Certain jour, il me confia avec une fierté nuancée de tristesse que la gloire de ses rayons était une collection de livres libertins à gravures, somptueusement reliés, qui avaient été saisis en 1792 ou 1793 dans le château d'un duc émigré. Par vertu, il les avait retirés du prêt, mais les laissait voir sur place aux personnes présentant des garanties de moralité. Je flairai un piège et ne posai ma candidature, mais je cherchai dans le catalogue sous quelle rubrique il avait inscrit son enfer.

En vérité, la bibliothèque possédait deux catalogues :

l'un sur fiches par noms d'auteurs, l'autre imprimé par matières. C'est dans ce dernier que je m'absorbai. La collection ducale figurait sous le titre : *livres libres*. C'est alors que j'allai de découverte en découverte. A coup sûr, on avait appris à M. le Bibliothécaire que l'œuvre d'un écrivain ne se morcelle pas, qu'on ne doit pas, par exemple, écarteler Voltaire, en l'inscrivant dans quatre ou cinq sections à titre de poète, auteur dramatique, historien, philosophe, conteur, épistolier..., mais comme dans l'esprit impérieux et audacieusement classificateur de M. Lambert la partie emportait le tout, La Fontaine, fables comprises, était enregistré comme auteur libre à cause des contes. Et Stendhal, parce que, au jugé, *De l'amour* était tenu pour un ouvrage grivois, qui entraînait en enfer *la Chartreuse*, *le Rouge et le Noir*, les nouvelles, les récits de voyage... Et Michelet, parce que *l'Amour et la Femme*, polissonneries à n'en point douter, précipitaient dans les chaudières de Satan *l'Histoire de France*, *l'Histoire romaine*, *l'Oiseau*, *la Mer*, *le Peuple* et tout, et tout.

Je fis part de ma découverte à mon collègue Passerat, mais ce n'était pas une nouveauté pour lui. Il avait même découvert que Scarron était compté comme auteur latin à cause du *Virgile travesti*, et il me raconta que certain jour, le colonel commandant le régiment de chasseurs à cheval en garnison dans la ville avait envoyé son ordonnance chercher les contes de La Fontaine. Cet officier supérieur réunissait évidemment toutes les conditions d'âge, de grade, de vertu qui étaient requises pour accéder aux livres libres. Mais pas son message, innocente jeunesse, âme tendre, être fragile. Dans son ignorance des pièges démoniaques, ne serait-il

pas tenté par une funeste curiosité? N'allait-il pas s'attarder en route pour lire *le Cuvier*, *la Mandragore*, ou *la Matrone d'Éphèse*? Homme de décision, M. le Bibliothécaire donne aussitôt l'ordre à M. le bibliothécaire-adjoint d'envelopper le livre, de le ficeler, d'apposer sur les ficelles des cachets de cire rouge marqués du sceau de la bibliothèque. Après quoi, ayant remis le paquet au cavalier à pied, il lui fit jurer, la main étendue, de ne pas l'ouvrir, et de le remettre intact et cacheté au colonel. Ahuri, Croquebolle jura. Et c'est ainsi que fut épargnée à la bibliothèque la honte d'avoir souillé une vertu juvénile.

BIBLIOTHÈQUES, LIVRES ET LIBRAIRIES  
Conférence 2<sup>e</sup> série, 1913.

## L'HYGIÈNE DANS LES BIBLIOTHÈQUES

PAR

X. PELLETIER

*Bibliothécaire principal à la Bibliothèque nationale.*

---

MESSIEURS,

Il y a entre le public et les bibliothèques le plus fâcheux échange de mauvais procédés... en matière d'hygiène bien entendu. Le public apporte des germes pathogènes de toutes sortes aux bibliothèques, qui les conservent d'ailleurs très soigneusement et les lui rendent considérablement augmentés, en les aggravant par une installation absolument défectueuse. Il va de soi que l'hygiène dans nos établissements — ils n'en ont pas le privilège — est comprise tout au rebours du sens commun, ou absolument ignorée, de sorte qu'en raison de l'accroissement continu des travailleurs, ceux-ci peuvent être gravement menacés dans leur santé, en même temps que la profession de bibliothécaire est devenue fort dangereuse.

Il ne saurait être question, bien entendu, de ces calmes dortoirs de Paris et de province, où de rares lecteurs feuilletent des documents ou méditent doucement, les yeux

clos, paradis des digestions paisibles et des fonctionnaires sans ambition, et qui évoquent le souvenir de ces antiques cités des livres dont l'abbaye du Mont Saint-Michel, au xvii<sup>e</sup> siècle, fut le plus typique exemple.

Les seules bibliothèques qui nous intéressent sont les grandes bibliothèques, la Nationale, celle de Sainte-Genève, de l'Université. Quoique nous soyions assez documentés pour étudier de quelle façon l'hygiène est observée dans chacune d'elles, le temps nous manquerait pour le faire assez complètement. Les mêmes errements — et les mêmes dangers — se retrouvent du reste à peu près dans toutes.

Examinons donc ce qui se passe chaque jour, de l'ouverture à la clôture d'une séance de travail. Une demi-heure environ avant l'arrivée du public, un gardien armé d'un balai et d'un vaste plumeau — un plumeau dans une bibliothèque ! — passe entre les tables, promène sur elles ses instruments, soulève en tourbillons la poussière de la veille avec le geste large du semeur, afin qu'au moment où le public et les fonctionnaires arriveront, de cette poussière sacrée, aucune parcelle ne soit perdue pour leurs poumons.

Il entre, le bon public, et son rôle commence. Il toussé sur les volumes, il mouille ses doigts pour tourner les pages — des doigts qui ignorent parfois le savon. Si vous voyiez les pages des livres habituellement consultés ! Il crache à côté, quelquefois à l'intérieur des crachoirs remplis de sciure de bois sèche, il les renverse souvent... Il toussé enfin au nez des bibliothécaires, et quand le tousséur a des oreillons, ou est porteur de germes diphtériques, syphilitiques ou tuberculeux, on imagine ce qu'il en peut résulter... Et c'est ainsi que par les livres, par les lecteurs peu soigneux, les bacilles les plus nocifs se dispersent, se communiquent...

Qu'on entre maintenant, un après-midi, dans la salle

d'une de ces vastes bibliothèques où depuis le matin plusieurs centaines de travailleurs se sont succédé. Une odeur très spéciale imprègne l'air, relent de corps humains, souvant d'une propreté douteuse, atmosphère délétère saturée par l'expiration de tous ces poumons. Cet air là, outre l'acide carbonique dont il est chargé, contient des produits toxiques extrêmement dangereux ; public et fonctionnaires le respirent, sans que nulle ventilation le chasse et le renouvelle. L'élévation d'une salle, quoiqu'on en dise, ne signifie rien, car cet air empoisonné, lourd, stagnant, forme au-dessus des têtes une nappe épaisse de quelques mètres. On respire donc en largeur, non en hauteur, et c'est ainsi que l'on peut être parfaitement asphyxié, au milieu d'une foule, dans une cathédrale ou sur la place de la Concorde, si l'air est immobile. Ce fait s'est produit.

Qu'on ajoute à cela le détestable chauffage par calorifère, laissant toujours filtrer de l'oxyde de carbone, et l'on ne s'étonnera plus des migraines rebelles, de cette anémie particulière dont se plaignent tant de travailleurs habitués des bibliothèques, de cette torpeur qui les accable durant les trop longues séances. On croit qu'ils dorment... c'est vrai quelquefois, mais la plupart du temps, ce pseudo-sommeil est la signature d'une intoxication. On objectera qu'en été, le danger des calorifères disparaît. Sans doute. Aussi, pour que le public n'y perde rien, on établit... des courants d'air.

Occupons-nous, à présent, d'autres victimes de cette étrange hygiène : les fonctionnaires, soumis à plus de dangers encore que le public. Il existe pour eux, dans la pathologie du poumon, une affection particulière : l'asthme des bibliothécaires. Il en est peu qui, à un moment de leur carrière, n'en aient été atteints. On les rassure par le diagnostic de bronchite chronique. A dire le vrai, il s'agit la plupart du temps d'une sérieuse candidature à la

tuberculose pulmonaire, et quelques-uns meurent bacillaires. Evidemment, la tuberculose peut avoir une autre origine, mais elle n'évoluerait pas avec la même malignité dans un milieu moins favorable à son développement.

La poussière, voilà le premier ennemi. Très ténue, elle s'incruste sous la peau, en obstrue les pores, entrave la respiration cutanée. Elle s'applique aux muqueuses pituitaire, laryngée, bronchique, pulmonaire, elle les irrite, les maintient en état d'inflammation subaiguë, de congestion chronique. Elle crée là un point de moindre résistance en les éraillant, en déterminant ainsi des effractions qui sont autant de portes ouvertes aux bacilles. Si le terrain est prédisposé à la tuberculose, s'il existe déjà des lésions bacillaires minimales, elle les aggrave et, par surcroît, la poussière a un terrible collaborateur : les brusques variations de température, déterminant tous les modes d'infection de l'appareil respiratoire, ces bronchites à répétition qui font si parfaitement le lit de la tuberculose.

L'hiver, dans les salles, dans les bureaux, les calorifères entretiennent une température de serre chaude. Dans les magasins qui ne sont pas chauffés et ne peuvent pas l'être avec l'installation actuelle, où les fonctionnaires sont à demeure, où d'autres sont souvent appelés par leur service, la température est glaciale. Ce sont alors, plusieurs fois dans la journée, des plongées brutales dans le froid, des variations de vingt degrés en quelques secondes. L'été, sous les doubles vitrages où le soleil chauffe l'air non renouvelé, c'est une chaleur effrayante qui atteint, aux jours caniculaires, jusqu'à 50 degrés et déterminait jadis chez un fonctionnaire une grave affection d'estomac, chez un autre des troubles oculaires tels qu'un œil fut irrémédiablement perdu. Cette température se mue, lorsqu'on descend quelques étages, en ombre trop fraîche. Qu'on ajoute à cela les vestibules glacés où l'on pénètre en trans-

piration du dehors, et qu'on juge de ce qu'il peut en advenir.

Il convient d'insister sur ce danger de la tuberculose et sur la coupable indifférence qu'on lui témoigne. Il suffira pour le prouver d'en citer un fait typique qui se produisit il y a douze ans environ. Dans une bibliothèque de Paris il y avait un bureau où on procédait à des cultures bacillaires intensives et qui valait son pesant d'arsenic. Assez sombre, sorte de galerie donnant sur une rue où la circulation est très intense, on en lavait vaguement le parquet vermoulu, et on en époussetait violemment les tables en ruines. C'était là qu'on cataloguait les livres nouveaux entrant à cette bibliothèque, livres — qu'on le remarque — dont les pages étaient coupées par un gardien — manifestement tuberculeux — du bureau voisin. Le bibliothécaire chargé d'inscrire et numéroter les volumes à leur arrivée dans le bureau où on les cataloguait avant de les mettre à la disposition du public, devint tuberculeux et mourut.

Sa place fut très sommairement nettoyée et son successeur devint tuberculeux à son tour, continuant l'ensemencement bacillaire de son prédécesseur sur ces livres nouveaux, donc très consultés par le public qui se contamina copieusement aux milliers de volumes ainsi imprégnés. J'ajoute que ce fonctionnaire était plusieurs heures chaque semaine détaché à un autre service, ce qui était une singulière façon de localiser le danger. Mais en ce temps-là, cette bibliothèque comptait des tuberculeux en nombre et était un conservatoire de bacillaires.

Dans ce même bureau, et vers la même époque, un gardien devint tuberculeux — tuberculose pulmonaire ouverte — crachant dans son coin au hasard, dans un de ces abominables crachoirs à sciure, ou à côté... Un des fonctionnaires de ce bureau, qui pendant deux ans, à partir de cette époque, fut en instance de tuberculose, mais

en guérit, finit par obtenir — quoiqu'on accueille sa réclamation avec une ironique pitié — la désinfection sérieuse de ce bureau mortuaire. On lava planchers, murs, rayons et plafond, dont on avait respecté la crasse pendant un demi-siècle; on ne toucha pas aux tables, bien entendu, et quand tout fut à peu près nettoyé... on replaça très soigneusement dans le bureau et dans leurs services le bibliothécaire et le gardien qui recommencèrent à infecter et le public et leurs collègues. Tous deux moururent. Ce dont il faut s'étonner, c'est qu'il n'y eut dans ce local que trois victimes. Résumons : en quelques années, dans ce même bureau et sans qu'on y eût pris garde, deux bibliothécaires et un gardien sont morts de la même contagion, et ont infecté plusieurs milliers de volumes...

Il est d'autres dangers encore. A l'aération normale, on substitue l'aération accidentelle, les courants d'air glacés tombant sur le dos des bibliothécaires vissés à leur fauteuil, toutes les fois qu'on ouvre une porte ou qu'il y a du vent au dehors : dangers graves de contagion par les serviettes, fixées à demeure, qu'on ne change pas assez fréquemment et qui sont communes...

Dangers non moins graves de l'installation très défectueuse des lavatoires. Mais j'aurais mauvaise grâce d'insister sur ce sujet. Par la raison sans doute que les hommes d'étude ont l'intestin discret, dans telle bibliothèque où fréquentent chaque jour près d'un millier de travailleurs, il n'existe que quatre retraits. Il est vrai que par compensation les sièges sont en marbre.

Bien entendu, en cas d'accident, crise de mal comitial, apoplexie, etc., aucun secours efficace. Pas de service médical. Pas de brancard. Comme médicaments d'urgence, de l'éther et cette dangereuse drogue : l'arnica, aux mains du premier venu.

Parlerai-je de l'éclairage toujours mal distribué, de la lueur de cave qui règne, même par les temps clairs, dans

certaines bibliothèques, ou de la lumière aveuglante venant de baies mal orientées, pour le plus grand dommage de la vue? Dirai-je le danger des bulletins que lecteurs et gardiens, à tour de rôle, tiennent à leurs bouches quand leurs mains sont embarrassées? Je ne citerai que pour mémoire les hernies d'effort, les varices dues à la station verticale trop prolongée; les dermatites palmaires, les ulcérations des muqueuses nasales, buccales dues au contact de la poussière, les menaces de chute dans les escaliers de fer ou de pierre glissante. A propos de tous ces dangers, qu'on ne prononce pas les mots de « risques professionnels ». Ceux-ci n'existent que lorsqu'ils sont inévitables, que comme le corollaire toujours possible d'une profession. Or, celle de bibliothécaire ne doit pas fatalement compter avec la tuberculose, ou d'autres infections, j'imagine...

De ces indications sommaires — car pour une étude complète de la question il faudrait examiner les conditions spéciales de chaque bibliothèque — la conclusion s'impose: tout est à réformer dans l'hygiène des bibliothèques.

Ces réformes sont urgentes, indispensables... et possibles. Examinons les plus essentielles. Puisqu'il est prouvé que les livres sont des agents de contamination, il convient de les rendre relativement inoffensifs. Rappeler le public au respect du bien commun en le priant de ne pas maculer les volumes qu'on lui communique, serait inutile; désinfecter tous les livres qui passent entre tant de mains est impossible. Mais on peut parfaitement — et on doit — désinfecter au moins une fois par mois les livres qui sont le plus souvent consultés, surtout parmi ceux qui sont à la disposition du public. Cette désinfection serait assurée, sans la moindre détérioration, par les vapeurs de formol. Il serait également à désirer pour les volumes absolument malpropres par suite d'un trop long usage, qu'on les remplaçât quand cela serait nécessaire, et qu'on



ait toujours des exemplaires doubles en réserve, dans ce but. Il n'y a pas à s'occuper ici des cabinets de lecture et des bibliothèques circulantes. En ces cas, tout livre prêté doit être considéré comme infecté — les malades et les convalescents lisant beaucoup — et soigneusement désinfecté.

Dans les salles de travail, le sol doit être chaque jour, non balayé, mais lavé avec une solution antiseptique. Les tables ne doivent jamais être époussetées, mais essuyées. Il convient qu'elles soient en chêne, passées à la paille de fer chaque mois, ou alors simplement peintes au ripolin, et lavées chaque semaine. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les plumeaux doivent être *absolument* proscrits d'une bibliothèque. Balayages humides, toujours, et essuyages avec des linges qu'on se gardera de secouer, mais qu'on lavera, après usage, dans une solution antiseptique chaude.

Lorsqu'on fera de grands mouvements de volumes, toutes les fois enfin qu'il y aura à remuer de la poussière, celle-ci sera préalablement enlevée au moyen du *vacuum*. Si on ne veut — ou ne peut — acheter cet appareil, on le loue aisément, et le nettoyage se fera rapidement, car il est inutile, comme on jugea à propos de le faire, de présenter le volume sous toutes ses faces. Il suffit de faire basculer les rayons et de n'offrir à l'aspiration que la tranche supérieure des livres où la poussière s'accumule.

Pour le chauffage, la suppression des calorifères dangereux, même pour les volumes, s'impose. Il n'y a pas à hésiter à leur substituer le chauffage central à la vapeur sous basse pression qui, seul, peut permettre de chauffer toutes les parties d'une bibliothèque, si vaste qu'elle soit, par des radiateurs. Il est également aisé de modifier l'aération si défectueuse actuellement. Il serait très simple de supprimer les courants d'air en recherchant les défauts de construction qui les déterminent. Pour assurer le renouvellement continu de l'air, il est facile d'établir des venti-

lateurs à ailettes, ou, comme dans les hôpitaux, des ventouses qui, par aspiration d'air, en empêchent la stagnation.

L'éclairage trop violent peut être aisément atténué ; l'éclairage trop faible peut être augmenté par les vitres prismatiques, ou, dans les endroits sans fenêtres, par des lampes électriques portatives mises à la disposition des fonctionnaires avec moins de parcimonie.

Parlerai-je des malpropres et dangereux crachoirs à sciure *sèche* ? Il est indispensable de les remplacer par des récipients analogues à ceux des dentistes, solidement fixés à hauteur convenable et remplis d'un liquide antiseptique. Le nettoyage en serait rapide et aisé. Quant aux lavatoires, leurs installations doivent être changées. Les systèmes en usage partout sont trop connus pour que j'insiste.

Le lavage des mains doit être fréquent, dans une bibliothèque, et largement assuré. L'eau n'y pourvoit pas suffisamment, et il est essentiel d'y joindre le savon. On ne peut mettre à la disposition du public et des bibliothécaires des morceaux de savon qui disparaîtraient trop vite et seraient d'ailleurs infectés par un usage commun, mais on peut parfaitement placer au-dessus des cuvettes des récipients à écoulement automatique contenant une solution de savon, d'un prix extrêmement modique. Pour l'essuyage des mains, on devra supprimer absolument les serviettes de toile, salies en quelques heures, et leur substituer des serviettes japonaises d'un prix très minime, en papier résistant et simple, qui ne serviront qu'une fois.

Mais en attendant qu'on réalise tout ou partie des réformes nécessaires, les dangers qu'on vient de signaler sans nulle exagération, subsisteront longtemps encore. Il reste donc les moyens de défense individuelle, les seuls efficaces pour le moment.

On peut éviter la contagion par les livres en les maniant sans brusquerie, en n'en tournant jamais les pages, le

doigt mouillé. On se savonnera soigneusement les mains après les avoir consultés, surtout avant les repas. Pour le séjour dans l'air vicié des salles, on en atténuera les inconvénients en évitant les séances de travail trop longues, ou en les interrompant par quelques instants de repos dans une atmosphère moins toxique.

On évitera le grave danger du passage brusque d'un lieu surchauffé à un lieu froid, en se couvrant les épaules et la tête. Il ne faut pas craindre la calotte du savant. D'ailleurs, il y a des casquettes d'automobile qui conviendront parfaitement aux bibliothécaires élégants. Quant aux courants d'air qui soufflent en ouragan dans certaines bibliothèques, lorsqu'on doit les subir immobile, on peut joindre à cette casquette un confortable plaid, ce qui met un peu de fantaisie dans la cité des livres. Un vêtement de bibliothèque très pratique serait le manteau long à pèlerine et à capuchon, d'un prix fort abordable, sérieuse guérite contre les courants d'air et les refroidissements, mais on le jugerait sans doute trop pittoresque...

La poussière est plus difficile à éviter. On peut du moins en restreindre les effets nocifs en ne secouant jamais les livres, mais en les essuyant.

La peau devra être maintenue en état de propreté absolue par des tubs, des bains fréquents ou des frictions alcoolisées quotidiennes, par le lavage des mains répété au cours d'une séance. S'il se produit une écorchure, une coupure, on devra, après lavage sommaire, badigeonner la partie lésée à la teinture d'iode, et cela jusqu'à la cicatrisation complète, les piqûres ou les simples éraillures sur une peau souillée de poussière déterminant souvent des phlegmons d'une extrême gravité.

Pour empêcher la pénétration trop abondante de la poussière dans les bronches, on ne devra jamais respirer que par le nez. Si l'on est astreint à des travaux obligeant à absorber cette poussière, on devra fixer au-devant du

nez et de la bouche un linge constamment humide, et mettre dans les oreilles un léger tampon d'ouate, linge et ouate qu'on renouvellera fréquemment. Et comme, malgré ces précautions, assez de poussière encore pénétrera dans l'appareil respiratoire, il sera indispensable d'assurer la désinfection quotidienne des premières voies par des bains de gorge avant et après les repas. On évitera toutefois les lavages du nez, car ils sont rarement correctement faits, et l'aspiration de liquides par les fosses nasales peut avoir de sérieux inconvénients.

Il conviendra enfin de surveiller attentivement l'état général. Si une affection quelconque, même bénigne, de l'appareil respiratoire se déclare, qu'on ne la traite pas par l'indifférence, qu'on n'abrège pas la convalescence. Et si on éprouve cette fatigue particulière, cette inappétence, cette sorte de langueur, cet état sub-fébrile sans cause apparente qui caractérise si souvent la période pré-tuberculeuse, et qui peut durer quelques mois, qu'on aille immédiatement consulter le docteur. Il y a là un devoir strict de défense individuelle et de préservation collective.

Il est certain que les gens qui ne croient point aux microbes et qui jugent les hygiénistes d'ennuyeux maniaques, trouveront bien inutiles ces conseils et opposeront à ces réflexions moins médicales que de simple bon sens beaucoup d'ironie ou de dédaigneuse indifférence. Peu importe. Evidemment, je ne prétends pas qu'il faille faire son testament quand on entre dans une bibliothèque comme lecteur ou comme bibliothécaire. Je n'ai pas davantage l'intention de faire le procès d'aucune administration, et je reconnais volontiers qu'actuellement on écarte, jusqu'à sa guérison, tout fonctionnaire manifestement atteint de tuberculose, ou d'une affection contagieuse.

Cela ne suffit pas. Il y a des réformes nécessaires. Je crois l'avoir démontré. Elles peuvent être accomplies. Et

c'est moins aux architectes qu'il conviendra en ce cas de s'adresser, qu'aux médecins qui, eux, ne pourront que constater l'exactitude de ce que vous venez d'entendre et auront toute compétence pour donner leur avis.

On objectera, sans doute, la question budgétaire. On répondra simplement ceci : que l'on fasse un emploi plus utile de certains fonds. Au lieu de remuer et d'entasser beaucoup de moellons, trop de moellons, d'édifier des salles très imposantes d'une architecture et d'une ornementation parfois vraiment affligeantes et dont on est souvent fort embarrassé, d'installer des appareils d'acoustique par exemple, très coûteux et inutilisables ; de construire des magasins où ni le chauffage, ni l'aération, ni l'éclairage, n'ont été compris, frigorifiques l'hiver, étuves l'été, et où il semble qu'on n'a jamais prévu la présence d'un être humain, il eût été et il serait moins onéreux certainement de construire des salles et des réserves de livres plus simples, plus élégantes par leur simplicité, et plus pratiques, où les règles de l'hygiène moderne, si banales aujourd'hui, seraient moins méconnues. Il serait plus logique aussi quand, par hasard, on a les moyens de les appliquer, de ne pas le faire de telle façon qu'elles ne soient qu'illusoires garanties, d'autant plus dangereuses qu'elles donnent une fausse sécurité. A quoi bon installer des filtres Pasteur dont on nettoie quelques-uns tous les mois, alors que d'autres ne sont nettoyés que tous les ans, et utiliser comme eau potable l'eau des réservoirs d'incendie ? A quoi bon dépenser une somme, si minime soit-elle, pour conduire la chaleur d'un calorifère dans le point éloigné d'une bibliothèque, si cette conduite, ayant par une fantaisie inattendue un parcours d'une douzaine de mètres à l'air libre, n'apporte plus que de l'air froid au point à chauffer ? On pourrait multiplier de tels exemples...

Si défectueuses d'ailleurs que soient, au point de vue de

l'hygiène, les bibliothèques actuelles, il est possible d'en modifier l'installation dans ce qu'elle a de dangereux, d'appliquer à ces modifications des fonds dont l'emploi à une autre destination est moins utile, moins urgent. Les dépenses indispensables seraient peu considérables, et l'on ne saurait, en vérité, opposer une raison d'économie dans une question qui intéresse aussi nettement la santé et parfois la vie des travailleurs et des fonctionnaires.

---

# ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUES

1939

---

## DEVOIRS ET QUALITÉS DU BIBLIOTHÉCAIRE

---

Recevoir un témoignage public de l'estime d'une réunion d'illustres personnages, que leur mérite place eux-mêmes au-dessus de tous les éloges, m'a toujours semblé la plus haute et la plus glorieuse des distinctions. Aussi, en apprenant que vos suffrages m'avoient désigné pour être le conservateur de votre bibliothèque, ai-je eu, je dois l'avouer, quelque peine à me défendre d'un léger sentiment de présomption ; mais bientôt un juste retour sur soi-même me fit comprendre que, dans cette circonstance, ce que vous aviez voulu honorer et récompenser en moi, c'étoient non pas des succès que mes travaux n'ont pas obtenus, mais de foibles efforts que vous avez daigné apprécier.

Lorsque je réfléchis, en effet, aux qualités que doit réunir en lui votre bibliothécaire, ces qualités se présentent à mon esprit en si

---

Il y a deux ans, à la séance inaugurale du Deuxième Congrès International des Bibliothèques et de Bibliographie, nous avons reçu de la bouche d'un philosophe, José Ortega y Gasset, professeur de Métaphysique à l'Université de Madrid, le message le plus clair, le plus précis, le plus émouvant sur la « Mission du Bibliothécaire » dans la Cité future.

Mais ce rôle de guide supérieur, de directeur de conscience littéraire et scientifique, que le philosophe de Madrid assigne au bibliothécaire, ce rôle était déjà celui que, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un de nos éminents devanciers, l'abbé J.-B. Cotton des Houssayes bibliothécaire de la Sorbonne, assignait à ses confrères.

Nouvellement élu bibliothécaire par les professeurs de Sorbonne, le bon abbé, pour remercier congrûment ses électeurs, avait, le 23 décembre 1780, adressé à ces Mes-

---

grand nombre, et avec un tel caractère de perfection, qu'impuissant même à les énumérer, j'oserois bien moins encore espérer d'en tracer le fidèle tableau ; car, on ne sauroit le nier, messieurs, la compagnie de Sorbonne, célèbre à juste titre dans toute l'Europe, disons mieux, renommée dans l'univers entier par la profondeur non moins que par l'étendue de son érudition, ne doit, comme elle l'avoit toujours fait jusqu'à ce jour, présenter au monde savant, dans la personne de son bibliothécaire, qu'un de ces hommes privilégiés, capable de se montrer, dans l'occasion, instruit au même degré dans la science profane comme dans la science sacrée, aussi familier avec les recherches de la plus haute érudition qu'avec les productions d'une littérature plus légère et moins élevée. Votre bibliothécaire, messieurs, est, en quelque sorte, votre représentant officiel ; c'est à lui qu'est remis le dépôt de votre gloire ; c'est à lui qu'est confiée, comme un devoir, l'importante mission de maintenir, d'accroître même, autant que ses forces le lui permettent, et si toutefois cela est possible, d'accroître, dis-je, votre brillante renommée, toutes les fois qu'un étranger, illustre par sa naissance ou par son mérite scientifique, célèbre quelquefois par cette double illustration, vient en Sorbonne pour visiter, d'un œil curieux ou savant, d'un œil jaloux même, les précieux trésors théologiques et littéraires de votre bibliothèque, et y puiser de quoi augmenter ses propres richesses. Ainsi donc, avant tout, votre bibliothécaire doit être un savant et profond théologien ; mais, à cette qualité, que j'appellerai fondamentale, doivent se joindre encore une vaste érudition littéraire, une connoissance exacte et précise de tous les arts et de toutes les sciences, une grande facilité d'élocution, et enfin cette exquise politesse qui lui conciliera l'affection de ses visiteurs comme son mérite lui assurera leur estime.

Un bibliothécaire vraiment digne de ce nom doit, s'il m'est permis de parler ainsi, avoir exploré d'avance toutes les régions de l'empire des lettres, pour servir plus tard de guide et d'indicateur fidèle à tous ceux qui veulent le parcourir. Et, quoiqu'il n'entre nullement dans ma pensée de mettre au-dessus de toutes les sciences la science de la bibliographie, qui n'est autre chose qu'une connoissance exacte et raisonnée des productions de l'esprit, on me permettra toutefois de considérer cette science comme le principe de toutes les autres, comme

---

sieurs, réunis en Assemblée générale, un beau discours latin sur les devoirs et les qualités du bibliothécaire.

Ce discours fut traduit en français par Pierre-Alexandre Gratet-Duplessis et parut chez J. Techener, en 1839 ; réédité en 1857, dans le *Bulletin du Bouquimiste*, du 1<sup>er</sup> septembre, il en fut tiré à part 100 exemplaires par les soins de A. Aubry, libraire-éditeur, 16, rue Dauphine, à Paris. C'est d'après un de ces cent exemplaires actuellement en notre possession — jadis dédicacé par Aubry « à M. Dutitre, commissaire-priseur » — que nous publions à nouveau ce petit chef-d'œuvre digne de Greuze et de Jean-Jacques.

Marcel BOUTERON.

leur guide, comme celle qui doit les éclairer de son flambeau, à peu près de la même manière qu'un fils empressé et respectueux précède son père pour éclairer ses pas et rendre ainsi sa marche plus facile et plus sûre. Ainsi le conservateur d'une bibliothèque, quelle qu'elle soit, ne sera étranger à aucune des parties de la science : lettres sacrées et profanes, beaux-arts, sciences exactes, tout lui sera familier. Travailleur assidu et infatigable, profondément dévoué aux lettres, son but unique et permanent sera d'en assurer l'avancement. Ainsi, surtout, le conservateur d'une bibliothèque telle que la vôtre, qui n'est pas, de droit, destinée au public, devra-t-il, s'il veut accroître la renommée de l'illustre compagnie qu'il représente, s'il veut aussi prouver son dévouement à la science, accueillir tous ses visiteurs, savans ou simples curieux, avec un empressement si poli et si aimable que cet accueil puisse paroître à chacun d'eux l'effet d'une distinction toute personnelle. Jamais il ne cherchera à se dérober à tous les regards, dans quelque retraite solitaire et inconnue ; le froid, la chaleur, ses occupations multipliées ne seront jamais pour lui un prétexte de se soustraire à l'obligation qu'il contracte d'être, pour tous les savans qui le visitent, un guide aussi instruit que bienveillant ; s'oubliant lui-même, au contraire, et laissant là tout ce qui l'occupe, il courra au-devant d'eux avec un aimable empressement ; il les introduira avec joie dans sa bibliothèque ; il en parcourra avec eux toutes les parties, toutes les divisions ; tout ce qu'elle renferme de précieux ou de rare, il le leur mettra de lui-même sous les yeux : un livre particulier lui paroît-il être l'objet d'un simple désir de la part de l'un de ses hôtes, il saisira vivement l'occasion et le mettra avec obligeance à sa disposition ; il aura même, de plus, l'attention délicate de placer sous ses yeux et sous sa main tous les livres relatifs à la même matière, pour rendre ses recherches à la fois plus faciles et plus complètes. Au moment de se séparer de l'étranger qu'il vient de recevoir, il ne manquera pas de le remercier de sa visite et de l'assurer que l'établissement se trouvera toujours fort honoré de la présence d'un homme dont les travaux ne peuvent que contribuer à son illustration. Le gardien d'un dépôt littéraire doit se défendre principalement de cette disposition malheureuse qui le rendroit, comme le dragon de la fable, jaloux des trésors dont la surveillance lui est dévolue, et qui le porteroit à dérober aux regards du public des richesses qui n'avoient été réunies que dans la vue d'être mises à sa disposition. Quel seroit, d'ailleurs, l'objet de ces précieuses collections, recueillies à tant de frais par la fortune ou par la science, si elles n'étoient consacrées, selon l'intention de leurs généreux fondateurs, à l'avancement, à la gloire, au perfectionnement des sciences et des lettres ?

Mais pour qu'une bibliothèque atteigne complètement le but de sa fondation, pour qu'elle soit réellement utile et d'un usage aussi sûr

que facile, il lui faut, pour l'administrer, un bibliothécaire que distinguent à la fois la rectitude de son jugement non moins que la vivacité et la sûreté de sa mémoire. On aimera à reconnoître en lui, non pas cette science bibliographique vaine et incomplète qui ne s'attache qu'à la superficie, bien moins encore ces préférences étroites qu'inspire l'esprit de parti, ou ces prédilections exclusives qui touchent à la manie, mais, au contraire, une érudition savante et réfléchie, qui n'a en vue que l'avancement de la science, et qui sait toujours distinguer, avec autant de goût que de sévérité, les ouvrages originaux dignes d'être proposés comme modèles de ces productions équivoques que leur médiocrité condamne justement à l'oubli. Il n'admettra donc point indistinctement tous les livres dans sa collection ; mais il voudra n'y faire entrer que des ouvrages solides, des livres d'une utilité constatée, et ses acquisitions, dirigées d'après les lois d'une sage économie, verront encore leur prix s'accroître du mérite réel d'une habile classification. On ne sauroit, en effet, attacher trop d'importance aux avantages qui résultent d'un ordre savant et méthodique dans la disposition d'une bibliothèque. De quelle utilité seroient les plus riches trésors, s'il n'étoit pas possible d'en faire usage ? Pourquoi cet arsenal si complet de la science, si les armes qu'il tient en réserve ne sont pas à la portée de ceux qui veulent s'en servir ? Et si, comme on l'a dit, les livres sont *la médecine de l'âme*, à quoi bon ces pharmacopées intellectuelles, si les remèdes qu'elles renferment ne sont pas disposés avec ordre et étiquetés avec soin ?

En considérant ainsi, messieurs, tous les genres de mérite qui doivent caractériser le bibliothécaire, s'étonnera-t-on maintenant de la considération que l'on a toujours accordée, que l'on accorde encore aux hommes honorés de ce titre ? s'étonnera-t-on de voir, à Rome, à la tête de la bibliothèque du Vatican, un savant cardinal que recommandent à la fois et son immense érudition et tous les genres de mérites ? s'étonnera-t-on enfin que, de tout temps, que, de nos jours encore, la plupart des savans chargés d'administrer les bibliothèques aient brillé d'un si vif éclat dans l'empire des lettres ? Et si je voulois donner à mes paroles l'autorité de l'exemple, je n'aurois à nommer ici que quelques-uns de ceux qui m'ont précédé dans la carrière qui vient de m'être ouverte ; je me contenterois de citer le nom de l'homme vénérable que je remplace et dont la retraite, causée par les infirmités, vous inspire de si vifs regrets ; mais, dans la crainte de m'exposer au reproche d'adulation et quoique mes éloges ne fussent que l'expression de la vérité, je garderai le silence. Je n'essayerai pas davantage de dérouler devant vous, comme Naudé l'a fait autrefois, le catalogue détaillé des bibliothécaires qui se sont rendus célèbres ; mais vous me permettrez au moins de vous rappeler les noms des illustres cardinaux Quirini et Passionei ; celui de Naudé, qui mérite bien une mention

particulière ; celui de Muratori, ce prodige admirable d'érudition, dont les écrits en tout genre formeroient à eux seuls une bibliothèque ; enfin le nom de Franck, dont le *Catalogue de la bibliothèque de Bunau* m'a toujours semblé le premier et le plus parfait de tous les ouvrages consacrés à la bibliographie.

Aussi, messieurs, lorsque viennent se représenter à mon esprit et les nombreux devoirs du bibliothécaire et la considération habituellement attachée à ce titre, j'ai dû m'étonner, comme je m'étonne encore, d'avoir été l'objet de vos suffrages ; et ma surprise s'augmente encore lorsque je pense qu'une seule circonstance a pu motiver l'honorable préférence que vous avez bien voulu m'accorder, je veux dire l'assiduité avec laquelle j'ai fréquenté, pendant un printemps et un été, votre bibliothèque, pour essayer d'y recueillir en silence les documents qui m'étoient nécessaires pour conduire à leur fin des travaux théologiques et littéraires que je croirai presque avoir amenés à la perfection, s'ils ont pour résultat de me faire paroître un peu moins indigne des honneurs que vous avez bien voulu me décerner.

J'apprécie donc exactement, messieurs, tout ce que peut avoir d'honorable le glorieux fardeau que vous venez de m'imposer ; mais je sens en même temps combien il est au-dessus de mes forces, tant par sa nature même que par les devoirs qu'y ajoutent encore les circonstances. Mais, j'ose l'espérer aussi, votre bonté soutiendra ma foiblesse ; j'aurai pour appui vos conseils, que je me ferai toujours un devoir de suivre : votre esprit, vos mains elles-mêmes, j'aime à le croire, voudront m'aider à disposer, à orner, à entretenir, à augmenter votre bibliothèque ; et ce qui me reste encore de vigueur, ce qui me reste encore à parcourir d'une carrière qui s'avance rapidement vers son déclin, j'ai pris la ferme résolution de le consacrer à me montrer digne, à tous égards, des honneurs que vous avez bien voulu me conférer, et d'une confiance dont j'espère que vous n'aurez jamais à vous repentir. Ainsi, messieurs, tous mes soins, tous mes efforts, toutes mes études auront pour objet unique de vous prouver la profonde reconnaissance que m'inspirent des bontés dont je ne perdrai jamais le souvenir.

J. B. COTTON DES HOUSSAYES